Les Inrockuptibles

Nº47 - février 2026

Les Inrockuptibles

10 trésors cachés de la French pop

Emmanuel Carrère & Olivier Assayas : la rencontre choc

Nos espoirs du cinéma français

+ Robert Crumb
Ovidie
Félix Moati
Dijon...

Enquête : l'homme qui a tué John Lennon

Les Inrockuptibles
Nº 47

SÉBASTIEN TELLIER

CHERCHEZ L'ANIMAL

Chaos, drogue, renaissance : la grande confession

DOM/A 14,50€ - DOM/S 13,90€ - BEL/LUX 13,90€ - CH 21CHF - ESP/ITA/PORT.CONT 13,90€ - CAN 21.99$CA - D 14,50€
L 13183 - 47 H - F: 12,90 € - RD

MONTBLANC

EXPLORER

EXTREME



LE NOUVEAU PARFUM POUR HOMME



Des conversations qui durent
par Carole Boinet



J'ai envie de vous parler d'engagement. Je crois que si vous tenez ce magazine entre vos mains, c'est que, quelque part, l'engagement vous parle. C'est un acte d'engagement d'acheter un magazine aujourd'hui. D'autant plus lorsqu'il s'agit d'un magazine culturel ayant 40 ans et portant le doux nom des *Inrockuptibles*. Je pense que vous vous engagez en nous lisant, vous vous engagez à découvrir de nouvelles œuvres, à vous questionner sur l'art et la société, à vous laisser titiller dans vos goûts et vos opinions.

Chaque numéro représente à mes yeux un monde dans lequel se côtoient des artistes, des intellectuel·les, des histoires et des réflexions qui nous nourrissent et peut-être, parfois, nous sauvent. Nous sauvent de quoi ? De l'ennui, de l'apathie, de la paralysie, du désespoir, des idées rances. De l'extrême droite, qui toque plus fort que jamais à nos portes. En 2026, il est plus que temps de retrousser nos manches et de nous engager pour la société dans laquelle nous souhaitons vivre.

Cet engagement passe, aussi, par la lecture. Dialogue croisé sur la Russie et l'Ukraine entre le cinéaste Olivier Assayas et l'écrivain Emmanuel Carrère, questionnements sur la notion de *slut shaming* avec Ovidie, célébration des jeunes espoirs du cinéma français, retrouvailles avec l'acteur, cinéaste et désormais romancier Félix Moati, mais aussi Sébastien Tellier, que l'on ne présente plus, si ?

Les Inrockuptibles, c'est aussi ça. Des conversations qui durent. En 2001, à la sortie du premier album de Tellier, *L'Incroyable Vérité*, *Les Inrockuptibles* écrivaient, sous la plume de Richard Robert : *"En écoutant cette musique résolument hors des modes, on s'est d'abord demandé de quelle planète Tellier avait bien pu tomber.* […] *Doux songeur et grand ambitieux, pointilliste dans son art et plutôt carré dans ses goûts, cérébral et léger, Tellier a une façon assez réjouissante de manier les paradoxes."* Tellier, lui, disait : *"Ça me ferait mal si on considérait ma musique comme le simple fruit d'une rêvasserie.* […] *Je suis attaché corps et âme à ma musique. Avec elle, je veux entrer dans la vie des gens, je veux qu'ils puissent s'appuyer sur mon épaule."*

Vingt-cinq ans plus tard, nous retrouvons Sébastien Tellier pour son nouvel album, *Kiss the Beast*. Il est le même et puis pas le même. Toujours aussi doux rêveur, fantasque et mélancoliquement habité, il déploie une réflexion sur la tendre bête qui sommeille en lui, entre le loup et l'agneau. Tendre, vraiment ? Ou les crocs toujours à moitié sortis, prêt à envoyer direct dans l'espace ?

Des conversations qui durent. Avec des pauses, parfois. Et des reprises, comme des renaissances. C'est aussi l'objet de ce magazine, dans lequel nous cherchons à ouvrir dialogues et questionnements sur ce qui nous touche, nous interpelle, nous fait tenir debout, nous engage. Bonne lecture !

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

STÆLIOS

UN NOUVEAU PARFUM

PIERREGUILLAUMEPARIS.COM

Photo : ©Océane Olsen turbulences

PIERRE GUILLAUME PARIS

PARIS | CLERMONT-FD | LYON | TOULOUSE | BELGRADE

SOMMAIRE

Ouverture

p.4 Édito par Carole Boinet
p.8 Les contributions
p.10 En virée avec Félix Moati
p.14 Excitation : les événements à ne pas rater en février
p.16 Les visages : Sam Quealy, Bastien Bouillon, Dijon
p.22 Le naufrage : *Hamnet* de Chloé Zhao
p.24 L'époque : Sleeping Giants, la pub contre la haine
p.28 Trésor caché : Simon Joyner
p.30 Où est le cool
p.34 Hors-Champs par Laure Adler
p.36 Pourquoi Adrien Soleiman aime John Coltrane

Magazine

p.38 **À la une : entretien à cœur ouvert avec Sébastien Tellier**
p.50 Les secrets d'un hit : *La Ritournelle*
p.54 Dix trésors de la French pop
p.60 Portfolio mode : huit espoirs du cinéma français prennent la pose
p.68 *Le Mage du Kremlin* : entretien avec Olivier Assayas et Emmanuel Carrère
p.76 Rencontre avec Robert Crumb, auteur de *Chroniques de la paranoïa*
p.80 Entretien avec Ovidie pour son nouvel essai, *Slut shaming*
p.86 Enquête : Mark David Chapman, assassin de John Lennon, doit-il rester en prison ?
p.94 Les spectacles de danse et de théâtre à ne pas manquer en 2026

Les critiques

p.104 Musiques
p.119 La playlist de février
p.120 Cinémas
p.132 Séries
p.136 Jeux vidéo
p.138 Livres
p.146 BD
p.148 Scènes
p.152 Arts
p.156 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 L'abécédaire de Salomé Lahoche

↓ La couverture

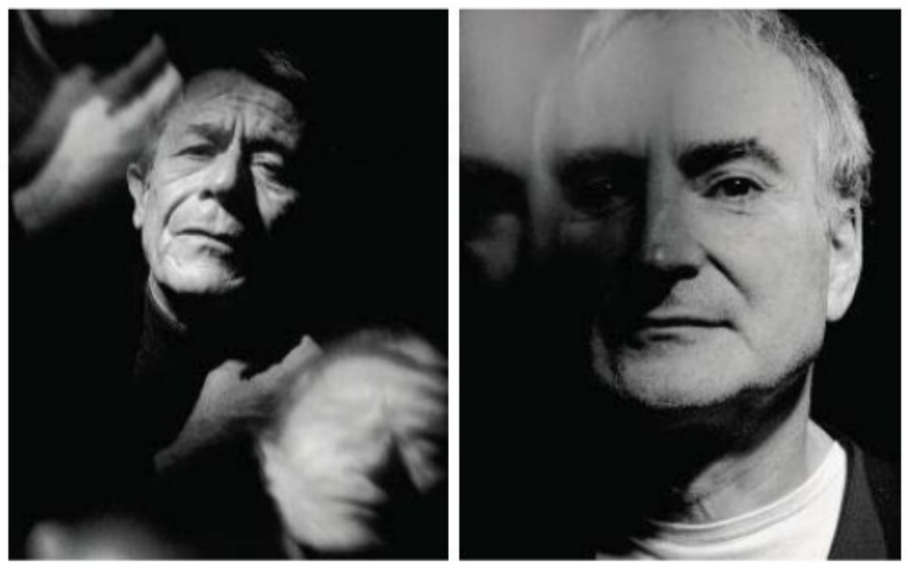
Photo Charlotte Abramow pour Les Inrockuptibles



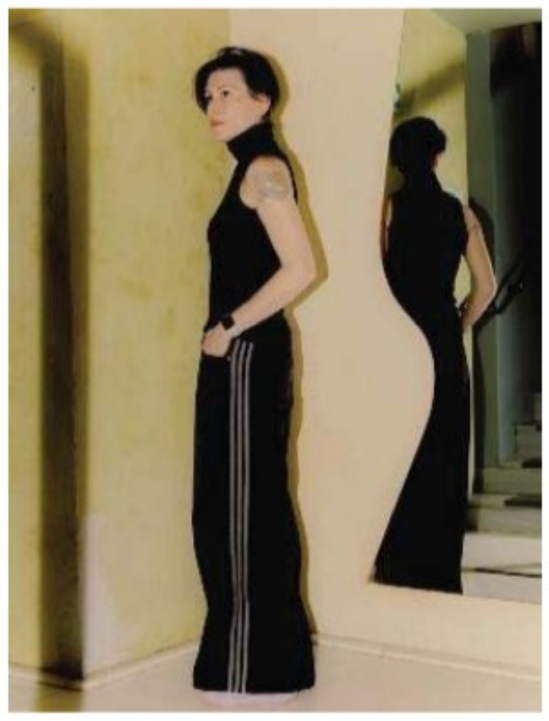
“Avec ma vie sexuelle épanouie, je pourrais être pêcheur à Honfleur.” → p. 38



“Le système de mensonge généralisé de l'URSS anticipe absolument le monde de vérités alternatives dans lequel nous vivons.” → p. 68



“Dès qu'on est une femme, qu'on a une certaine présence dans les médias et qu'a fortiori on tient un discours féministe, on en prend plein la gueule.” → p. 80



Charlotte Abramow pour Les Inrockuptibles · Elliott Verdier pour Les Inrockuptibles · Emma Burlet pour Les Inrockuptibles

Guillaume Larquemain

guillaumelarquemain.com



Charlotte Abramow
Photographe
→ p. 1, 38 et suivantes

Née en Belgique en 1993, la réalisatrice (qui a signé plusieurs clips pour Angèle) et photographe a publié en 2018 son premier livre, *Maurice, tristesse et rigolade,* qui retrace la vie de son père, et, en 2020, *Le Petit Manuel Sex Education,* distribué à 75 000 exemplaires gratuits en France pour accompagner la saison 2 de la série. En 2022, elle a tenu sa première exposition personnelle au Hangar, à Bruxelles. Elle a photographié pour nous Sébastien Tellier.



Thomas Andrei
Journaliste
→ p. 86

Correspondant de *Society* en Angleterre, Thomas Andrei écrit sur la musique, la société, l'écologie, les séries, la politique. En 2020, son article pour *So Foot* sur l'engagement du footballeur Marcus Rashford visant à nourrir gratuitement les écoliers britanniques était récompensé. En 2024, il a publié son premier livre de reportages, *Folk – Voyage dans l'Angleterre ré-enchantée* (selma & salem éditions), sur le regain d'intérêt pour le paganisme et le folklore des îles anglo-celtes. Il signe ce mois-ci une enquête sur Mark David Chapman, l'assassin de John Lennon.



Julien Vallon
Photographe
→ p. 60

Julien Vallon est un artiste visuel et réalisateur dont le travail mêle photographie, cinéma et écriture, explorant les liens entre corps, territoire et langage. Ses œuvres ont intégré les collections du musée Rodin et du musée Bourdelle à Paris. Il prépare un livre sur sa série *Brutes* qui déconstruit le regard masculin sur le féminin et développe actuellement son premier long métrage avec la production Minéral Films. Il a photographié pour ce numéro les espoirs du cinéma français.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 1er trimestre 2026
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille** Directrice des marques **Wassila Meddas** Directeur éditorial **Pierre Siankowski**
♥ Rania Cherfi ♥
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau, Louise Lucas** Alternante **Marie Hascoët** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Alternants **Tom Ribaut** et **Carl Arnaud** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Mode **Manon Renault** Rédacteur en chef digital **François Moreau** Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrice **Anna Péan** Responsable vidéo **Leslye Granaud** Journaliste **Elisa Olivo** CM **Malo Ferry** Alternante **Inès O'Neill**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot**
SR **Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron**
Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo&Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographe **Stéphane Damant**
Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICES **Anne-Gaëlle Amiot, Agnès Decourchelle**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Charlotte Abramow, Laure Adler, Thomas Andrei, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Alexis Breton, Emma Burlet, Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Marilou Duponchel, Valentin Gény, Jacky Goldberg, Arnaud Hallet, Igor Hansen-Løve, Salomé Lahoche, Gérard Lefort, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Léo Moser, Philippe Noisette, Juliette Poulain, Jérôme Provençal, Amélie Quentel, Théo Ribeton, Xavier Ridel, Sophie Rosemont, Patrick Sourd, Sylvie Tanette, Patrick Thévenin, Julien Vallon, Elliott Verdier, Yedihael**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud**, assistée de **Chloé Legris** Cheffe de produit junior **Valentine Sorgues** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Juliette Jacques** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es d'**Axel Massuyeau** Directrice grands comptes **Audrey Chastanet**, tél. 06 46 30 31 25, **Neil Mokaddem** (OPS & Brand Content), tél. 06 23 26 76 44 Codirectrices de production **Axelle Cohen** et **Léna Le Roux Bourdieu**, assistées de **Lou Vacquié** et **Emma Odoutan** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier **Olivier Jouannic** Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable des ressources humaines **Agnès Baverey** Responsable paie **Ouafa Benbachir** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** Services généraux **Hadja Tabi** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2026. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement jeté (kiosques), un encart *Playlist Musique* (abonné·es et kiosques) et un cahier complémentaire *Hyper Weekend Festival* de 24 pages (abonné·es et kiosques PIDF).

Charlotte Abramow · Theo McInnes

eurostar

Amsterdam

Jusqu'où vous emmènera

Eurostar ?



EIL SA immatriculée en Angleterre et au Pays de Galles n°2462001, Kings Place, 90 York Way, Londres N1 9AG, Royaume-Uni. THI FACTORY SA, BE0541696.005, Place Marcel Broodthaers 4 – 1060 Brussels, Belgium.

TOGETHER WE GO FURTHER*

5 pays | 1 réseau

*plus loin, ensemble

EN VIRÉE

Un Daft Punk, *Fort Boyard*, les bars de nuit, le judaïsme, les boissons sans alcool et les ami·es… Un samedi soir à Paris en compagnie de l'acteur et réalisateur qui publie son premier roman, *Voir clair*.

Texte Théo Ribeton
Photo Yedihael pour Les Inrockuptibles



avec Félix Moati

Partir en virée avec Félix Moati, un samedi soir, dans Paris : le projet peut prêter à sourire, ou faire peur, disons les deux. L'acteur d'aujourd'hui 35 ans, à qui il ne faut pas oublier d'adjoindre les titres de réalisateur (le beau *Deux Fils* en 2018 ; un second long en préparation) et désormais d'écrivain, refuserait certainement celui de "figure de la nuit parisienne". Pourtant une telle chose existe, et il en fut sans aucun doute une – ou quelque chose d'approchant, qu'on ne sait plus très bien comment qualifier si l'on veut s'épargner les ridicules de l'emphase mondaine (un "oiseau de nuit" ? – encore pire). En tout cas, pour rester factuel, un visage nocturne très familier du nord-est parisien des années 2010, accolé à des camarades indéboulonnables, comme son ami de quasi vingt ans Vincent Lacoste, ou d'autres remontant à son enfance de bien-né rive gauche. Certes sans jamais, dans son cas, donner dans la fête m'as-tu-vu, tant cette page d'histoire de la vie parisienne s'est plutôt écrite à la table des néobistrots, au comptoir des zincs dans leur jus et pourtant bien fréquentés.

C'est forcément cette partie-là que l'on va venir rejouer, avec ce que cela peut comporter de caricatures : *"S'il te plaît, évitons de faire un* Paris dernière", s'échange-t-on au tout début.

4_108595826

←
Portrait au cigare (au chocolat).

↓ →
Avec le journaliste Théo Ribeton.





On n'arrivera jamais tout à fait à l'éviter, sans pousser non plus jusqu'au traditionnel finish ardissonien Chez Denise, mais en naviguant tout de même dans une nuit peuplée de gens en vue que Moati a l'air d'attirer presque à son corps défendant.
Il semble en tout cas assez heureux de l'exercice, peut-être parce qu'il le fait voyager quelques années en arrière, ou tout simplement parce qu'il n'a jamais cessé de s'y adonner, lui qui aurait pourtant toutes les raisons d'y avoir renoncé : d'abord en tant qu'heureux papa d'un garçon de 4 ans; ensuite pour n'avoir plus bu une goutte d'alcool depuis dix-huit mois. *"Il n'y a pas eu de raison particulière, ma consommation ne m'inquiétait pas outre mesure,* explique-t-il. *J'en ai simplement eu marre des gueules de bois, et je me sens beaucoup mieux depuis."*
Est-ce que ça risque de compliquer notre virée ? Pas pour lui, manifestement parvenu à embrasser sa sobriété sans aucune espèce de prise de distance avec l'ivresse des autres : *"J'adore être en soirée sans boire, j'observe beaucoup, je réapprends à m'ennuyer un peu."* Il finira évidemment plus tard que nous.
Voilà le Félix Moati que l'on va tâcher d'accompagner ce soir : non plus le bambocheur vingtenaire, mais le trentenaire détaché, planant sans les toucher sur ces agapes, façon ange des *Ailes du désir*. Son premier roman, *Voir clair,* raconte la vie d'un homme qu'il dit avoir vraiment rencontré, avec lequel il s'est découvert un nombre troublant de points communs, et qui lui aurait confié la non moins troublante mission de recueillir et restituer sa biographie. Joachim, c'est son nom, a lui aussi un passé festif, doucement mondain (c'est un ancien écrivain) et alcoolisé ; il est passé, avec la bascule existentielle de la paternité, à un autre rapport au monde, marqué notamment par son retour à la judéité – on ne sait plus forcément qui parle quand il le décrit.
Va pour l'expérience philosophique. Elle nous conduit, sur les coups de 20 heures, au belvédère de Belleville, parce que c'est là que se terminait son film, *Deux Fils,* où le protagoniste conduisait une fille aimée pour admirer l'aube sur la plus belle vue de Paris... hélas ce soir obstruée par une épaisse purée de pois. *"Ce n'est pas vraiment un lieu d'importance personnelle, et ça ne devait même pas être la fin du film à l'origine – on l'a d'ailleurs* ...

4_108595826

4_108595826

“Au lycée, je voulais devenir espion à la DGSE, c’était une véritable obsession.”





4_108595826

→ *filmé en plein milieu du tournage. Mais c’était une manière pour moi de rendre hommage à cette ville, notamment après le 13-Novembre qui m’a beaucoup affecté. Je ne sais plus qui a dit que depuis le 13-Novembre, quand on regarde des jeunes gens dans Paris, il y a cette vulnérabilité, la possibilité de la mort.”* À l’automne, il a joué une victime du Bataclan dans la série *Des vivants,* de Jean-Xavier de Lestrade.

Dans l’arrière-salle du Discobar voisin, on remonte le fil de sa vie, tentant de dessiner le croquis de son monde social, de ses ami·es, bière sans alcool à la main. L’enfance rive gauche, le papa éminence mitterrandienne (Serge Moati), passons, ça a peut-être été trop dit – de toute façon, cela reviendra forcément plus tard. Un épisode moins connu : *“Au lycée, je voulais devenir espion à la DGSE, c’était une véritable obsession”,* peut-être poussée selon lui par sa mère haute fonctionnaire. De cette passade il retire encore des choses – notamment la maîtrise de l’arabe, appris en immersion tunisienne à cette époque et pour cette raison. Et puis il y aura *LOL* (de Lisa Azuelos, en 2009), qui fait basculer sa vie vers celle d’un jeune acteur. Moati n’a pas le premier rôle mais noue son destin, et le lie au passage à une poignée d’amis qui le sont toujours aujourd’hui. Comme Vincent Lacoste, donc, qui sort un an plus tard *Les Beaux Gosses* et n’attend pas longtemps après le *teen movie* de Riad Sattouf pour se métamorphoser en Parigot noctambule. Les autres noms de la bande sont légèrement moins connus ; ils forment une seconde famille, qui fait régulièrement vibrer son téléphone. On n’a pas l’air d’être souvent tranquille quand on est Félix Moati – ni de s’en plaindre.

21h30 : descente de la rue de Belleville en quête d’un bánh mì. Tout lui va, tant qu’il n’y a pas de porc bien sûr. Alors, d’ailleurs, cette judéité ? Son personnage (pardon, sa rencontre), Joachim, s’en est à peu près totalement désintéressé, avant un retour radical au judaïsme à la naissance de son enfant. Pour lui, le chemin a été similaire. *“J’ai grandi dans un climat socialiste républicain, assez détaché de la religion. Sans aller jusqu’à l’anticléricalisme ; je n’ai même jamais entendu un mot de moquerie vis-à-vis des croyants dans ma famille.”* Pourtant, pour lui, la foi, *“ou en tout cas le rapport à Dieu, a toujours été là”,* et la pratique, après une longue période de passivité à peu près totale, est revenue plein pot : on l’a bien vu en essayant de trouver des disponibilités pour cette virée, sur un week-end où il fallait jongler entre la synagogue le vendredi et la yechiva le dimanche. Ces sujets, il en discute beaucoup avec celui qui est devenu un ami depuis qu’il a joué son grand frère dans un biopic anglophone du mime Marceau (*Résistance* de Jonathan Jakubowicz), Jesse Eisenberg. Eisenberg, avec qui il *“parle régulièrement”,* a sorti en février chez nous son second film, *A Real Pain,* récompensé d’un Oscar du meilleur second rôle pour Kieran Culkin. Il a beaucoup marqué Félix, dont les récits de jeunesse irréligieuse peuvent faire écho à cette histoire de deux cousins en voyage mémoriel sur les vestiges de la Shoah en Pologne – un peu comme lui qui, à un certain âge, avait le sentiment que son *“seul liant avec les Juifs, c’était l’Holocauste”.*

Le cigare aromatisé au chocolat qu’il fume sur le chemin de notre prochain point de chute nous ramène à l’insouciance des années *LOL,* que réveillent quelques anecdotes de cette joyeuse période de célébrité adolescente : *“Tu savais que j’avais fait* Fort Boyard *? J’avais été complètement nul. Sur le chemin*



↑
Rendez-vous dans Paris
avec Vincent Macaigne.

du tournage, ils te donnent un questionnaire pour te demander tes phobies, tes limites…" Pour éviter de te causer un arrêt cardiaque ? *"Non, justement, puisque évidemment dans l'émission ils te font faire exactement tout ce que tu as indiqué dedans. Je me souviens d'une épreuve en apnée où j'ai cru que j'allais crever. Quand on est arrivés, on a croisé les Yamakasi, qui venaient de finir leur propre tournage, et ils nous ont dit 'n'y allez pas'…"*

Félix a eu plaisir à jouer son rôle dans la petite pièce de théâtre de la notoriété à cette époque. Un peu moins depuis : on ne l'a jamais vu égérie, ni même dans des publicités, *"par choix"*, sans pour autant qu'il se l'interdise *ad vitam æternam* au nom d'un principe absolu. Il y a peut-être un décalage entre l'image qu'il renvoie et celui qu'on peut croiser dans la rue : *"Un jour, je sortais avec Vincent Lacoste d'une boîte à Biarritz, et on a cherché un coin de ruelle pour pisser. Au milieu de notre besogne, on voit deux filles s'approcher, l'air de nous reconnaître, et on commence à redouter une scène gênante, voire une photo… puis finalement elles ont dit :'pas possible, ils sont trop dégueulasses', et elles se sont éloignées."* Rester incognito est un privilège qui se travaille de bien des manières, parfois peu assumables. Il s'y emploie dernièrement plutôt par la discrétion organisée, notamment pour ce reportage où il a tenu à ce qu'on ne révèle rien des quartiers qu'il habite et fréquente quotidiennement. Sur le chemin qui nous mène de nos bistrots bellevillois jusqu'à des lieux plus frivoles, il concède une exception : *"Ça, c'est le bar où j'ai scellé mon couple."* On lève la tête vers la devanture : L'Échiquier, ce qu'un grand plateau de jeu au pied du comptoir vient confirmer. Difficile de s'empêcher de poser la question : *"Symboliquement c'est un peu conflictuel comme point de départ… Qui gagne la partie, du coup ? – Elle, clairement."*

Il ne cesse de relever la différence d'âge qui le sépare des inconnu·es occupé·es à festoyer aux terrasses placées sur notre chemin : *"Tu ne trouves pas que les gens sont extrêmement jeunes ? Je n'arrive plus à voir que ça la nuit dans Paris."* On sait aussi qu'il pense au 13-Novembre, mais on s'abstient de le relever, ça suffit de casser l'ambiance. L'étape suivante nous jette la tête la première dans le cliché qu'il était question d'éviter, mais qui semble nous guetter à chaque coin de rue, prêt à nous rattraper par le col : un déversement de mondanité à l'hôtel Grand Amour, où l'ont appâté quelques amis de toujours, et d'autres plus récents. *"Là, ça y est, c'est* Paris dernière*"*, me glisse Yedi, le photographe, en pénétrant dans ce lieu plus ou moins sélect où mixent deux membres de La Femme qui nous serrent chaleureusement la main (*"J'étais à leur concert à Bercy, c'était dingue"*, commente Félix).

Difficile de faire trois pas sans marcher sur un pied relié à une tête connue, avec un tableau de chasse brassant très large : à l'entrée, la directrice de France Inter, Adèle Van Reeth, discute gaiement avec l'écrivain et réalisateur David Foenkinos, qui trahit dans son regard une gêne passagère lorsqu'on nous présente (on n'a pas toujours été très tendre avec son travail) mais la réprime poliment, beau joueur. De l'autre côté trône silencieusement un maître sensei de la discrétion dont on parlait juste avant d'arriver : Guy-Manuel de Homem-Christo, soigneusement resté dans la confortable pénombre que son comparse Thomas Bangalter a décidé de quitter. Dans cette salle remplie de gens célèbres et heureux de l'être, appliqués à se tenir debout là où les regards hasardeux peuvent les trouver, l'ex-Daft Punk dégage une aura stupéfiante de réclusion choisie ; Félix, en tout cas, sent bien qu'on ferait mieux de filer en quête de lieux moins luxueusement fréquentés.

La nuit manque de se conclure sur ces réjouissances, si ce n'est un passage par un rade de la rue Saint-Martin, où il salue la patronne et semble encore avoir ses habitudes – où n'en a-t-il pas ? La fatigue guette et l'on se demande, un peu comme Jordan Bardella interrogé sur les questions qu'il voudrait poser à Sarkozy et à Trump : *"Où va-t-il chercher cette énergie ?"* Sans autre vice que les cigares au chocolat, Félix Moati a parfois l'air de sécréter sa propre ivresse, du moins une sève particulière, une agitation – on ne l'a pas vu une seconde affecter l'ennui qu'il disait avoir embrassé, même si c'est peut-être qu'il le cache très bien.

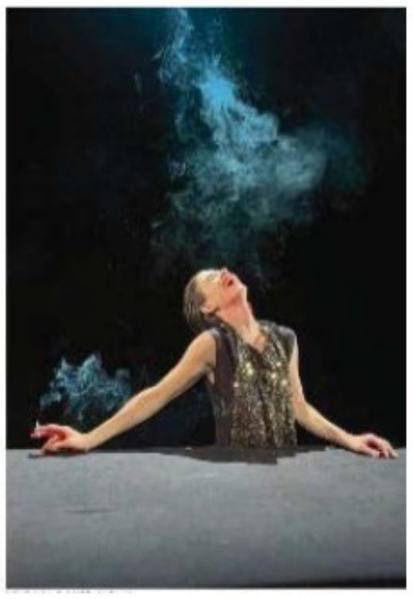
On croit se dire au revoir, avant d'être rappelé *in extremis* par ce satané portable, qui vibre encore et nous intime de monter dans un taxi pour rejoindre un certain Vincent Macaigne. Ce sera l'occasion de le tancer sur son nouveau statut de sex-symbol depuis que Miki a dit dans une chanson qu'elle se touchait en pensant à lui. Les deux acteurs semblent bien se connaître, et se manifestent même une joyeuse complicité qui n'a rien de feint – à ce stade, c'est l'inverse qui serait étonnant. Sans doute Moati a-t-il réussi son livre, peut-être aussi son film, et ses rôles ; en tout cas a-t-il réussi de façon frappante, et au moins aussi digne d'admiration, son être social. La façon qu'il a de glisser sans effort sur son drôle de statut d'ami public numéro un – qu'au bout d'un moment, il faut bien l'admettre, on ne peut plus suivre : on a fini par s'éclipser, sans rancune de s'être fait coucher par un buveur d'eau pétillante.

Voir clair de Félix Moati (Éditions de l'Observatoire), 384 p., 22 €. En librairie.

À ne pas rater en

Jusqu'au 20 février
Faits d'Hiver, à Paris et en Île-de-France

SCÈNES



Cette 28e édition du festival consacré à la danse contemporaine, riche de 25 spectacles disséminés dans 12 lieux franciliens, porte une attention particulière à des spectacles croisant danse et arts plastiques : *Gaslight* d'Hélène Rocheteau, *Transfiguration* et *Il nous est arrivé quelque chose* d'Olivier de Sagazan ou *L'Envahissement de l'être (danser avec Duras)* de Thomas Lebrun, grand prix du meilleur spectacle chorégraphique 2022-2023 décerné par le Syndicat professionnel de la critique théâtre, musique et danse.

faitsdhiver.com



Jusqu'au 8 mars
Il ne m'est jamais rien arrivé, à Paris et en tournée

SCÈNES

Couronnée de succès en 2025, l'adaptation par Vincent Dedienne (dans une mise en scène de Johanny Bert) du *Journal* de Jean-Luc Lagarce revient au Théâtre de l'Atelier. Le comédien, habité par le texte du dramaturge *(Juste la fin du monde, Derniers Remords avant l'oubli…)*, y incarne avec élégance les élans et blessures d'une vie entre Paris et Besançon dans les années 1980. Un spectacle à voir à Antibes, Besançon, Montbéliard, Toulouse, Agen, Paris, Lorient et Noisy-le-Grand.

theatre-atelier.com

Jusqu'au 19 mars
Hollywood Millennials, à Paris

CINÉMAS

Le Forum des Images propose une lecture comparée de films contemporains et des classiques hollywoodiens qui les ont influencés. Une rétrospective Jeff Nichols et l'avant-première de *The Mastermind* de Kelly Reichardt viendront compléter ce programme alléchant.

forumdesimages.fr



Du 21 janvier au 8 mars
Willy Protagoras enfermé dans les toilettes, à Paris

SCÈNES



Dans son texte de jeunesse qu'il met lui-même en scène, Wajdi Mouawad ancre sa narration dans un huis clos insolent et détonant : les toilettes. Un jeune homme s'y barricade, isolé du tumulte familial, s'opposant en silence à un monde qui l'étouffe. Un théâtre de la cruauté familiale et de l'enfermement.

colline.fr

Du 22 au 25 janvier
Hyper Weekend Festival, à Paris

MUSIQUES



Déjà la 5e édition de l'hyper-festival imaginé par Didier Varrod, directeur musical des antennes de Radio France, qui revient avec son lot de créations (20 cette année, un record), de concerts, de performances, de master class… À l'affiche de l'Hyper Weekend Festival 2026, la chanteuse Camille en version symphonique, l'électronicien Thylacine avec la Maîtrise de Radio France, le rappeur Youssoupha pour un hommage à Balavoine, la musicienne Yael Naim avec le Chœur de Radio France, des hommages à François de Roubaix par AMG et Dolly Parton par Baptiste W. Hamon, etc.

hyperweekendfestival.fr



Du 29 janvier au 21 février
Les Singulier·es, à Paris

SCÈNES

Pour sa 10e édition, le festival Les Singulier·es déploie au Centquatre-Paris une programmation éclectique mêlant théâtre, danse, musique et installations vidéo, traversée par le désir d'être au plus près des réflexions et des enjeux de l'époque. De Juliette Navis à Clémentine Colpin, de Gildaa (en photo) à Thomas Bellorini, la singularité s'expose sur scène durant un mois.

104.fr

Du 5 au 28 février
Festival Antigel, à Genève

MUSIQUES & SCÈNES

La 16e édition du festival helvétique proposera cette année des spectacles (*Murmuration*, par la troupe du Patin Libre ; *Sylph*, chorégraphie signée Halla Ólafsdóttir avec la compagnie suédoise Cullberg…), des DJ-sets et des concerts, parmi lesquels Sofiane Pamart, Last Train, L2B, Georgio et, *last but not least*, Sébastien Tellier.

antigel.ch





Du 10 au 17 février
Travelling, à Rennes

CINÉMAS

Cette année, le festival de cinéma de Rennes Métropole célèbre Los Angeles. Au programme : des films emblématiques (de David Lynch, Robert Altman, Paul Thomas Anderson, Sean Baker, Agnès Varda, etc.), la découverte de jeunes cinéastes, des avant-premières et un focus sur le cinéma ukrainien. Des concerts, spectacles et une section jeunesse complètent cette 37e édition.

clairobscur.info

février

Le 14 février
Nocturne danse #49, à Tremblay-en-France

SCÈNES

Le temps d'une soirée consacrée à la danse et aux traces de l'histoire coloniale dans les corps et les mémoires, Johana Malédon investit les espaces du théâtre de son énergie, pour évoquer par le mouvement et la performance l'histoire de son arrivée en France métropolitaine, de la Guyane où elle est née. Betty Tchomanga, chorégraphe et danseuse, revient sur ce qui la relie au Cameroun.

theatrelouisaragon.fr



Du 13 février au 1er mars
Le Salon de Montrouge

ARTS

La jeunesse de l'art se retrouve à Montrouge. Vouée à dévoiler les travaux d'artistes émergent·es, cette 69e édition met en orbite 40 jeunes issu·es de 15 pays différents au Beffroi de Montrouge. Le comité curatorial, réuni autour d'Andrea Ponsini, a fondé sa sélection sur la qualité plastique et conceptuelle des travaux, la diversité des médiums et la capacité des artistes à interroger les enjeux sociaux contemporains.

salondemontrouge.com



Du 18 février au 19 juillet
Leonora Carrington, à Paris

ARTS

Créatrice d'une œuvre à la croisée du surréalisme, de la mythologie et de l'ésotérisme, Leonora Carrington (1917-2011), artiste britannico-mexicaine, a laissé un héritage fécond mais mal connu dans l'histoire de l'art. Le musée du Luxembourg honore le travail de cette artiste totale et grande voyageuse, proche de Max Ernst dans les années 1930, libre et radicale jusqu'au bout de sa vie.

museeduluxembourg.fr



Du 18 au 22 février
Festival Effractions, à Paris

LIVRES

Pour sa 7e édition, le festival de littérature contemporaine Effractions, organisé par la BPI (Bibliothèque publique d'information), explorera comme chaque année *"les liens entre littérature et réel"*. Parmi les invité·es, et en attendant la programmation définitive : Nathacha Appanah, Rebeka Warrior, Laurent Mauvignier, Constance Debré.

gaite-lyrique.net



Gweltaz Chauviré · Tuong-vin Nguyen · Pierre Nativel · Romain Etienne / item · Alexandre Nitzsche Cysne · Grégoire Perrier · Leonora Carrington Artes/Art Museum Fort Lauderdale

LES VISAGES

Sam Quealy, l'hyperformeuse

Camp, fun et libre, l'Australienne, proche de La Femme, publie son nouvel album, concentré de postdisco parfait pour suer la nuit et faire du BodyPump le jour.

Sam Quealy nous a donné rendez-vous à l'Hôtel Grand Amour. Rien d'étonnant, elle a plus que ses habitudes dans ce QG de la vie nocturne parisienne. En novembre dernier, elle sortait d'un gâteau géant pour fêter dignement les 10 ans de cet hôtel pas tout à fait comme les autres. Un ultime détour après avoir assuré haut la main la première partie de La Femme à l'Accor Arena (Paris), avant de s'envoler pour Las Vegas puis se poser en famille en Australie pour les fêtes de fin d'année. Créature fantasque en mouvement perpétuel, Sam Quealy s'est fait connaître du grand public en octobre 2023 avec un premier album, *Blonde Vénus,* rempli de tubes postdisco, chics et légers comme une bulle de champagne.

Née en Australie dans un petit village de surfeur·ses près de Sydney, Sam est très vite happée par la performance. *"Mes parents ont retrouvé des vidéos de moi où, à 4 ans, je suis déjà en train de me maquiller et de mettre des perruques. D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours été attirée par les comédies musicales comme* Chicago *ou* Sweet Charity *et leurs rôles de femme fatale."* Elle suit très tôt des cours de danse classique et, dès l'adolescence, se retrouve plongée dans la vie nocturne, les raves hardcore où, noyé·e sous les beats gabbers, on s'essaie au jumpstyle, cette danse ultra-physique où les corps, emportés par l'énergie, finissent par ne faire plus qu'un. Entre la danse sauvage et les pointes disciplinées, son corps balance. Elle refuse de choisir et tanne ses parents jusqu'à ce qu'ils la laissent passer les auditions d'une école des arts de la scène à Sydney : *"Ça a été un moment décisif. J'y ai découvert une autre manière de vivre que dans mon petit village et ses plages. Cette école était incroyable : musique, danse, théâtre, tout était permis. Ça m'a complètement transformée."*

À 18 ans, elle part danser à Hongkong, puis vit aux Philippines avant de séjourner aux États-Unis, où elle devient – on n'invente rien – l'assistante d'un magicien sur des bateaux de croisière. Mais c'est Paris, fin 2010, qui la happe. Logique : la capitale réunit tout ce qu'elle aime, le cabaret, la mode, la nuit et, bien sûr, la cuisine et le vin. Elle s'engage comme showgirl au Paradis Latin, y traîne plus d'un an et demi, impose sa féminité fantasmée aux nuits chics parisiennes et devient une figure incontournable des soirées qui comptent, avec ses looks qui n'appartiennent qu'à elle et sa collection démente de perruques et de chaussures. Elle se rapproche de La Femme, signe leurs chorégraphies, entame une histoire d'amour avec Marlon Magnée, le coleader : *"Le Paradis Latin, c'était intense : il faut surveiller ce qu'on mange, refaire le même show chaque soir, mais j'adorais être seins nus avec une énorme coiffe, plus tout le glitter et le glamour autour. Mais j'ai senti, au bout d'un moment, qu'il était temps de passer à autre chose. J'écrivais déjà des chansons, je faisais des chorés, un peu de mise en scène. J'ai quitté le cabaret car je voulais sortir ma musique et mettre tout ce que j'avais appris, la mode, la musique, la danse, dans un même univers."*

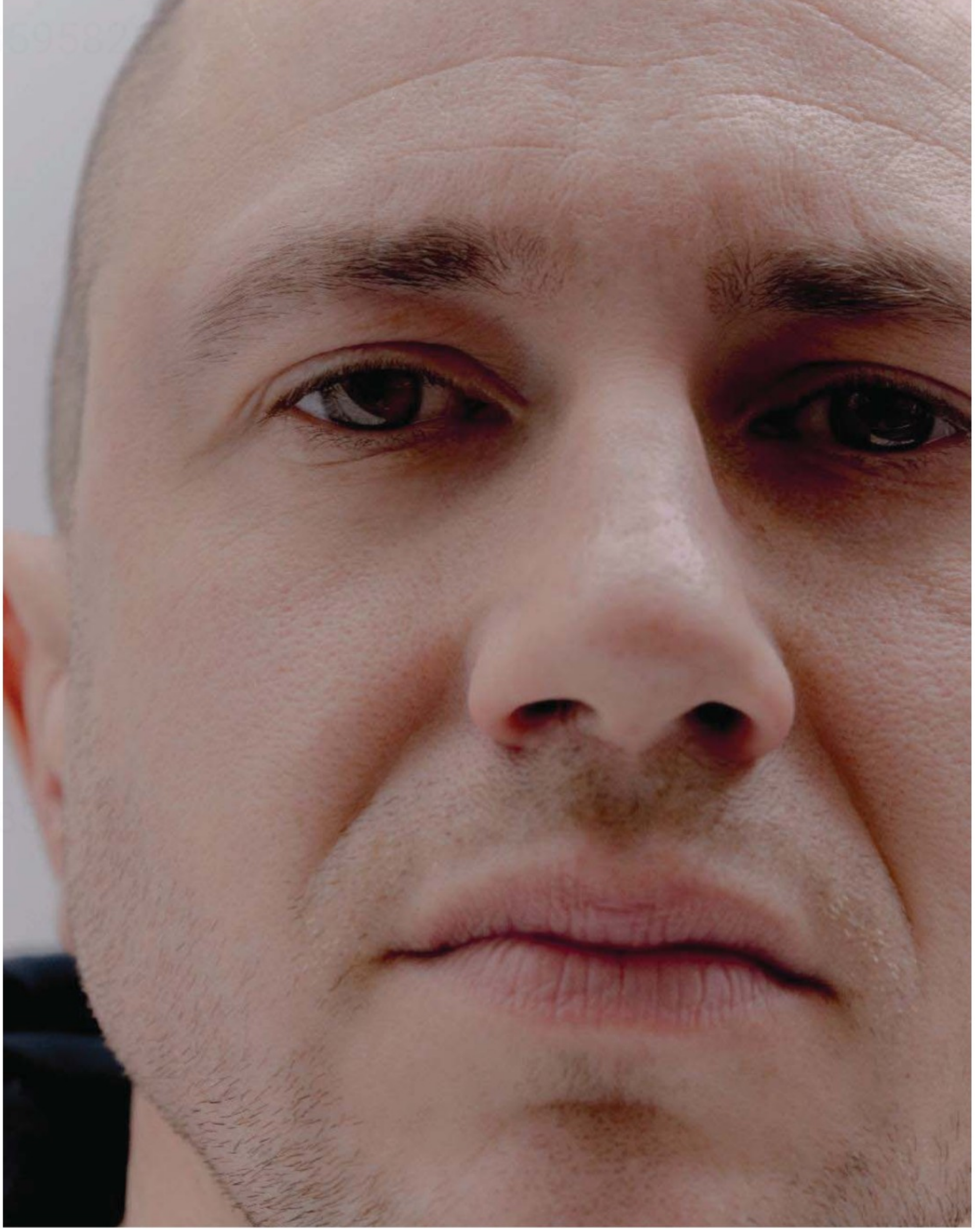
Cet affranchissement prend forme avec *Blonde Vénus,* un premier album, mélange d'eurodance et d'hyperpop où plane l'ombre d'Amanda Lear et où Sam pose les bases de son univers ultra-sophistiqué, *camp* et girl power. *"J'adore l'hyper-féminité, l'exagération, les femmes* larger than life *comme Wonder Woman, Jessica Rabbit ou Marlene Dietrich, mais aussi les figures de la scène anglaise des* eighties *comme Leigh Bowery ou les Club Kids new-yorkais!"* Performer la féminité comme le font les drag queens ou les danseur·ses de voguing, tel est l'objectif de Sam, membre de la House Comme des Garçons. Ses clips s'en amusent, notamment le récent *Love Lasso* où, avec un look moins Hollywood et plus athlétique, elle met KO une bande de jeunes gars désorientés. *"J'intimide beaucoup d'hommes hétéros, les seul·es qui osent m'aborder sont les femmes et les gays, qui comprennent mon délire. Je pense que je fais peur aux machos parce que je dis et fais ce que je veux, et ne m'excuse jamais d'être moi-même. Donc oui, je suis sans doute leur pire cauchemar. Perso, je trouve ça fun. C'est exactement ce dont la France a besoin : un peu de piment!"*

Erwan Blaszka



Avec *Jawbreaker,* son nouvel album, Sam a resserré son propos tout en offrant une autre dimension à sa boule à facettes. Exit le grand mix dancefloor, place à un disco synthétique qui puise dans l'exubérance Hi-NRG de Divine, la sensualité du label Italians Do It Better ou les néons du *Fade to Grey* de Visage. *"Il y avait beaucoup d'Auto-Tune sur le premier album. Pour celui-là, j'ai privilégié ma vraie voix. C'est un disque plus doux et pop, avec un morceau de fin,* Love Fountain, *triste et vulnérable, que je n'étais même pas sûre d'assumer. Je me disais que ce titre n'était pas assez* badass, *et puis j'ai compris qu'il était important de montrer aussi cette fragilité. C'est pour ça que l'album s'appelle* Jawbreaker *: c'est une coque dure, presque indestructible d'apparence, mais à l'intérieur, plus on l'écoute, plus c'est doux et romantique."* **Patrick Thévenin**

Jawbreaker (Music & Craft/Idol). Sortie le 30 janvier. En concert à La Cigale, Paris, le 6 mars.



Bastien Bouillon au premier plan

Après une dizaine d'années à alterner seconds rôles et films confidentiels, l'acteur est enfin reconnu en 2023 par un César du meilleur espoir masculin et une série de rôles marquants. Une personnalité atypique et attachante, à l'image de sa remarquable partition dans *À pied d'œuvre* de Valérie Donzelli.

Emma Burlet

Il y a les parcours linéaires, telle une flèche filant vers le succès sans autre résistance que celle de l'air. Et puis il y a des parcours plus en dents de scie, avec des culs-de-sac, des détours et des panneaux stop. La carrière de Bastien Bouillon fait assurément partie de la seconde catégorie. Pourtant, elle démarre avec des avantages qui relèvent de ceux dont jouissent les *nepo babies* : son père est le metteur en scène Gilles Bouillon, qui fut notamment directeur du Centre dramatique de Bourges et fondateur de celui de Tours, et sa mère la comédienne Clémentine Amouroux, vue dans des films d'Éric Rohmer et d'Alain Tanner. Mais cette carrière a priori toute tracée est contrariée une première fois au Conservatoire d'art dramatique de Paris, dont Bastien Bouillon rate deux fois le concours avant d'être admis, puis renvoyé au bout d'un an, faute d'investissement. Devenu père à 22 ans, il entame alors une existence d'intermittent faite de maigres cachets dans des dizaines de courts métrages, de séries, de téléfilms et de films, avec quelques relations longues (Valérie Donzelli et Sébastien Betbeder), mais aussi de pièces radiophoniques, de doublage et de figuration à l'opéra.

Ces années de galère se télescopent forcément avec son rôle dans son quatrième film avec la cinéaste française, adaptation du livre de Franck Courtès, *À pied d'œuvre* (Gallimard, 2023). Bastien Bouillon y incarne un écrivain plongeant dans une précarité choisie avec le minimalisme intense et la qualité de silence qu'on lui avait déjà reconnus dans *La Nuit du 12* de Dominik Moll, qui lui permit de remporter à 37 ans le César de la révélation masculine. Réflexion sur le coût de l'intégrité artistique à l'époque de l'uberisation galopante, *À pied d'œuvre* met Bastien Bouillon au centre de presque chaque plan. Cette question de l'intégrité, il se la pose depuis longtemps. Malgré la nouvelle direction pavée de succès critique et public qu'a prise sa carrière, il n'a *"pas envie d'être à la mode, parce que la mode, ça se démode". "Je n'ai jamais fait de choix professionnel stratégique pour être plus connu, vu ou mieux gagner ma vie ; la question qui a plutôt dicté mes choix a été : 'Puis-je rencontrer la partition que représente le film ?' Et je pense que ça a été le cas dans* La Nuit du 12 *et* À pied d'œuvre. *Le point commun de ces deux films, c'est Gilles Marchand, le coscénariste ; je lui dois beaucoup."*

Paradoxalement, il n'était pas le premier acteur envisagé sur ces deux films, alors que les rôles semblent écrits sur mesure pour lui. Le flic empathique du film de Moll tout comme l'écrivain déclassé de celui de Donzelli partagent un mouvement introspectif qui confine à la mise en crise de soi, mais vécue sur un mode atone, sans fracas. Si, aujourd'hui, il peut enfin voir l'avenir sereinement, il garde un vif souvenir de ses années dans l'ombre : *"Je les admire et je les aime, mais, pour le dire avec sincérité, quand j'entre au Conservatoire avec Pierre Niney, quand j'assiste à sa fulgurante carrière, quand l'été suivant je rencontre François Civil, bien plus jeune que moi, et que je vois par la suite sa carrière exploser pendant que la mienne stagne toujours, quand je discute avec Vincent Lacoste sur un film où il a le premier rôle alors que j'en ai un petit, qu'il me demande ce que je fais quand je ne travaille pas et que je lui réponds que je suis parfois au cachet près pour boucler mon intermittence, évidemment qu'il y a une frustration, voire une impatience. Ce n'est pas de la jalousie, je suis heureux pour mes confrères, mais j'ai eu de longues années durant lesquelles je n'ai pas eu beaucoup de reconnaissance, où je n'ai pas pu tout à fait m'exprimer comme je l'espérais. Ce sont simplement des carrières différentes. Je n'ai jamais été dans le besoin et j'ai toujours été soutenu par ma famille, j'ai conscience d'avoir été privilégié et j'ai pris conscience d'à quel point faire de l'art est un privilège bourgeois."*

S'il a aujourd'hui beaucoup plus d'opportunités, il fait attention à une chose : *"Je ne veux pas être toujours au même endroit, parce que quand on a galéré comme moi une dizaine d'années, on a envie d'être goulu une fois que le travail arrive enfin."* Un blockbuster avec *Le Comte de Monte-Cristo,* un premier film musical qui remporte un très grand succès public *(Partir un jour),* une comédie décalée avec *L'Incroyable Femme des neiges* ou encore un film d'auteur comme *À pied d'œuvre* : on peut dire que Bastien Bouillon sait en effet varier les plaisirs.

Lorsqu'on lui demande pour finir ce qu'il préfère dans son métier, il convoque son premier souvenir d'un plateau de cinéma. Il y jouait le fils de sa mère dans *L'Arbre, le Maire et la Médiathèque* : *"Nous tournions une scène chez nous et je me rappelle une prise où je suis sur mon lit en train de jouer, et ma mère est au téléphone. Machinalement, elle me prend le jouet que j'ai dans la main. Là, je la regarde et je le lui arrache des mains, furieux. Puis je me dis : mince, mince, mince, j'ai ruiné la scène. Je suis allé m'excuser auprès de Rohmer et il m'a dit que c'était au contraire très bien, que c'est celle qu'il garderait. Ca m'a fait un truc, j'ai compris que ce qu'il y avait de beau dans nos métiers, c'est de filmer ce qui nous dépasse et nous traverse inconsciemment."* **Bruno Deruisseau**

À pied d'œuvre de Valérie Donzelli, avec Bastien Bouillon, André Marcon, Virginie Ledoyen (Fra., 2025, 1h32). En salle le 4 février.

Retrouvez la critique du film p.122.

Dijon, la force intranquille

Grâce à *Baby*, son second album, le musicien américain est unanimement salué par la presse, le public et ses contemporain·es. Récit de la fulgurante ascension de l'artiste préféré de votre artiste préféré·e.

Le nom de Dijon Duenas ne vous évoque rien de plus que des boutades hasardeuses sur un célèbre condiment bourguignon ? Vous l'avez pourtant sûrement déjà croisé, vu ou entendu. Actif en solo depuis 2016 et son arrivée à Los Angeles, l'artiste, producteur, auteur-compositeur et multi-instrumentiste américain de 33 ans a explosé en 2025. En avril, il apparaissait sur le nouvel album de Bon Iver (l'acclamé *Sable, Fable*) ; en juillet, on le retrouvait à la production de plusieurs morceaux du nouvel album de Justin Bieber *(Swag)* ; le mois suivant, il publiait un album surprise *(Baby)* directement plébiscité comme l'un des plus beaux de l'année ; avant de rempiler à la production de *Swag II* du même Bieber et d'apparaître dans un rôle pas si secondaire de la fresque révolutionnaire de Paul Thomas Anderson *(Une bataille après l'autre)*. Hasard du calendrier ou non, cet enchaînement de haute voltige est le témoignage le plus probant que Dijon Duenas a piraté le Zeitgeist de la pop contemporaine.



Zachary Harrell Jones

Né à Washington, l'Américain fait ses armes dans le duo de R&B alternatif Abhi//Dijon, avant de s'immiscer discrètement dans la fabrique de la pop alternative avec le collectif rap Brockhampton, jusqu'à collaborer avec la pop star anglaise Charli XCX sur son disque de confinement (*How I'm Feeling Now,* 2020). Paru l'année suivante, son premier album solo, *Absolutely* (notamment enregistré avec son acolyte Michael Gordon, mieux connu sous son alias de guitar hero Mk.gee), pose les bases de sa musique rétrofuturiste. Un cocktail de R&B, d'Americana, de soul et de folk faussement lo-fi, qui porte en germe l'illumination de son second disque.

Porté par sa voix râpeuse et ses textes d'une intimité confondante, le miracle de *Baby* aurait pu pourtant ne jamais avoir lieu. En pleine crise artistique et épisode maniaque (en partie causé par la lecture paranoïaque de *L'Arc-en-ciel de la gravité* de Thomas Pynchon), Dijon doit réapprendre à faire des erreurs et à les aimer, comme il le confesse dans un long portrait du magazine *Pitchfork,* qui l'a consacré artiste de l'année 2025. Il produit un album qui dort encore sur un disque dur, puis ressort des placards ses archives sonores, des demos, des bouts de morceaux, qui, triturés, recollés, donnent naissance à son nouveau bébé : un immense collage qui s'écoute d'un bloc et convoque les productions de Prince, les expérimentations de Frank Ocean, les guitares renversantes de Jai Paul ; un canevas idoine pour ses histoires de filiation (augmentées de sampling, de rap US et d'archives sonores) et ses récits fragmentés d'amour et de cul.

C'est certainement dans le bouillonnement d'idées kaléidoscopiques traversant sa pratique qu'il faut chercher pourquoi Dijon est l'artiste préféré de vos artistes préféré·es, malgré son aversion pour l'industrie musicale et la manufacture de la pop au XXIe siècle. Le labyrinthique *Baby* est le fruit de l'intranquillité de son auteur, travaillant sans relâche cette idée de la jouissance et du surgissement : sentiments soudains et noyés d'effets, ruptures de ton, cris d'amour ou d'angoisse existentielle, morceaux-matriochkas, coupures abruptes, motifs qui apparaissent et disparaissent. Un souffle de vie revigorant. **Théo Dubreuil**

Baby ((R&R/Warner Records). En concert au Bataclan, Paris, le 30 janvier, et à We Love Green, Paris, le 5 juin.

GrandPalais

du 17 décembre 25 au 5 avril 26

Mickalene Thomas

All About Love*

* À propos d'amour – Mickalene Thomas – All About Loving Forward 2019 © 2025 Mickalene Thomas / ADAGP, Paris – Design : Fabrice Urviez - laika-design.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

GrandPalais Rmn

CHANEL
GRAND MÉCÈNE DU GRAND PALAIS

ACCOR

RATP

views

gaze

Libération

Les Inrockuptibles

france inter

LE NAUFRAGE

UN FANTÔME DE FILM

Adaptation du livre de Maggie O'Farrell paru en 2020, *Hamnet* de Chloé Zhao tente de mêler histoire familiale, deuil, rédemption par l'art autour de la figure mystérieuse de Shakespeare. Approximations, anachronismes et narration nébuleuse viennent hélas plomber l'ensemble.

On sait peu de choses de la vie de Shakespeare. Certain·es "spécialistes" ont pour cette raison mis en doute jusqu'à son existence, ce qui a fait dire à Alphonse Allais : *"Shakespeare n'a jamais existé. Toutes ses pièces ont été écrites par un inconnu qui portait le même nom que lui."* On sait néanmoins que William Shakespeare a eu trois enfants avec son épouse Anne Hathaway. L'un d'eux·elles, un garçon, est baptisé Hamnet, prénom courant dans le Warwickshire. Il naît en 1585 et meurt en 1596 – seuls deux tiers des enfants dépassent alors l'âge de 10 ans. Un petit panneau, au début d'*Hamnet,* nous explique que Hamnet et Hamlet, au XVI[e] siècle, c'est le même prénom. La romancière nord-irlandaise à succès Maggie O'Farrell en a conclu allégrement, dans son roman *Hamnet,* que Shakespeare a voulu honorer la mémoire de son fils en intitulant l'une de ses pièces *Hamlet*. Mouais : *Hamlet* est quand même inspiré par l'histoire d'un prince danois qui se prénommait bel et bien Amleth… Chloé Zhao, cinéaste sino-américaine qui mène carrière à Hollywood (*Nomadland,* deux Oscars du meilleur film et de la meilleure réalisatrice, et *Les Éternels,* un Marvel), s'empare du roman. Et c'est gratiné.

Tout commence par les amours sylvestres, quasi New Age, entre un jeune prof de latin (Paul Mescal) dont personne ne prononce jamais le nom et une jeune sauvageonne, Anne devenue Agnes (Jessie Buckley), fille un peu sorcière qui aime la forêt et un faucon. Le petit prof et la *badass* écolo copulent, se marient. Mais le type s'ennuie et se barre à Londres construire un théâtre (ah oui ?). Bref, il n'est jamais là. Le film prend alors un virage inattendu, celui d'une chronique féministe, fort légitime mais un brin décalée, sur les maris absents et la charge mentale qui pèse sur la femme pendant que Monsieur fait de l'art.
Un jour, le fils, Hamnet, un peu sorcier lui aussi, voit que sa sœur jumelle adorée, Judith, malade de la peste, est sur le point de mourir. Il lui intime l'ordre de lui transmettre son mal et de continuer à vivre. Et clac, Judith renaît et Hamnet meurt avec un gros bubon dans le cou. Agnes ne pardonne pas à son mari de ne pas avoir été présent. Ce dernier se rend sur les bords de l'Avon, la rivière à la propreté assez douteuse qui coule dans le coin, et, le regard dans le vague (ou la vase), improvise un long monologue : *"To be or not to be, that is the question"*, etc. *(sic)* Ce type était donc William Shakespeare ? *Damned!* Quelle surprise !
Quelques années plus tard, Agnes assiste à la première de la nouvelle pièce de son Bill, *Hamlet*. Convaincue qu'il a rendu hommage à leur fils, elle fond en larmes. Le rapport entre Hamlet, le fils vengeur, et Hamnet, le gentil garçon des bois ? Aussi opaque qu'une brume épaisse au-dessus du Channel. Après deux heures cinq de musique sirupeuse de Max Richter, la lumière se rallume. On se dit : *"Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire nébuleuse ?"* Chloé Zhao vient de créer un nouveau genre : le film purée de pois. **Jean-Baptiste Morain**

Hamnet de Chloé Zhao, avec Paul Mescal, Jessie Buckley, Joe Alwyn, Emily Watson (R.-U., É.-U., 2025, 2 h 05). En salle le 21 janvier.



← Paul Mescal dans *Hamnet*.

Agata Grzybowska/Universal Pictures

MUSIC COMEDY NATURE TALKS FOOD ART

MUSIQUE HUMOUR CONFÉRENCES RESTAURATION

Part No: R542
FCC ID: JQ6-OK54

5-6-7 JUIN 2026 BOIS DE VINCENNES PARIS



VENDREDI 5 JUIN

GORILLAZ

LITTLE SIMZ • FEU! CHATTERTON • DIJON

SÉBASTIEN TELLIER • ¥ØU$UK€ ¥UK1MAT$U • JIM LEGXACY

DJ GIGOLA • SUDAN ARCHIVES • TATYANA JANE

SAMEDI 6 JUIN

THEODORA • ADDISON RAE

MAC DEMARCO • OKLOU • DISIZ • HAYLEY WILLIAMS

KI/KI • OVERMONO • DJ HEARTSTRING

MARGUERITE • LB AKA LABAT A/V LIVE • NeS • JEUNE MORTY • TOCCORORO

DIMANCHE 7 JUIN

THE XX • CHARLOTTE CARDIN

CHARLOTTE DE WITTE • DOM DOLLA • ETHEL CAIN

MARINA • KETTAMA • RUSOWSKY

BAMBOUNOU B2B HAAi • NINAJIRACHI

AND MANY MORE TO COME ...

WE LOVE GREEN

BoursoBank axs Greenroom NATURALIA THE PEOPLE inOui Re_fashion
france•tv Konbini views
Région îledeFrance PARIS CNM BANQUE des TERRITOIRES sacem
Les Inrockuptibles Brut. radio nova

L'ÉPOQUE

Sleeping Giants : l'argent de la pub contre la haine

Depuis 2016 aux États-Unis et 2017 en France, ce collectif citoyen alerte les marques dont les publicités financent les médias qui diffusent désinformation et discours de haine. Une vigilance bienvenue et un levier efficace contre les discriminations sur internet et les réseaux sociaux.

Texte Alexis Breton
Illustration Anne-Gaëlle Amiot pour Les Inrockuptibles



Récemment, la bataille culturelle s'est déplacée sur un terrain inattendu : les magasins d'outillage. La faute à *Frontières,* qui s'en est pris à Leroy Merlin, parce que la marque a annoncé retirer ses pubs du site internet du média le 17 novembre. Une décision qui fait suite à un signalement sur X de Sleeping Giants, un collectif de citoyen·nes en ligne qui alerte les annonceurs dont les spots publicitaires se retrouvent – souvent à leur insu – dans des médias diffusant des discours haineux. Avec un objectif : assécher leurs revenus publicitaires. *Frontières* est un média d'extrême droite fondé en 2024. Raphaël Llorca, essayiste et créateur de la newsletter *"Lire les Barbares"*, a signé en mars 2025 une enquête, "Frontières, *le 'média' contre la république"*, pour la Fondation Jean-Jaurès : *"Derrière ce titre se cache un projet politique, une ambition idéologique et une méthode. Héritier du média* Livre noir, *né dans l'orbite de la campagne d'Éric Zemmour* [en 2021], Frontières *se veut bien plus qu'un simple magazine. Il est à la fois un outil d'influence, une chambre d'écho pour les théories les plus radicales de la droite identitaire, et un laboratoire d'expérimentation où se fabriquent les éléments de langage destinés à irriguer l'ensemble du champ médiatique réactionnaire."*
En réponse à ce retrait, une partie de la droite et de l'extrême droite, RN en tête, appelait à boycotter l'enseigne de bricolage.
Nous avons joint Rachel*, une des cofondatrices de Sleeping Giants France, afin d'en savoir plus •••

→ sur ce collectif qui rend folle l'extrême droite. Un entretien que nous avons réalisé par visio, mais durant lequel nous n'avons jamais vu son visage. Un anonymat que la militante juge nécessaire : *"Cela nous permet de nous protéger, nous et nos familles, du passage à l'acte d'extrémistes galvanisés par les appels à notre éradication de la part de certains médias ou personnalités"*, nous explique Rachel. Dernièrement, en effet, Robinson Barbier, avocat et intervenant régulier de *Frontières*, a expliqué au cours d'un live que les Sleeping Giants étaient *"des ennemis à abattre"*. Une menace parmi tant d'autres, que le collectif reçoit quotidiennement.

UN COLLECTIF QUI ULCÈRE LA FACHOSPHÈRE

Sleeping Giants est né en 2016 aux États-Unis après l'élection de Trump, dans le but de combattre les médias qui diffusent messages de haine et désinformation en ligne, en alertant les enseignes qui contribuent à leur financement par la pub. Puis des antennes se sont constituées ailleurs, notamment en France en 2017. Selon Rachel, le collectif français regrouperait environ 60 000 veilleur·ses aujourd'hui, un chiffre difficile à vérifier. Les membres ne se connaissent pas, ne se sont jamais vu·es, de telle manière qu'il est difficile d'avoir une prise sur eux ou elles. *"L'anonymat nous permet d'éviter que notre mouvement soit personnifié. Notre structure est horizontale et pas pyramidale. C'est toujours le collectif entier qui agit ou qui s'exprime et non un 'chef'. Notre identité n'a aucune importance, nos actions ne sont pas liées à une personne, mais à des valeurs"*, explique Rachel.

Des valeurs qui ont conduit Sleeping Giants à s'intéresser à *Frontières*. Un média qui véhicule notamment la théorie raciste et complotiste du "grand remplacement" et dont le patron Erik Tegnér est proche des milieux identitaires. Il est notamment connu pour des reportages avec les pro-Russes d'Ukraine ou en Afrique du Sud pour dénoncer *"l'épuration ethnique des Blancs"*. Le 16 octobre dernier, il a aussi été épinglé par SOS Racisme pour des propos antisémites tenus sur CNews à l'encontre de Yaël Braun-Pivet. Alors, depuis le 17 novembre, Sleeping Giants alerte toutes les marques dont une pub a atterri sur le site de *Frontières*, avec de bons résultats selon Rachel. De nombreuses marques se sont désengagées, mais sans l'annoncer, afin d'éviter le *backlash* de la fachosphère.

Depuis le début de la polémique, CNews et les autres médias de la sphère Bolloré sont en boucle contre Sleeping Giants, sans que cela n'inquiète Rachel ni le collectif. *"Ce n'est pas la première fois. On a déjà connu ça à l'époque où on avait alerté les marques qui avaient des publicités hébergées par Boulevard Voltaire* [site cofondé en 2012 par Robert Ménard], *ou sur CNews. Là aussi, la fachosphère avait beaucoup mobilisé. Sur les réseaux sociaux, on a toujours l'impression qu'ils sont super-nombreux, alors que dans la vraie vie, la grande majorité des gens s'en moquent et continuent de siroter tranquillement leur café."*

Depuis la création de l'antenne de Sleeping Giants en France en 2017, le collectif assure que près de 2 000 annonceurs se sont retirés des sites identifiés.

LANCEUR D'ALERTES

Sleeping Giants a déjà un tableau de chasse bien fourni : outre *Frontières*, on retrouve *Boulevard Voltaire*, *Valeurs actuelles*, *Le JDD*, CNews, mais aussi les sites néonazis *BreizAtao* et *Démocratie participative*, sans oublier le média antisémite *Rivarol*, le complotiste *France Soir*, parmi beaucoup d'autres. À chaque fois, on retrouve le même mode opératoire : sur X, le compte officiel de Sleeping Giants (60 000 abonné·es pour l'antenne française) alerte une marque dont une pub apparaît sur l'un des sites identifiés comme haineux en l'interpellant publiquement dans un post. Ensuite, l'entreprise décide ou non de retirer son annonce. Souvent,

elle ne sait pas qu'une de ses pubs figure sur l'un de ces sites. La plupart de ces entreprises ont un contrat avec Google AdSense, la régie pub du géant du numérique. Par la magie des algorithmes, les annonces sont envoyées un peu partout et finissent parfois par atterrir n'importe où, comme une pub de l'Unicef qui se retrouve sur le site de *Frontières*. Si l'entreprise ne souhaite pas être associée à un site problématique, elle doit demander à Google AdSense d'ajouter le site en question sur sa liste d'exclusion ou *blocklist*. C'est ce qui s'est passé le 17 novembre pour Leroy Merlin, qui a répondu sur X à Sleeping Giants : *"Votre alerte a bien été prise en compte. Le site mentionné a été immédiatement ajouté à notre liste de blocage publicitaire. Nous ne cautionnons en aucun cas les propos tenus sur cette plateforme, ni les messages qu'on a pu y voir relayés"*, un message vu plus de 23 millions de fois.

En 2021, CNews et *Valeurs actuelles* avaient tenté une contre-attaque en portant plainte contre le collectif. En 2025, la cour de cassation a néanmoins jugé qu'appeler les annonceurs à retirer leurs publicités de médias qui diffusent des discours de haine s'inscrivaitt *"dans une démarche politique et militante et concerne un sujet d'intérêt général"*. Par conséquent, *"aucune qualification pénale n'est susceptible d'être retenue"*. "CNews et Valeurs actuelles *étaient dégoûtés de cette décision ! Mais nous ne faisons rien d'illégal. On ne harcèle pas, on ne diffame pas, on n'appelle pas au boycott. D'ailleurs, on ne recherche pas le buzz, parce que les marques, qui n'y sont souvent pour rien, se retrouvent au centre de l'actualité malgré elles"*, nous explique Rachel. Depuis la création de l'antenne de Sleeping Giants en France en 2017, le collectif assure que près de 2 000 annonceurs se sont retirés des sites identifiés.

Dernièrement, les veilleur·ses du net ont décidé de s'attaquer à un plus gros poisson : Grok, l'I.A. de la plateforme X d'Elon Musk. Depuis cet été, Grok a généré à de multiples reprises des messages gravement problématiques, faisant l'éloge d'Hitler ou remettant en question le nombre de Juif·ves tué·es durant la Shoah. Récemment, Grok a validé la théorie complotiste – une *fake news* née en 2016 et qui circule toujours dans les milieux d'extrême droite, infirmée par l'ensemble des victimes et témoins des attentats du 13-Novembre – selon laquelle des personnes auraient été torturées et égorgées par les terroristes du Bataclan, allant même jusqu'à inventer de faux témoignages de rescapé·es. Une plainte contre le réseau social a été déposée en France le 19 novembre, avec le soutien de Sleeping Giants. Dans une époque où la haine se banalise et où les discours extrêmes trouvent de nouveaux relais numériques, les Giants sont là pour rappeler que même dans les zones les plus obscures du web, il y aura toujours quelqu'un pour ouvrir l'œil.

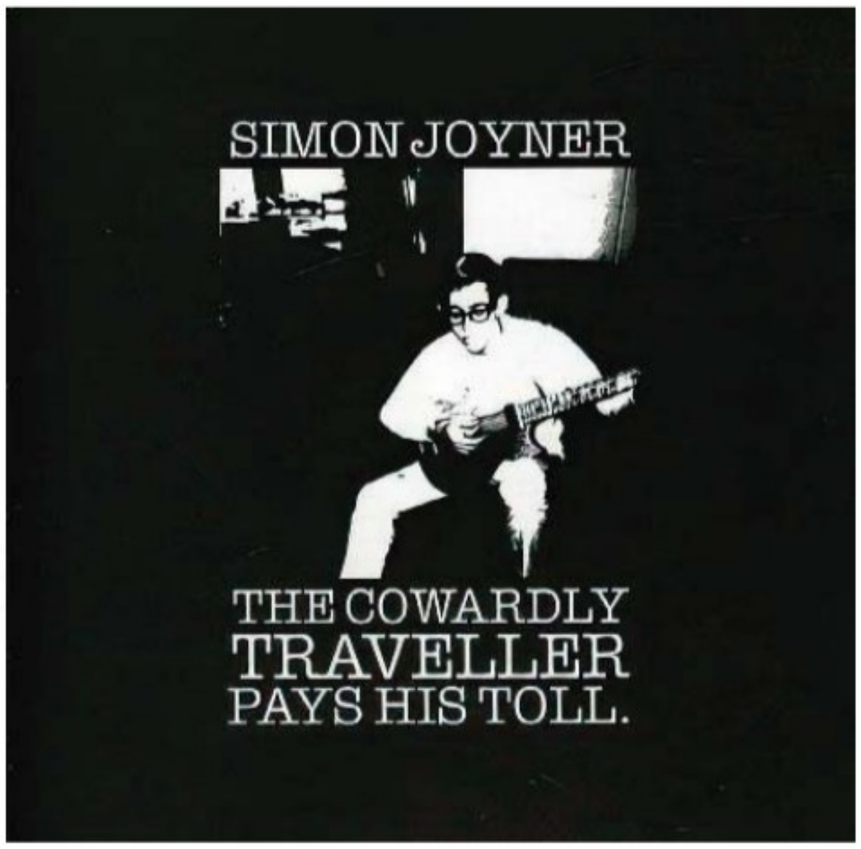
* Le prénom a été changé.

ANTIGEL
05 — 28 février 2026
ADAM GREEN • ASFAR SHAMSI
APPARAT • BAXTER DURY
BERNHOFT • BDRMM • BOMBINO
CASIMIR M • EARL SWEATSHIRT
ELLIE O'NEILL • FINNEGAN TUI
GEORGIO • GHOSTWOMAN
HERMAN DUNE • JEFF TWEEDY
KELLY MORAN • L2B • LA LOM
LAST TRAIN • LINLIN • LUMÏ
LUKE DE SCISCIO • MARC RIBOT
MIDLAKE • MIOSSEC • ODEZENNE
QUIET MAN • SEBASTIEN TELLIER
SOFIANE PAMART • TAMINO
THE DIVINE COMEDY • WU LYF
& many more…
ANTIGEL
05 — 28 février 2026

TRÉSOR CACHÉ

THE COWARDLY TRAVELLER PAYS HIS TOLL. (1994) DE SIMON JOYNER

Un des tout premiers disques d'un chanteur pur, héritier secret de Townes Van Zandt. Du folk teigneux, méconnu et (donc) indispensable.



Un jeudi soir glacial du mois de décembre dernier. Cinquante Parisien·nes poussent la porte du Chair de Poule, bar-refuge du XIe arrondissement, dans l'espoir d'apercevoir, dans le fond de la salle, sous la guirlande qui donne à l'affaire un petit côté lynchien, un animal américain sombre, le visage presque entièrement mangé par un chapeau aux larges bords, le regard voilé par une mélancolie clinique.
Cinquante fans transi·es fixant ce corps frêle, calé sur un tabouret où, en équilibre instable entre les abîmes et le sublime, Simon Joyner a égrené une heure durant quelques-uns de ses plus beaux titres. Tous tristes, tous intacts : morceaux taillés dans le moule perdu des grands classiques, mais que personne pourtant n'a quasiment jamais entendus. Car assister à un concert de Simon Joyner, c'est se rendre compte qu'il reste encore une poignée de cowboys anonymes et pourtant encore capables de vous refiler le frisson, comme si inscrire une chanson dans l'éternité était pour eux un jeu d'enfant. D'enfant brisé, mais d'enfant.
Joyner n'avait plus joué à Paris depuis vingt ans.
Ce soir-là, il livra en toute pureté le concert parfait. Celui qui colle au fantasme de ce que ça devait être, un live effondré de Townes Van Zandt dans un club boueux de l'Oklahoma. La référence est lâchée, on ne pouvait la retenir plus longtemps : Simon Joyner ajoute, depuis le début des années 1990, des suites à la discographie de Townes, sans rien dire à personne. Comme si ce qui s'enregistre à Omaha, Nebraska, devait rester à Omaha, Nebraska. Le secret participe de l'essence de ce chanteur pur, qui ferait passer Bonnie "Prince" Billy pour La Compagnie Créole. Joyner est un *maverick* doté d'une voix dont l'accent rappelle le Gordon Gano de Violent Femmes. Son folk dadaïste possède la fragilité *insane* de Daniel Johnston et le mordant de Jeffrey Lewis. Sa tristesse naturelle rappelle celle d'un Jackson C. Frank (dont il reprend le méconnu *Goodbye to My Loving You*).
Les différents renouveaux folk des années 1990 (Palace Brothers, Sparklehorse, Smog) comme 2000 (la vague lo-fi) n'ont eu aucun effet sur sa carrière. Ses albums (une dizaine en trente ans) sont toujours introuvables. Il faut dire que la plupart sont sortis sur Sing, Eunuchs!, le label de Chris Deden, son batteur, lui aussi enraciné à Omaha. Ça n'aide pas. Joyner les vend parfois lui-même à la fin de son set.
Ce soir-là, à Paris, on en achète quatre – on sait qu'ils nous feront une vie. Ils ont des titres à faire rêver : *Songs from a Stolen Guitar* (2022), *A Rag of Colts: Disgraced Songs 1987-2012* (2013, mon préféré pour l'heure)… Beaucoup se ruent sur *Coyote Butterfly* (2024, le dernier en date, écrit en hommage à son fils mort d'overdose) ou *Pocket Moon* (2019, avec sa belle pochette en autoportrait peint). Pas de copies ce soir de *Lousy Dance* (1999, sur lequel on trouve peut-être sa plus belle composition à ce jour, *Fool's Gold on Main Street*). Arnaud V., l'un de ses grands fans français, prend d'office *Step Into the Earthquake* (2017), dans lequel culmine un morceau épique de dix-neuf minutes intitulé *I Dreamed I Saw Lou Reed Last Night*.
Mais en cette nuit de décembre au Chair de Poule, Simon Joyner est surtout venu avec, dans sa besace, quelques copies d'un de ses tout premiers disques, pochette noire et blanche, comme faite main : l'introuvable *The Cowardly Traveller Pays His Toll.* Un disque encore teigneux, de sa veine la plus bordélique, un album folk mais pas forcément tout le temps, qui se conclut par un morceau sobrement intitulé *Joy Division*. Ce disque ferait partie, disent les archivistes, des trois seuls albums que John Peel ait diffusés dans leur intégralité. C'était en 1994, sur les ondes de la BBC. Dommage que, jusqu'à ce soir, Peel soit resté l'un des seul·es à avoir écouté cette merveille. **Philippe Azoury**

The Cowardly Traveller Pays His Toll.
de Simon Joyner (Sing, Eunuchs!, 1994 ; Team Love, 2008).

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

WILLY PROTAVORAS

ENFERME

DANS

texte et mise en scène
Wajdi Mouawad

LES TOILETTES

21 janvier – 8 mars
création

Le Monde · Télérama · TRANSFUGE · arte · Les Inrockuptibles · philosophie magazine · TC TROISCOULEURS · france inter

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20e
métro Gambetta

OÙ EST LE COOL

Les métamorphoses de Tilda, Charli face à son reflet, des fleurs en tissu et des escargots en céramique.

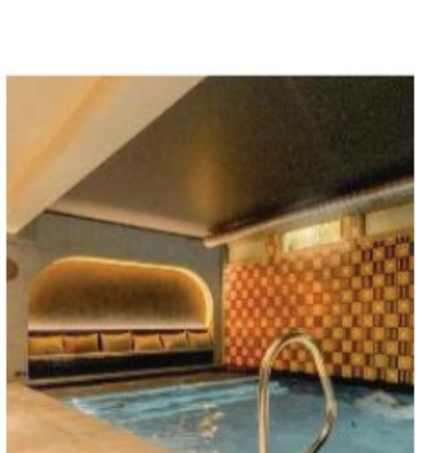
Texte Manon Renault



→ Miroir noir

Dans le clip de *360*, Charli XCX porte une combinaison Saint Laurent devenue culte. La vidéo cristallise l'ère Brat en mettant en scène une silhouette brute, un glamour qui mord. Depuis, la chanteuse reste liée à la maison, sur scène comme sur les tapis rouges. Et alors qu'elle glisse vers une esthétique plus sombre pour l'album accompagnant le film *Hurlevent*, elle reste fidèle à Anthony Vaccarello. Dans la campagne printemps-été 2026 de Saint Laurent, elle apparaît ainsi derrière de larges lunettes noires, observant des images d'elle sur un écran vintage dans une mise en abyme brûlante : star filmée, star scrutée, star qui se regarde.

ysl.com



← Une autre idée de Paris

Rue de Poissy, dans le Ve arrondissement. Une rue discrète, à deux pas du collège des Bernardins, où Apollinaire déambule encore en 1918 dans *Le Flâneur des deux rives*. Dernière acquisition du groupe Ginto, l'hôtel Pilgrim (4*) impose une façade sombre, en rupture avec le tissu haussmannien. À l'intérieur, un Paris seventies recomposé : béton brut hérité de l'ancien garage, moquettes épaisses, mobilier vintage, lumière ambrée. Piscine et hammam prolongent le fantasme moderniste ; le rooftop ouvre sur les toits des Bernardins, le Panthéon, Jussieu. Un Paris fait de strates, où les époques et les cultures coexistent.

Hôtel Pilgrim, 11, rue de Poissy, Paris Ve.

Saint Laurent · Pierre Monetta · Antoine Billore · B.B. Wallace · Christine Doublet



← Bibelot 4.0

Un peigne en forme de requin, un vase en bois sculpté des années 1970, une assiette Babar : chez Antoine Billore, les objets se répondent sans hiérarchie. Sur Instagram, il chine, raconte, expose et vend des pièces rétro, fragmentées, trouvées on ne sait où, mais toujours avec une petite étincelle. Sa marque de fabrique : l'anonyme. Pas de signature ; juste l'art populaire dans ce qu'il a de plus mouvant. Un vase XVIII^e peut ainsi côtoyer un bibelot eighties. Désormais, il propose ses propres créations : de petites céramiques animales – escargots, coccinelles, tortues – drôles, étrangement tendres, parfaitement dans le ton de ses trouvailles. Un véritable cabinet de curiosités sur écran.

@antoinebillore

→ L'hiver version Rogge



Avec B.B. Wallace, Meryll Rogge imagine un hiver tendre et un peu frondeur : un bandana en mode néocowboy, un bonnet ou des gants twistés par une couleur qui claque, une coupe légèrement décalée. La ligne, développée avec la spécialiste Sarah Allsopp, joue avec les mailles double-face, le cachemire et le motif Fair Isle vert pomme, lilas ou bourgogne. Pour Rogge, qui pilote sa marque depuis 2020 et s'apprête à rejoindre Marni, B.B. Wallace est une autre scène créative – *"comme Damon Albarn qui multiplie les groupes"*, dit-elle. Une énergie parallèle, cosy mais affûtée.

bbwallace.com

↓ Les métamorphoses de Tilda



Longs cheveux roux et visage nu dans *Caprice*, perruques d'époque dans *Orlando* : Tilda Swinton passe d'un monde à l'autre à chaque film. Son jeu caméléon fait vaciller la notion même d'identité, entre performativité et glissements de genres. L'ouvrage *Tilda Swinton: Ongoing* remonte ces trajectoires, mêlant images de tournage, archives personnelles et fragments de mode. On y voit comment elle transforme chaque rôle en terrain d'expérimentation. Plus qu'un beau livre décoratif, un laboratoire d'images qui questionne ce que devenir quelqu'un d'autre veut dire aujourd'hui.

Tilda Swinton: Ongoing de Tilda Swinton (Rizzoli/"Rizzoli Electa"), 304 p., 72 €. En librairie.

L'Escale, un bistrot attrape-tout-kif !

L'adresse du mois, spottée pour nous par Le Fooding : un rade qui vend du rêve.



Sur une rive de la Seine, au cœur d'un Paris où s'attabler ne vient pas à l'idée, campé, tout vitré, pile en face de La Tour d'Argent, un rade délicieusement ridé a eu le bon goût de laisser les liftings aux adresses bling. Dimitri Theuriau, le nouveau taulier, y tient un flamboyant comptoir en vrai marbre et Formica faux bois, coiffé d'alcools colorés, digne d'une auberge de départementale déviée, sur un carrelage en proto-pixels où se serrent une poignée de tables de bistrot usées. Au déj (à partir de 32 € l'entrée-plat-dessert), le chef états-unien Matthew Robertson (ex-Auberge de Chassignolles, Le Garde Champêtre, La Vierge et Les Pères Populaires) y sert désormais une cuisine de rêve, humble et limpide : salade de lentilles "faraléguminеuse", carottes, oignon et céleri, à l'assaisonnement désarmant ; tronçon de dodu merlu à la cuisson maniaque, béni d'un beurre blanc, avec carottes fondantes, feuilles de chou rouge juste tombées et navets pimpants ; avant une retournante tarte tatin torgnole au caramel sombre et crème fouettée. Le soir, on y boit des coups qui arrosent vifs grignotages (5-15 €) et assiettes changeantes (20-50 €) signés Mélanie Guigon (ex-Les Arlots et Les Pères Populaires), et le week-end, c'est poulet-frites (17, 32 ou 64 € le quart, le demi ou entier) du dimanche, même le samedi… Et en bon troquet de quartier Cartier, on y boit naturiste ou plus conventionnellement habillé : rouge bordelais Extrait de Rambaud de Daniel Mouty (7,50 € le verre), macération Orangette signée Calvez Bobinet (8,50 €), blanc jurassien Préambule par Jérôme Arnoux (65 € la bouteillle)… Sans oublier les classiques cocktails à l'image du negroni (14 €).

L'Escale, du lundi au vendredi de 8 h à 2 h, le samedi de 9 h à 2 h et le dimanche de 9 h à minuit (service de 12 h à 14 h 30 (15 h le week-end) et de 19 h à 21 h 30), 1, rue des Deux-Ponts, Paris IV^e.

Le nouveau guide Fooding est de sortie ! Un numéro collector pour ses 25 ans, avec une partie magazine célébrant 200 personnalités qui font et défont le goût de l'époque, une compilation de 250 nouvelles adresses dans tout le pays, un palmarès célébrant le meilleur du meilleur et un très cool cahier d'activités pour les kids !

Pourquoi la mode fait-elle si peur ?



Aux États-Unis, un simple pull rose pour hommes peut affoler les conservateur·rices et provoquer une panique morale, faisant du vêtement un véritable champ de bataille idéologique. Mais sommes-nous vraiment à l'abri en France ?

Texte Manon Renault

Qui a encore peur d'un homme en rose aujourd'hui ? On croyait la question rangée au grenier avec les débats sur la pseudo-couleur des sexes. Eh bien non. Outre-Atlantique, ce ne sont ni les héritiers gominés de Wall Street ni les *tradwives* au brushing impeccable qui affolent les conservateur·rices, mais… un pull J.Crew, une marque preppy chic.
Avec son esprit montagnard, le tricot épais est d'un rose si doux qu'on jurerait qu'il sent le marshmallow.
Et pourtant : en novembre dernier, il a déclenché un tir de barrage numérique, faisant vaciller l'Amérique sur une histoire de maille.
Sur X, la panique morale se déploie en parade militaire : *"Émasculer les hommes en Amérique est un problème sérieux"*, fulmine un utilisateur qui affiche la phrase *"Mes pronoms sont U.S.A."* comme on porterait un étendard.
Tim Burchett, élu républicain du Tennessee, raille : *"C'est ce qu'aurait porté une fille d'une sororité étudiante dans les années 1980."* Juanita Broaddrick, figure conservatrice, s'étrangle : *"Vous plaisantez ? Les hommes, vous porteriez ce pull à 168 dollars ?"*
On pourrait en rire si ce n'était si affligeant. Le problème n'est pas le rose, une couleur dont Michel Pastoureau rappelle qu'elle a longtemps été affaire de rang social, et non de genre, avant d'être féminisée au XIXe siècle. L'affaire dit tout autre chose. La volonté de surveiller les apparences, de restaurer une orthodoxie du masculin, de trier le monde comme on range des chemises : ici les "vrais hommes", là les autres. Elle décrit un pays où sexisme, homophobie et transphobie avancent désormais à découvert.

POPULISME VESTIMENTAIRE

L'histoire se répète. Ce n'est pas la première fois qu'un vêtement est pris pour cible. Target, une grande enseigne américaine, avait restreint l'an dernier la vente de ses vêtements Pride après des campagnes d'extrême droite. La mode sert de champ de bataille : facile à viser, facile à hystériser, parfaite pour fabriquer du spectacle idéologique.
Pour Éric Maigret, professeur et sociologue à la Sorbonne Nouvelle, on est en plein populisme culturel : l'art de transformer des objets anodins et inattendus – ici un pull rose – en symptômes de la déliquescence de la civilisation. La "décadence" et la "confusion des genres" sont invoquées comme des menaces qui pèseraient sur la virilité blanche stable et triomphante. Une charge, dit-il, qui sacrifie tout bon sens sur l'autel de l'indignation performative, terriblement efficace pour occuper le terrain médiatique.
Cette mécanique n'a rien de neuf, ni d'américain. Adrian Kammarti, historien de la mode, rappelle que la France pétainiste avait déjà soumis corps et vêtements à son idéologie du "féminin français", via une stratégie en deux temps : d'abord accuser les femmes de l'entre-deux-guerres – cheveux courts, silhouette garçonne – d'incarner la décadence ayant mené à la défaite, puis promouvoir une féminité "naturelle", anti-américaine, volontiers rurale, destinée à remettre chacune à la place assignée par le régime.
Et aujourd'hui, que se passe-t-il dans un pays où Paris continue de se rêver en capitale mondiale de la mode ? En 2019, le burkini se fait le révélateur de tensions racistes ; en 2022, l'Assemblée nationale se déchire sur le port de la cravate dans l'Hémicycle. Dans ce climat émergent des figures inattendues. Natacha Polony, journaliste associée au néoconservatisme, documente sur Instagram (35 000 abonné·es) l'art de ses vêtements faits main. Aucun discours politique : juste ses tenues cousues, érigées en manifeste de vertu ordinaire.
Le vêtement serait-il devenu le nouveau langage moral, le support privilégié d'un discours politique qui s'ignore ?

J.Crew

place du théâtre, 59000 lille

opéra de lille

Constellation de printemps

19 février → 14 avril

En Grande salle

Les Enfants terribles
Philip Glass
opéra
20 → 26 mars

Terminal Beach
Moritz Ostruschnjak
danse
28 février et 1er mars

Partir
Reich, Chostakovitch
concert
31 mars

Au Grand foyer

Concerts Heure bleue
de 18 h à 19 h
26 février et 2 avril

Concerts Sieste
de 13 h à 13 h 45
3 mars et 14 avril

Concert Insomniaque
de 21 h à 1 h 30
7 mars

Open Week
10 → 14 mars

En famille

Opéra Games
L'Opéra devient le terrain de jeu des petits curieux !
19 → 23 février

Le Kid
concert invité de l'ONL
21 et 23 février

Parcours danse
avec le Ballet du Nord
18 mars

Parcours musical
avec Attacafa
8 avril

saison 2025.26

PRÉFET DE LA RÉGION HAUTS-DE-FRANCE
Région Hauts-de-France
MEL MÉTROPOLE
ville de lille

opera-lille.fr

Graphisme : H5

Licences PLATESV-R-2021-000130 ; PLATESV-R-2021-000131 ; PLATESV-R-2021-000132

ADIEU AU LANGAGE

Nous manquons d'oxygène. Il n'y a pas que les espèces animales et végétales qui soient en danger en raison de la dégradation climatique. Nous sommes aussi directement concerné·es par une OPA faite sur l'appauvrissement systématique du langage et la guerre organisée par certains maîtres du monde contre la signification des mots. Cette transformation, soigneusement préparée depuis plusieurs années et qui prend de nouveau une importance considérable depuis la réélection de Trump et la guerre qu'a déclarée Poutine à l'Ukraine, est en train de faire de la langue un outil mensonger de communication.
Si on ne peut plus se parler, s'il ne sert à rien de parler, si parler, c'est s'exposer à se faire traiter de menteur·se, même et surtout lorsqu'on s'efforce de dire ce que l'on pense, alors on a tendance à s'enfermer en soi-même ou, au mieux, à soliloquer. En tout cas, on perd ses forces de conviction, de persuasion, d'ouverture. Pire, on peut sombrer dans une forme de paranoïa, d'impuissance qui justifie une mélancolie de plus en plus dépressive.



Victor Klemperer et George Orwell ont, de manière magistrale, disséqué les mécanismes des pouvoirs totalitaires pour modifier les usages de la langue, en manipuler la multiplicité des sens et dominer ainsi les esprits pour mieux les domestiquer. Avec les réseaux sociaux, l'unicité des messages de propagande, leur répétition crée une duplication du monde réel et un imaginaire commun auxquels il est difficile de résister. C'est celui ou celle qui énonce le message qui dit, par essence, la vérité, peu importe le contenu du message. La langue est arrachée de ses protections, mise à nu pour mieux marteler des contre-vérités qui sont censées être aussi les "nôtres", puisqu'elles sont préparées pour nous… Cercle infernal où le réel ne cogne plus, où même la signification du mot "guerre", réapparu dans notre univers quotidien, est devenue la propriété exclusive de ceux qui la commettent en faisant croire qu'ils en sont les victimes.
Alors, comment fait-on dans ce flou organisé ? On s'arrête de penser puisqu'on ne peut plus parler ? Car l'un ne va pas sans l'autre. Le langage n'est plus là seulement pour dire

Alors, comment fait-on dans ce flou organisé ? On s'arrête de penser puisqu'on ne peut plus parler ?

les choses, mais pour construire une réalité. Pour le meilleur – souvenons-nous de la Commission vérité et réconciliation en Afrique du Sud avec "la nation arc-en-ciel" – ou pour le pire : les allocutions de Poutine, les discours de Trump. Ils ont beau appartenir à des cultures différentes et ne pas avoir les mêmes options géopolitiques, ils partagent en ce moment la même priorité : mettre à genoux l'Europe, nous menacer militairement, intellectuellement, économiquement, moralement. Et, pour ce faire, ils utilisent une nouvelle manière de pervertir le langage pour mettre à bas nos valeurs et notre manière de vivre.
C'est ce que démontre Barbara Cassin dans un livre saisissant, *La Guerre des mots – Trump, Poutine et l'Europe.*

Tous deux s'approprient le pouvoir performatif de la langue. On n'entend qu'eux puisqu'ils font taire les autres. Le point de vue des autres ne les concerne pas puisqu'il y a seulement ce qu'ils disent qui vaut comme preuve de réalité et de vérité. Ils incarnent le pouvoir, et c'est le pouvoir qui charge leurs mots d'une prophétie autoréalisatrice. L'un séduit la réalité pour qu'elle se conforme à ce qu'il entend qu'elle devienne, l'autre n'a même pas besoin de séduire, c'est lui qui décide de ce qui est réel et ce qui ne l'est pas.
Analysant leur langue, leur tactique, leurs apparitions dans les médias, Barbara Cassin nous permet d'entrer au plus profond des mécanismes huilés pour porter atteinte à notre liberté de penser. Livres interdits de bibliothèques publiques aux États-Unis, effacement des opposant·es en Russie accompagné d'assassinats – n'oublions pas Navalny –, le ménage mental par le vide et l'atteinte aux libertés fondamentales sont devenus pour eux un hobby. Jusqu'à quand ? Et jusqu'à quand serons-nous en mesure de dire ce qui risque de nous arriver ?

La Guerre des mots – Trump, Poutine et l'Europe de Barbara Cassin (Flammarion), 176 p., 18,90 €.
En librairie.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

CYRIAC AURIOL ET ZUOLONG SHAN PRÉSENTENT

74 Internationale Filmfestspiele Berlin
Generation

BIKY
MEILLEUR FILM

Pattaya Film Festival
MEILLEUR FILM

miffest
MEILLEURE ACTRICE

SINGAPORE INTERNATIONAL FILM FESTIVAL
MEILLEUR ACTEUR

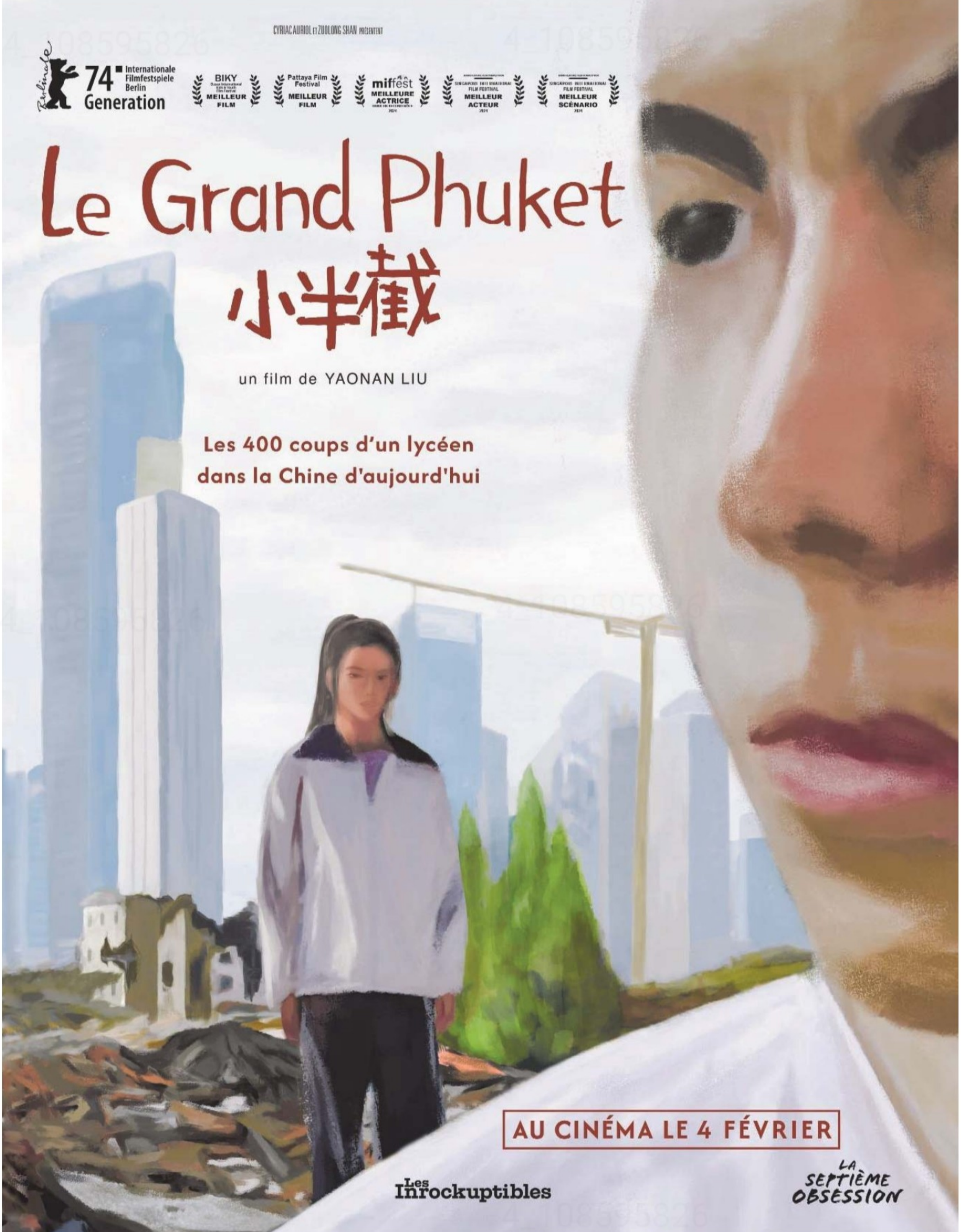
SINGAPORE INTERNATIONAL FILM FESTIVAL
MEILLEUR SCÉNARIO

Le Grand Phuket

小半截

un film de YAONAN LIU

Les 400 coups d'un lycéen
dans la Chine d'aujourd'hui



AU CINÉMA LE 4 FÉVRIER

Les Inrockuptibles

LA SEPTIÈME OBSESSION

POURQUOI ADRIEN SOLEIMAN AIME…

CRESCENT DU JOHN COLTRANE QUARTET



Saxophoniste et producteur courtisé, le leader du collectif BelleJazzClub jette son dévolu sur un enregistrement de l'un de ses plus fameux collègues, John Coltrane, qui le berce depuis son adolescence.

« J'aimerais vous parler d'un album qui m'accompagne depuis mon adolescence : *Crescent* de John Coltrane, enregistré et sorti en 1964 – il avait alors 37 ans, soit trois ans avant sa mort. C'est probablement l'album que j'ai le plus écouté dans ma vie jusqu'à présent. Et pourquoi ? Comme vous, je me pose encore la question. Était-ce lié aux turbulences de l'adolescence pas toujours facile à aborder, à ce besoin de refuge, d'introspection, à une quête spirituelle naissante ou à cette culture de la nostalgie et de la mélancolie propre à cet âge ? Sans doute un subtil mélange de tout cela.

En 1964, le quartet de John Coltrane – les fidèles McCoy Tyner (piano), Jimmy Garrison (basse) et Elvin Jones (batterie) – joue presque tous les jours, six fois par semaine, quarante-cinq semaines par an. Leur public grandit, nourri d'étudiant·es venu·es d'Amérique et d'Europe, attiré·es par cette musique en perpétuelle ascension. C'est aussi une période mouvementée dans la vie privée du saxophoniste : il se sépare de sa femme Naima et s'installe avec Alice McLeod, enceinte de leur premier enfant.

Au début des années 1960, Coltrane traverse une phase plus introspective. Il joue beaucoup de ballades et de morceaux plus méditatifs. *Crescent* reflète ce moment : un disque nocturne, grave, presque austère. Plusieurs musiciens ont témoigné que Coltrane semblait alors en quête d'une direction spirituelle encore plus grande, qui éclatera pleinement dans *A Love Supreme* (1965).

Adolescent, je n'étais pas conscient de tout cela – et à vrai dire, ça ne m'intéressait pas. J'étais dans le son. J'étais avec eux à chaque écoute, au milieu du quartet à analyser les moindres détails, à toujours découvrir et redécouvrir des choses nouvelles dans les morceaux. Sur ce disque, j'entends la maturité, le choix juste de la note qui perce, la musique au service de la musique, un lyrisme messianique. J'entends surtout quatre personnalités puissantes, respirant ensemble et avançant dans la même direction.

C'est peut-être l'ultime but de la musique : lorsque, à l'écoute, on oublie tout. Seule la musique compte et s'élève pour venir nous bouleverser au plus profond de nous-mêmes. Alors, la musique n'est plus simplement musique, elle est de l'ordre du divin, elle échappe au réel et vient se poser dans nos cœurs pour l'éternité. *Crescent* signifie "croissant". C'est ainsi que je vois la vie : même quand l'étau semble se resserrer, quelque chose en nous continue de grandir. Voyons grand.

Voilà pourquoi j'aime tant ce disque, et pourquoi John Coltrane a véritablement changé ma vie.

Et je sais qu'il résonnera encore le jour où, moi aussi, je quitterai le réel pour rejoindre le grand paradis blanc." **Propos recueillis par Franck Vergeade**



BelleJazzClub Vol. 2 (Naïve/Believe). Sortie le 6 février. En concert à la Salle Paul-Fort, Nantes, le 21 janvier.

Retrouvez la critique de l'album p.106.

Taline Zabounian

16E ÉDITION DU FESTIVAL DE CINÉMA QUEER DE LYON & DE LA MÉTROPOLE DE LYON



DU 04 AU 12 MARS 2026

FESTIVAL-EM.ORG

GRAND PRIX ÉCRANS MIXTES MASTERCARD LYON - 2026

COMPÉTITION LONGS MÉTRAGES

COMPÉTITION COURTS MÉTRAGES

FOCUS QUEER BALKANS : ÉCLATS D'IDENTITÉS

©CARA MIA

MINISTÈRE DE LA CULTURE · CNC · DILCRAH · La Région Auvergne-Rhône-Alpes · MÉTROPOLE GRAND LYON · VILLE DE LYON · fonds de dotation agnès b. · AIRFRANCE · MAIF · RATP Dev · CRÉDIT COOPÉRATIF · autre cercle · Les DAMES · LYON POCHE · Bulletin · ARXUCHI · CAHIERS DU CINÉMA · TRIBUNE DE LYON · tétu · Les Inrockuptibles

“J’ai toujours cherché à être unique”





Toujours aussi loquace, désopilant et touchant, Sébastien Tellier nous parle de sa carrière en forme de chaos général, des périodes d'autodestruction, de sa vie de famille enjouée et du snobisme musical. Interview-confession alors que paraît *Kiss the Beast*, son septième album, et avant sa tournée qui passera par We Love Green au printemps.

Texte Franck Vergeade
Photo Charlotte Abramow pour Les Inrockuptibles

Un quart de siècle après *L'Incroyable Vérité* (2001), son chef-d'œuvre inaugural et intemporel, le chanteur à la barbe légendaire s'apprête à sortir *Kiss the Beast*, son septième album comme toujours conceptuel, où il fait entendre l'homme sensible qui sommeille dans la bête publique. Ce nouveau disque survient donc pour ses 25 ans de carrière, qu'il résume en deux mots comme un *"chaos général"*. Pour l'avoir vu depuis ses premiers pas scéniques au Duc des Lombards, l'un des fameux clubs de jazz de la capitale où il partageait l'affiche avec une jeune chanteuse prénommée Camille, et interviewé depuis plus de deux décennies, j'ai eu l'heur d'approcher Sébastien Tellier dans tous les états. C'est d'ailleurs un musicien qui s'invente un nouveau personnage à chaque album, comme l'illustre son ami réalisateur François Valenza dans son documentaire de 2020, *Sébastien Tellier : Many Lives*. Après son premier coup d'éclat, il enchaîne avec deux autres

disques majeurs, *Politics* (2004), porté par *La Ritournelle* (classique absolu à redécouvrir p. 50) et *Sexuality* (2008), réalisé avec Guy-Manuel de Homem-Christo de Daft Punk, qui l'emmène jusqu'à l'Eurovision et demeure son plus grand succès public et international. En interview, Sébastien Tellier revendiquait fièrement son originalité : *"Qui fait actuellement une chanson avec la poésie de René Char et la production de Daft Punk ? Je suis persuadé d'être un précurseur."*
Porté par ce brelan d'as discographique, le premier artiste signé sur Record Makers, le label cofondé par Air, part pourtant en vrille sur *My God Is Blue* (2012), où il se rêve en gourou mégalo vêtu d'une toge blanche, mangeant un *Pépito bleu* et fondant une communauté spirituelle, L'Alliance Bleue – *"un disque de mauvais goût sur la spiritualité"*, reconnaît-il sans ambages aujourd'hui. C'est au Brésil, pays de la bossa nova, qu'il fomente une énième métamorphose avec *L'Aventura* (2014), son premier album entièrement chanté en français où il revisite son enfance *(Comment revoir Oursinet ?)* et son adolescence *(Ricky l'adolescent). "On passe sa vie à imaginer le futur, j'ai voulu justement réinventer le passé"*, confessait-il alors. Un disque ultra-personnel et touchant, arrangé par l'immense Arthur Verocai et mixé par Philippe Zdar (comme *Politics*), qui paraît l'année de la Coupe du monde au Brésil sans le succès escompté.
Après cinq albums sur autant de thématiques (la famille, la politique, le sexe, la spiritualité et l'enfance), Sébastien Tellier devient père de famille et se voit en homme d'intérieur sur *Domesticated* (2020), dont le sujet colle parfaitement à la vie domestique subie pendant le premier confinement. *"Je voulais transformer le quotidien en exceptionnel,* expliquait-il pour notre première interview déconfinée. *Qui échappe aux tâches domestiques, hormis les dictateurs ? Elles font partie de la condition humaine qu'on partage tous."* Six ans plus tard, le revoici face à ses propres démons sur le bien nommé *Kiss the Beast* : *"Une musique traversée par mes dualités : le loup et le mouton, la force et la fragilité, le rêve et le cauchemar."*
Explications avec l'intéressé en buvant quelques verres de vin à la tombée d'une nuit de décembre.

Est-ce la première fois que tu poses avec des animaux ?

Sébastien Tellier — Non, une fois, on m'avait forcé à faire des photos dans un aquarium avec des poissons. Je n'étais pas à l'aise, surtout que les poissons ont tendance à te frôler…
Cet après-midi, c'était fantastique d'être photographié avec un agneau pour la couverture des *Inrockuptibles*. Il était si tendre et mignon, mais au fur et à mesure du shooting, j'entendais une petite musique sur un chien-loup très turbulent et bourré d'énergie. La dresseuse m'a rassuré en disant que jamais il ne me mordrait. Évidemment, cinq minutes après, j'étais mordu…
La dernière fois que ça m'est arrivé, c'était par un chien errant pendant que je jouais dans un bac à sable, donc il y a au moins quarante-cinq ans. *[rires]* Un petit retour vers le futur

Finalement, on en revient à la genèse de ton nouvel album, *Kiss the Beast*…

J'ai mis du temps à le comprendre, mais ce disque est un véritable trip existentiel, où je me questionne sur ma place sur terre et, plus largement, sur celle de l'homme. L'homme est-il un animal ? A-t-il une destinée particulière ? N'est-il qu'une poussière dans l'histoire de l'univers ? Autant de questions qui me traversaient la tête quand j'écrivais les paroles.
Comme je n'ai finalement publié que des albums-concepts, on m'interroge souvent sur la grande thématique qui les a inspirés. Or, les thématiques émergent à la lumière de l'écriture des textes. Je me laisse complètement aller en écrivant.
Mon but ultime, c'est de composer une musique envoûtante, tripante, planante, pour proposer un voyage au-delà même du voyage existentiel. J'ai essayé d'innover à ma manière, comme dans *Parfum diamant,* où j'emmène une chanson pop confortable vers quelque chose de bizarre, avec ce double solo de didjeridoo. S'il fallait résumer *Kiss the Beast,* ce serait une belle présentation au service d'un trip profond et torturé.

Quel est le tout premier morceau qui a servi de déclic ?

Mouton ! À l'époque, j'étais fasciné par la détresse dans les yeux. D'ailleurs, quand on regarde un œil au plus près, on dirait vraiment le cosmos, comme si l'univers y était enfermé. J'y pense souvent, et sans être un grand spécialiste, j'adore me renseigner et lire des articles sur l'univers.

Dès ton premier album, *L'Incroyable Vérité,* tu chantais justement *Universe*…

Cela a toujours été une obsession chez moi. Au-delà de la détresse dans l'œil, que je perçois aussi chez moi, j'ai vite pensé au regard des moutons quand ils sont envoyés à l'abattoir quand j'ai composé *Mouton,* qui est à la fois baroque et grandiloquent. Je voulais faire un album flamboyant mais facile à écouter. La genèse du disque n'est pas si éloignée du film *Ascenseur pour l'échafaud. [sourire]* Commencer par la profondeur ténébreuse de *Mouton* m'a, d'une certaine manière, libéré l'esprit. Il ne me restait plus qu'à composer des musiques plus jouissives et ensoleillées. Je n'aurais pas pu commencer *Kiss the Beast* autrement qu'en finissant *Mouton.* Déjà, sur *Sexuality,* le dernier morceau s'intitule *L'Amour et la Violence.* La légèreté ne peut se comprendre qu'à l'aune de la gravité. Tout est question de perspective.

***Naïf de cœur* reprend d'ailleurs la veine confessionnelle de *L'Amour et la Violence*…**

Au départ, j'avais en tête des chœurs à la 10cc sur *I'm Not in Love,* ainsi que des accords complexes que j'ai appris en regardant des mecs sur Instagram. Cela m'a permis d'enrichir mon catalogue d'accords, sachant que je suis un fan absolu de ceux de Chopin et de Schubert, qui se mélangent assez bien dans une chanson pop avec un solo de sax. Encore une fois, *Naïf de cœur* parle de l'homme idéal et d'un poète d'aujourd'hui ; mais ce qui m'obsède avant tout, c'est le thème musical, au-delà de la tristesse des paroles qui se terminent par : *"C'est la tempête dans mon cœur, je pleure."* J'ai connu la noirceur, la torpeur, la dépression, et c'est une chance que j'en sois sorti. Plusieurs fois dans ma vie, j'ai touché le fond. •••

↖
À Paris, en décembre 2025.
MUA **Ophélie Secq**
Hair stylist **Alex Lagardère**/John Nollet

→ Comme à l'époque de *L'Incroyable Vérité,* qui est le miroir inversé de *Kiss the Beast* mais possède des thèmes communs : *Universe*, *L'Enfance d'un chien*, *Une vie de papa*…

Tu as entièrement raison, c'est intéressant que tu l'aies à ce point entendu. À travers *Kiss the Beast,* j'ai essayé de redevenir l'artiste que j'étais sur mon premier album, qui était un disque purement artistique sans la moindre intention marketing. *L'Incroyable Vérité,* c'était d'abord un cri du cœur. Et j'ai retrouvé la même sensation sur ce nouvel album, en utilisant néanmoins ce que j'ai appris dans ce chaos général qu'est ma carrière. J'ai essayé de refaire des œuvres avec mon savoir-faire. C'est sans doute mon disque le plus abouti, celui où j'ai arrêté de faire n'importe quoi. J'aime bien amuser la galerie, mais j'ai 50 ans, je ne suis plus là pour seulement faire l'amuseur public.

Ce que tu fais régulièrement en concert…

J'ai enfin compris que le concert n'était pas une thérapie où je déballais tout ce que j'avais sur le cœur. En live, je me livrais totalement et je me mettais souvent dans des états qui sont généralement réservés à tes meilleurs potes, pas au public. J'ai été souvent pathétique, j'en ai malheureusement bien conscience.

Comme lors d'un concert au New Morning sur la tournée de *Politics,* où tu n'avais pas fait de rappel car tu vomissais ta bouteille de rouge dans les loges…

Je prenais un malin plaisir à essayer de boire une bouteille d'un trait. En concert, j'ai tout fait ou presque. Au final, j'ai essayé de vivre toutes les époques de ma vie à 100%. À 20 ans, j'avais vraiment 20 ans. Idem à 30 et à 40. J'ai vécu chaque âge à fond. Entre 25 et 30 ans, je faisais n'importe quoi en concert, mais j'invite tous les gens de cette tranche d'âge à faire pareil ; on est encore trop jeune pour être sérieux et déjà professionnel. C'est ma vision. Aujourd'hui, à 50 ans, j'ai envie d'offrir des spectacles beaucoup plus maîtrisés, même si je me laisse des espaces de liberté et d'improvisation. Rien de pire qu'un concert millimétré dont je serais l'esclave. Je me suis totalement assagi en ce qui concerne l'autodestruction et le suicide artistique ou commercial.

Le climax de ton autodestruction, c'était quelle période précisément ?

Je dirais *Politics,* j'ai fait peu de dates tellement j'ai bousillé la tournée. Je me souviens notamment d'un concert au festival de l'île de Wight où je faisais n'importe quoi, passant d'un morceau à un autre, tout en donnant des directives contradictoires à mes musiciens. À un moment, pour faire mon malin, j'ai cassé ma Rickenbacker rouge 12-cordes que j'adorais, pourtant. Le lendemain matin, j'ai tellement regretté mon geste… Surtout que je suis un passionné de guitares, elles me font vibrer par leur beauté. En même temps, les artistes qui comptent le plus pour moi ont souvent flirté avec le chaos. Je suis parti si fort que le temps que ça redescende, j'enregistrerai encore des disques à 75 ans. •••

"J'aime bien amuser la galerie, mais j'ai 50 ans, je ne suis plus là pour seulement faire l'amuseur public."





→ Dans ta vie, tu as été davantage alcoolique ou drogué ?

Ni l'un ni l'autre. Je n'ai jamais été accro, en essayant un peu de tout. J'essaie d'être un minimum raisonnable. Si, par exemple, je prends une cuite, j'essaie de l'espacer de quelques jours de la précédente. La drogue dure, plus jamais j'en reprends : la coke, c'est glauque ; les acides, trop troublants ; l'héroïne, je n'en parle même pas, un cauchemar. Même si, n'empêche, certains de mes meilleurs souvenirs sont sous héro : une vie de rebelle où tu ne touches plus terre. Tout ça est derrière moi et j'ai la chance d'avoir une bonne nature.

Comment as-tu vécu le cap des 50 ans ?

Un passage primordial pour *Kiss the Beast*. Pour moi, mon dernier album est *L'Aventura,* en 2014. Le suivant, *Domesticated,* ne compte pas vraiment, car il a été torpillé par le Covid, et puis c'est quand même un disque sur les tâches domestiques. Cela fait donc longtemps que je me suis mis en pause. Après les succès de *La Ritournelle* et de *Sexuality,* sans parler de l'Eurovision et des tournées à travers le monde, j'ai eu besoin d'un bon break, et d'avoir des enfants à partir de *My God Is Blue*. Je ne voulais absolument pas foirer mon rôle de père de famille, je veux être un super-papa. C'est ce qui a donné *Domesticated,* d'ailleurs : se lever du canapé pour effectuer des tâches ménagères ou acheter du jambon. J'en ai magnifiquement profité, mais je voyais aussi les années défiler. Passé 45 ans, j'ai vu que la cinquantaine approchait dangereusement. Un soir, j'ai donc commencé à faire des petits calculs : 50 ans, ce n'est que 10 ans avant 60 et 20 avant 70… *[sourire]* Il me reste donc encore cinq, six albums à sortir tous les cinq ans. Même si j'ai une haute opinion de mon pouvoir musical, je sais que je ne suis pas encore au niveau des musiciens qui m'impressionnent le plus, comme Stevie Wonder, George Michael, Michael Jackson, les Eagles, les Bee Gees… J'ai réalisé qu'il me restait seulement une vingtaine d'années pour atteindre le niveau que je vise. Je veux aller au bout de mes espérances musicales et de mon talent personnel. Et avec l'âge, j'ai compris l'avantage d'être un musicien français. La touche française repose sur la nuance, tout l'inverse de Van Halen ou Oasis. *[sourire]*

“Les artistes qui comptent le plus pour moi ont souvent flirté avec le chaos.”

Qu'as-tu changé par conséquent dans ta pratique musicale ?

Auparavant, j'avais une technique éprouvée : je restais allongé sur le canapé puis j'allais au piano, et j'attendais d'être touché par la grâce. Ça m'a permis de composer *Fantino, La Ritournelle, L'Amour et la Violence, Roche*. Avec le choc de la cinquantaine, voyant le temps se rétrécir, je me suis mis dans une tout autre dynamique, en devenant ultra-perfectionniste. Dès que je trouve de bons accords, je les emmène au bout du bout de leur potentiel. Fini de faire le farfelu, le fatigué, le feignant ou l'excité du ciboulot. Mes chansons doivent être chanmées. Mon angle artistique est désormais chamboulé. Je n'ai jamais autant travaillé le piano, ma voix, les chœurs ou l'écriture. Et comme j'avais de grandes chansons hyper-complexes, comme *Mouton* ou *Loup,* j'ai décidé de m'entourer des meilleurs : Victor Le Masne, SebastiAn, Daniel Stricker, Nile Rodgers ou encore Oscar Holter, le producteur de Katy Perry et The Weeknd. •••



“My God Is Blue, *c’est un caniche en porcelaine à la Jeff Koons.*”

→ Tu n'as d'ailleurs jamais été aussi entouré pour un seul disque…

Oui, j'ai décidé de mieux m'accompagner pour combler mes failles. Cela provient aussi du fait que, depuis quelques années, la musique des autres sonne différemment dans mes oreilles. Il m'arrive d'apprécier une belle intro, un enchaînement d'accords ou un beau refrain d'un mec comme Michel Berger, que je n'écoutais jamais auparavant. C'est comme si, après toutes ces années, j'avais réussi à dépasser mon propre snobisme. Le style n'a plus aucune importance. Seule m'importe la qualité musicale. Aujourd'hui, je peux être sincèrement admiratif d'une chanson de Céline Dion. J'arrive à être ému par des morceaux non stylisés. J'ai toujours été ouvert, mais snobinard.

***Kiss the Beast* marque aussi la fin d'un long chapitre avec Record Makers, le label cofondé par Air dont tu fus le premier artiste signé en 2000…**

J'ai passé vingt-cinq ans chez Record Makers. Mon contrat discographique arrivait à son terme, et j'éprouvais le besoin d'aller voir ailleurs et de séduire encore. J'avais envie de me sentir à nouveau désiré, comme de monter dans un Boeing 747 sous un ciel bleu. Record Makers représente une période très importante de ma vie, qui est évidemment liée à la French Touch et aux artistes avec qui j'ai sympathisé : Air, Daft Punk, Phoenix, Kavinsky… Nous étions comme une famille, on se prêtait des synthés, on se donnait des conseils, on avait grandi devant les mêmes dessins animés et les mêmes émissions de télé. On avait une nostalgie commune qui nous rassemblait et on partageait le même amour profond pour la musique. On rêvait déjà d'un destin à l'international, ce qui n'était pas le cas de la musique française avant la French Touch. Contrairement à ceux qui venaient de Versailles ou de Paris, j'arrivais de ma banlieue pourrie du Plessis-Bouchard. Je n'oublierai jamais cette période-là, et *L'Incroyable Vérité* m'a complètement défini dans ce mouvement.

***L'Incroyable Vérité* demeure-t-il l'album le plus important de ta discographie ?**

C'est le seul disque pour lequel j'étais sous l'emprise totale de mes émotions. Il n'y a pas un soupçon de raison dans cet album. J'étais carrément fou. Adolescent, avant de prendre des acides et de faire n'importe quoi, j'étais fasciné par Syd Barrett. En dévorant des articles sur lui, je me disais : *"Ce doit être fou de devenir aussi fou ?" [sourire]* En réalité, j'ai fait pareil. Je suis fou, certes, mais je n'ai jamais aimé ce qui est malsain. J'aime la pureté, je kiffe la bienveillance… Parfois, avec l'alcool et les drogues, j'ai connu des moments glauques, mais jamais malsains. Et puis je faisais quand même la première partie d'Air dans le monde entier. J'étais fou, mais j'avais pris le bon train. Ensuite, j'ai rencontré d'autres champions du monde : le batteur Tony Allen et Guy-Man de Daft Punk.

Depuis ton adolescence, où tu écoutais *Succès fou* de Christophe, tu as toujours été obsédé par la notoriété ?

Je n'aurais pas supporté de ne pas avoir de succès. Je n'ai pas le plus grand des succès, mais pas le plus petit non plus. Je me suis toujours projeté comme étant un mec qui attire la lumière, pas un mec comme les autres. J'ai toujours cherché à être unique. Ça m'obsède littéralement. Comment dirais-je ? Ce qui m'obsède surtout, c'est de créer quelque chose d'unique. J'aimerais vraiment être mythique. Ado, j'étais fasciné par les mecs mythiques : Robert Wyatt, Syd Barrett, Van Gogh, René Char… Ce sont eux qui me guident. C'est pas faire la tournée des Zénith que je recherche !

Rétrospectivement, tes 25 ans de carrière te paraissent-ils improbables, sinon insensés ?

Tout à l'heure, on parlait de *Naïf de cœur*. Quand je regarde en arrière, j'ai vraiment été naïf. Après *L'Incroyable Vérité*, j'ai continué à faire n'importe quoi avec *Politics*, mais j'ai eu du bol grâce à *La Ritournelle*. Tout en restant le même, j'ai eu la chance de rencontrer Guy-Man pour *Sexuality*. Sauf qu'après le succès de *Sexuality*, notamment en Angleterre et aux États-Unis, ma plus grosse naïveté a été d'enchaîner avec *My God Is Blue*, un disque de mauvais goût sur la spiritualité. *[sourire] My God Is Blue*, c'est un caniche en porcelaine à la Jeff Koons. Quelle preuve de naïveté de ma part ! Ça prouve bien que je croyais sincèrement en mon art. J'aimais bien être opportuniste et accepter de représenter la France à l'Eurovision, mais je ne captais pas le business. Un suicide commercial total. J'aurais dû simplement surfer sur le succès de *Sexuality*. Mais c'est dur d'être pro dans tous les domaines, comme les Daft. L'avantage de mes erreurs à répétition, c'est que je me sens encore artistiquement frais. À 50 ans, je suis enflammé et exalté, tout en étant expérimenté.

Avec une vie de famille enjouée, comme tu le chantes dans *Un dimanche en famille*…

C'est exactement ce que je dis dans le morceau : *"Je pensais pas être heureux/Mais avec eux c'est bien."* Avant cela, je me voyais vraiment partir dans le mur, je vrillais tellement que j'ai frôlé la mort plusieurs fois. De 0 à 30 ans, j'étais en dépression nerveuse totale. J'ai tout raté, tout foiré. Quand j'ai rencontré Amandine *[de la Richardière]* à 31 ans, elle m'a montré que le monde pouvait être beau. Elle sourit tout le temps, il y a toujours du champagne dans le frigo. Elle m'a transmis un bon feeling. Grâce à Amandine, j'ai changé de regard sur la vie et j'ai réalisé *Sexuality*. Avec ma vie sexuelle épanouie, je pourrais être pêcheur à Honfleur. Ensuite, on a eu deux enfants, ce qui me permet aussi de parler d'une famille au

"Aujourd'hui, je peux être sincèrement admiratif d'une chanson de Céline Dion."

présent et plus au passé, comme sur *L'Incroyable Vérité*. Quitte à verser dans le poncif, rien ne compte plus qu'aimer et être aimé par ta femme et tes enfants. Grâce à eux, j'arrive à être heureux, détendu et moi-même. Comme je le chante dans *Un dimanche en famille,* le bonheur est aussi simple que de jouer à un jeu de société en famille ou de préparer des spaghettis bolognaise. L'autre jour, j'ai trouvé une punchline que je vais te livrer : être un bon parent, c'est un jeu d'enfant.

N'est-il pas plus difficile d'être inspiré en étant épanoui dans sa vie personnelle plutôt qu'au fond du trou, comme à tes débuts?

Quand j'étais artiste 24h/24 et que je me réveillais sur un matelas sans savoir à qui il appartenait, c'était épuisant. Aujourd'hui, lorsque je suis en studio, je suis vraiment un artiste et je me libère totalement : je peux grogner, fureter, tourner en rond, à l'image du titre *Kill the Beast*. Et quand je rentre à la maison, j'oublie ce personnage éprouvant.
C'est mon nouvel équilibre de vie : je suis en forme pour être papa et je suis en forme pour être artiste – l'un repose sur l'autre. J'arrive vraiment à me dédoubler. Et tant bien que mal, je mène ma barque, en alternant les moments paternels et sauvages. Et, surtout, être artiste ne se choisit pas.

Tu as désormais ton propre studio rue des Martyrs, pas loin de Motorbass où tu as tes habitudes depuis longtemps…

Oui, juste à quelques numéros de celui fondé par le regretté Philippe Zdar, qui continuerait à mixer mes albums s'il était encore là. J'aime bien cette vie urbaine. La musique, pour moi, c'est forcément rat des villes, jamais rat des champs. Je ne me verrais jamais faire de la musique à la campagne, j'aurais l'impression de faire une pub pour du comté. *[sourire]* L'art, c'est une griffe. Et la musique est un art magique car il est invisible.

À propos de quête artistique, tu évoques souvent la musique romantico-planante…

Dans une époque où la musique est submergée par le hip-hop et le R&B, qui sont devenus les deux styles dominants, je vois *Kiss the Beast* comme un acte de rébellion. C'est un disque d'amour et de rejet. Car les mecs qui fument des joints dans des cages d'escalier depuis trente ou quarante ans, je ne vois plus le propos, ou plutôt je ne l'ai que trop bien compris. On dirait presque un art de fumeurs de pipe. C'est une vision du modernisme très vieillotte, surtout quand Run DMC, Public Enemy et le Wu-Tang Clan sont déjà passés par là. Mon album est à l'opposé de la musique urbaine, même s'il y a un titre avec Kid Cudi. Mon romantisme est plus proche du Moyen-Âge ou de la Renaissance. Je préfère essayer d'inventer le futur avec *Kiss the Beast,* comme si j'étais en mission.

Aurais-tu justement aimé vivre à une autre époque?

Au temps de la Renaissance, comme je disais précédemment, ou de la Grèce antique. C'est pour cela que j'ai intitulé une chanson *Animale,* pour redonner de la coolitude à la nudité. Au fond, je pense que mon époque préférée aurait été la Préhistoire, un espace de liberté totale et où le monde entier était encore un mystère. On ne savait pas ce qu'il y avait derrière la montagne. Sans faire mon Michel Sardou, ce que je n'aime pas dans mon époque, c'est que les hommes aimeraient être tout sauf des hommes. On aimerait être plus intelligent, plus poli, plus raisonnable, plus pragmatique, plus pur… Quand on intégrera de la technologie dans l'espèce humaine, on deviendra autre chose. Je pense qu'on est la seule espèce sur terre à refuser sa propre espèce, alors que les dinosaures devaient être ravis d'être des dinosaures. C'est étrange d'aspirer à devenir une autre espèce. D'où la tonalité existentielle de mon album. Je sais que j'enfonce des portes ouvertes, mais que l'homme se soit compliqué la vie à ce point-là, c'est vraiment que l'on s'est pris les pieds dans le tapis. Tout a commencé à merder sous l'ère industrielle. On a cherché l'efficacité à tout prix, en omettant la noblesse d'esprit. Au point où l'on est arrivé, un parc d'attractions géant serait un grand projet de société.

Redoutes-tu le futur?

Non, mais je suis d'un naturel craintif et extrêmement casanier. Le titre de mon album peut renvoyer à la tendresse de mon monde intérieur *(Kiss)* et la violence du monde extérieur *(The Beast).* Parfois, je me demande vraiment ce que les mecs ont dans la tête. J'ai deux visions du monde – celle, effroyable, de la haine et de la guerre; l'autre, magnifique, de l'amour profond et filial. À tel point que je m'éloigne totalement de l'actualité et des informations. Je me vois comme un renégat. Je préfère ne pas savoir que de savoir, vivre dans mon rêve plutôt que dans une réalité atroce. Je n'achète pas de journal, je ne lis pas de programme politique – d'ailleurs, je n'ai jamais voté. Parfois, je me demande ce que ça fait de mettre son bulletin dans une urne, comme le goût de l'hostie à l'église. Comme je ne suis pas un leader, ni un patriarche ou un politique, je m'acharne simplement à créer une bonne ambiance.

"La musique est un art magique car il est invisible."

Kiss the Beast (Because). Sortie le 30 janvier. En tournée française, à l'Olympia, Paris, les 16 et 17 mars et à We Love Green, Paris, le 5 juin.
Retrouvez la critique de l'album p.104.



↑
À Paris, en 2003.

7 minutes & 34 secondes hors du temps

La Ritournelle, parue en 2003, a radicalement changé la vie de Sébastien Tellier. D'abord confidentiel, le morceau a fini par conquérir un vaste public et se démultiplier, de spot de pub en générique télé, jusqu'à devenir la B.O. de mariages ou d'enterrements. Histoire d'un classique inépuisable.

Texte Carole Boinet

Photo Renaud Monfourny

"J'imagine un ciel mi-bleu, mi-gris. Un ciel immense. Il ne fait pas beau partout." Ainsi Sébastien Tellier décrit-il sa fameuse *Ritournelle,* qui fêtera cette année ses 23 printemps. Un rire lui échappe, on ne saura s'il est sincère ou s'il s'agit d'une farce, de celles qu'affectionne ce grand échalas qui tait sa pudeur derrière un show(biz) grandiloquent. Le plus beau est la pertinence de cette description toute simple. *La Ritournelle* exprime tous les excès de la nostalgie et de l'euphorie, et on ne sait jamais si l'on va pleurer ou danser une farandole alcoolisée. C'est la magie de ce titre devenu tube.

En vingt-trois ans, l'histoire s'est parée d'une aura mystique, alimentée par Tellier lui-même. Nous sommes en 2003. Se promenant à Pigalle, l'auteur de *L'Incroyable Vérité* – un premier album sorti en 2000 chez Record Makers – voit, dans la vitrine d'un magasin, un Yamaha CP-80. *"Ce grand piano électrique me tape dans l'œil, je l'achète. Je vivais alors dans un tout petit appartement et je dormais quasiment collé à lui"*, raconte-t-il. Un jour, dans l'engourdissement du petit matin, Tellier se met au clavier et trouve, en quelques minutes, la suite d'accords de *La Ritournelle*. Il l'assure : *"Mes doigts se sont mis là quasi par hasard."*

Toute la journée, des amis (le musicien Rob, le clippeur Mathieu Tonetti…) défilent. Il leur joue la suite d'accords. *"Ils étaient là : 'Oh que c'est beau !' Le thème de l'amour m'est venu en la jouant aux gens, en voyant que ça leur plaisait."*

Le producteur de son précédent album, Marc Teissier du Cros, cofondateur de Record Makers, ajoute : *"C'était méchamment addictif. Il n'avait pas fait de maquette et je ne pouvais pas l'écouter quand je le voulais. Alors, dès que j'avais Sébastien sous la main, comme nous avions un piano dans les locaux, je lui demandais de me la jouer."*

La Ritournelle n'a pas encore l'ampleur qu'on lui connaît. Il faudra pour cela le génie de Tony Allen à la batterie. *"Il habitait à deux pas de Paris, à La Défense… à trois bornes de chez moi ! Il a accepté de venir en studio. Je ne savais pas par quel bout le prendre parce que c'est un mec mythique. On fume des joints, on boit du whisky. Il écoute encore et encore* La Ritournelle. *À un moment, il dit : 'J'y vais !' Il fait sa prise : magie. Groove de fou, ce truc qui roule en permanence. Il termine l'unique couplet avec cette descente de toms. Génial !"* En une prise, c'est bouclé. Tony Allen se casse chercher son fils à l'école. •••

→ LA CLÉ DU MORCEAU SE TROUVE DANS SON TITRE

Les cordes sont enregistrées en Bulgarie, où Tellier se rend avec l'arrangeur Emmanuel d'Orlando. *"Catastrophe bébé"*, dixit Tellier. La prise, ratée, est rattrapée par Dominique Blanc-Francard, célèbre producteur et ingé son que lui présente Philippe Zdar, qui se chargera, lui, de mixer le morceau, quatre jours durant, dans un grand studio à Saint-Ouen. *"Sébastien est un perfectionniste"*, résume Marc Teissier du Cros. *"C'est une chanson avec très peu d'éléments, finalement"*, boucle l'intéressé. Il s'agirait de ne pas oublier la voix surgissant au bout de 3 minutes et 58 secondes d'instrumental, pour un unique couplet en anglais, chant haut perché d'un amour éternel et invincible, que l'on sent pourtant brisé par une fêlure tue, comme si l'être aimé s'était depuis longtemps éloigné, laissant le pianiste transi ressasser son amour perdu sur une plage où la marée monte et redescend.

La clé du morceau se trouve dans son titre. De l'italien *ritornello*, "retour" dans le vocabulaire musical, une ritournelle est au XVII[e] siècle une partie instrumentale qui introduit un morceau et y revient à plusieurs reprises. Chez Deleuze et Guattari, la ritournelle est une phrase musicale par laquelle s'enclenche un processus de territorialisation du chaos. Ils prennent pour exemple l'enfant qui, dans le noir, chantonne un air connu et répétitif pour domestiquer l'espace. La ritournelle se double d'un processus de déterritorialisation, un pouvoir créatif exprimé par une variation, une ouverture, une dé-fixation du "chez-soi". C'est ce qui la sépare de la rengaine asservissante, du slogan. En alliant la répétition à de délicates variations, *La Ritournelle* de Tellier échappe au fascisme du ver d'oreille comme à la mollesse de l'enseigne qui clignote et prend la forme du ressac. C'est le grondement du va-et-vient marin que l'on entend dans la batterie de Tony Allen, calquée sur les mouvements d'une âme fébrile, quand l'amour martèle son idée fixe sur les accords d'un Yamaha CP-80.
Sortie en single en 2003 puis sur *Politics* en janvier 2004 – après un concert raté aux Transmusicales en décembre –, *La Ritournelle* échappe aux radars du plus grand nombre. Seul un petit cercle se passe le morceau. *"On était dans une époque post-Napster, c'était la merde*, résume Marc Teissier du Cros. *On avait un deal avec EMI qui ne croyait pas à* La Ritournelle.



Joerg Carstensen/DPA/Picture-Alliance/AFP

↙
Pendant les répétitions de *Divine* pour l'Eurovision à Belgrade, en Serbie, le 23 mai 2008.

C'est pour ça qu'on a fait un clip chez moi, à la montagne, tourné à la DV par Mr. Oizo [alias Quentin Dupieux] *avec zéro balle.*" Tellier dit faire de la *"crazy pop"* et, pour se roder, il se produit au Baron, le club hype de l'époque dont il devient une figure de dandy moderne, vaporeux et à l'humour décalé, un croisement entre Proust et Quentin Dupieux. D'ailleurs, comment ne pas penser à la petite phrase de Vinteuil qui, au beau milieu d'une sonate, obsède Swann, qui y retrouve la brûlure de son amour pour Odette. La petite phrase transforme en son le goût impalpable du souvenir, comme le retour d'un fantôme émotionnel.

DE L'ANTENNE DE LA BBC AUX PUBS L'ORÉAL

Marc Teissier du Cros décide de forcer le destin et active ses contacts dans l'industrie musicale outre-Manche. *"Le morceau a été sauvé par les Anglais. Un DJ écossais m'a envoyé un message pour me dire : 'Putain, j'ai écouté ce morceau dans ma bagnole, j'ai dû m'arrêter sur le bas-côté de la route tellement j'étais en larmes.' C'est devenu une séquence émotionnelle utilisée dans les DJ-sets."* Un label anglais, Lucky Number, la sort en single assortie d'un *edit* de Mr Dan's Magic Wand, pseudo du producteur anglais Dan Carey. *"Ça a fait tache d'huile."* Puis, Rob da Bank, DJ sur BBC Radio 1, s'en éprend et la martèle. Une compilation baptisée *Rob da Bank Presents Sunday Best* parue en 2005 s'ouvre par les 7 minutes 34 de *La Ritournelle.* En France, seule Radio Nova le passe. Les DJ du Baron aussi, qui en font un hymne de clôture. *"Il y avait l'effet Baron, mais c'était la beuverie généralisée,* tempère Tellier. *Ça n'avait pas de relation avec* La Ritournelle." Et pourtant, validé par la coolitude anglo-saxonne, le titre s'impose en hit fédérateur, celui d'un after au petit matin.

Le 1er décembre 2004 sort *Narco,* film de Gilles Lelouche et Tristan Aurouet, dont la B.O. est signée Tellier, aidé de Chassol, et se clôt sur *La Ritournelle.* Le film enregistre 584 658 entrées, autant de personnes qui repartent avec le morceau collé au cœur. En 2005, Metronomy le remixe, quand L'Oréal achète les droits d'exploitation pour ses campagnes de produits pour hommes. Au fil des années, Pierce Brosnan et Patrick Dempsey vantent le miracle d'antirides et d'après-rasage sur fond de Tellier. *"Ils ont remplacé la rythmique de Tony Allen par une programmation infâme,* ajoute Teissier du Cros. *Le merveilleux monde de la pub! Mais ça a mis du beurre dans les épinards de Sébastien. À la télé française, si tu paies la Sacem, tu utilises ce que tu veux, et tous les moments émotionnels ont été illustrés par* La Ritournelle *: remise de prix à Roland-Garros, téléréalité genre le* Loft, *etc. Le risque, c'est de donner une mauvaise connotation au morceau, mais ça n'a pas été le cas. Quant à Sébastien, il a vécu comme un sacrement d'être utilisé dans des trucs grand public!"* Il ajoute : "La Ritournelle *a été pas mal copiée : Jack Peñate sur son premier album,* Reckoner *de Radiohead,* Make Love *de Daft Punk."* Dans une interview à *Brain Magazine* en 2010, l'autre fondateur de Record Makers, Stéphane Elfassi, résume : *"Tellier est à l'image du label : il est relativement inconnu du grand public, mais tout le monde l'a déjà entendu dans une synchro pour un documentaire ou dans son autoradio."* Au début des années 2000, *La Ritournelle* s'inscrit parfaitement dans une époque dédiée aux boucles électroniques et au sampling, tout en affirmant son atypisme.

UN COCON COLLECTIF

"On fréquentait Guy-Man [de Homem-Christo, moitié de Daft Punk] *depuis la fin des années 1990,* raconte Teissier du Cros. *Il a spotté Sébastien dès son premier album. Puis, il a adoré* La Ritournelle. *Ça a clairement joué dans le fait qu'il dise oui direct pour travailler sur* Sexuality, *sans rien écouter. Il a dit à Sébastien : 'T'as écrit un classique, tu peux tout te permettre.'"* Tellier accède, enfin, à la notoriété avec ce troisième album produit par Guy-Man, qui le propulse même à l'Eurovision, où il représente la France avec *Divine.* Commentant son album pour *Les Inrocks,* Tellier commence par la fin, l'immense *L'Amour et la Violence* : *"Mon troisième chef-d'œuvre, après* Fantino *et* La Ritournelle. *J'ai réussi à toucher à la finalité de l'art : l'artiste, finalement, se contente de dire 'pitié, aimez-moi, s'il vous plaît, donnez-moi votre amour, un retour positif'."* À la petite mélodie de *La Ritournelle* répond désormais celle de *L'Amour et la Violence.* Même ouverture instrumentale, et même début de couplet comme débarqué du ciel avec une force d'accentuation sur le premier mot qui déploie l'intensité de l'émotion, avant de dérouler des phrases devenues cultes : *"Oh nothing's gonna change my love for you"* et *"Dis-moi ce que tu penses/De ma vie, de mon adolescence".*

"C'est comme au casino, j'ai envie de regagner. Tous les jours, je remets une pièce en espérant recréer une chanson pareille."

"Les gens l'aiment, ils l'utilisent pour leur mariage, leur enterrement. Elle accompagne beaucoup de gens car elle a une forte empreinte émotionnelle, analyse Tellier. *Elle a beaucoup plus vécu que moi. Quand je l'ai composée, la suite d'accords était si belle que ça pouvait durer longtemps, longtemps. Je ne m'en lassais pas et je me suis dit que le public ne s'en lasserait pas non plus. C'était un serpent."* Un serpent qui aura préparé le terrain pour l'explosion *Sexuality. "Je n'ai pas fait le calcul de la totalité des gains, mais j'en ai fait des restos, je m'en suis acheté des pompes! C'est comme au casino, j'ai envie de regagner. Tous les jours, je remets une pièce en espérant recréer une chanson pareille. Ça me fait avancer. Et je ne parle pas de fric, mais de jackpot musical. Je n'imagine pas un concert sans la jouer. C'est mon cocon."* Un cocon collectif alors, une petite phrase qui donne du sens au chaos sans pour autant le domestiquer. Comme un être aimé et perdu que l'on ne cesserait de retrouver dans le fantasme du songe.

Article paru dans *Les Inrockuptibles* n°1278, en mai 2020.

10 trésors français bien cachés

Dix pièces majeures de la musique d'ici semblant venir d'ailleurs… ou de nulle part.

Texte Philippe Azoury, François Moreau & Franck Vergeade

1

↓ *L'Enfant assassin des mouches* de Jean-Claude Vannier (1972)

Il aura fallu attendre le début des années 2000 pour (re)découvrir ce petit chef-d'œuvre de Jean-Claude Vannier, grand compositeur et arrangeur français, à qui l'on doit les orchestrations d'*Histoire de Melody Nelson* de Serge Gainsbourg. Ce dernier, à l'écoute de *L'Enfant assassin des mouches,* s'était même mis en tête de lui coller une trame narrative. Était-ce bien nécessaire ? Pourquoi pas.



L'œuvre, elle, est si démente et foisonnante (cuivres, guitares psyché, cloches de partout, chorales) qu'aucun récit ne peut se hisser à sa hauteur. On retrouve des traces de *Melody Nelson,* bien sûr, mais aussi de Pink Floyd et de l'énergie subversive du Swinging London – à quelques années près, Michelangelo Antonioni aurait pu s'enticher de cette musique pour son *Blow-Up,* déjà bien incarné par les Yardbirds. Yves Saint Laurent ne s'y est d'ailleurs pas trompé en choisissant alors ce disque comme habillage sonore de son défilé automne/hiver en 1971. **F. M.**

2

→ *Paix* de Catherine Ribeiro + Alpes (1972)



Alpes a préexisté au cinéma. En 1963, sur le plateau des *Carabiniers* de Jean-Luc Godard, la belle Catherine Ribeiro (Cléopâtre) rencontre Michel-Ange, joué par Patrice Moullet, petit frère du cinéaste Luc Moullet. La paire fait immédiatement couple, mais pas l'ombre d'une place dans la France du début des années 1960 pour un quelconque underground musical. En 1965-1966, Ribeiro sort une poignée de 45t chez Barclay, des reprises de titres folk anglo-saxons (dont *It's All Over Now Baby Blue* de Dylan rebaptisé *C'est fini entre nous*). La chose ne prend pas. Deux ans plus tard, la révolution de mai sonnera le glas de cette période où Catherine Ribeiro se mentait à elle-même.

Elle et Moullet rejoignent une des premières communautés hippie de France basée au 2 bis, quai du Port à Nogent-sur-Marne. En 1969, Catherine Ribeiro +2 Bis sort un premier album collectif. En 1970, 2 Bis se dissout, car il faut savoir aller plus loin, quitter les rats débiles pour l'homme des champs, honnir la consommation, les grands ensembles, le patriarcat, l'impérialisme bombardant au napalm et vivre son exil dans une ferme autogérée, loin de toute aliénation. Et accoucher au passage de l'une des entreprises les plus singulières du psychédélisme français ! Le projet s'appelle Catherine Ribeiro + Alpes, histoire de ne pas partir sans laisser d'adresse.

En 1972, les caméras de *Pop 2,* intriguées, font le voyage : dans la ferme, Patrice Blanc-Francard interroge Moullet sur ces instruments qu'il fabrique seul dans son coin, notamment une lyre fantastique rebaptisée Cosmophone, qui permet de s'extirper des constructions en douze mesures. Le groupe est à l'apogée de sa liberté artistique. Il vient d'enregistrer *Paix.* Son grand œuvre. La face A compte trois morceaux, dont *Paix,* poème épique de quinze minutes durant lesquelles Catherine Ribeiro choisit les raisons de croire en l'humanité ou d'en désespérer *("Paix à nos ventres grands réservoirs de poubelles académiques").* Puis vient la face B, impériale : un seul titre, *Un jour… la mort,* vingt-cinq minutes d'une symphonie des colères.

Avec *Paix,* on est quelque part entre Nico (pour le côté grand-messe païenne), Van der Graaf Generator (pour la planance Kraut), Magma (qui eux avaient choisi la vallée de Chevreuse), Gong (pour l'acide) et les ritournelles de troubadours en sabots de Malicorne et autres Ange. Mais le tout marqué d'un caractère de pasionaria folk finalement unique en France, déclamant, haute et forte, en contrebandière, les règles sans discussion possible d'un monde à venir, et cela avec une puissance de chanteuse de fado (ses origines portugaises, prolétaires).

On l'avoue : on a longtemps chiné les disques de Catherine Ribeiro + Alpes davantage pour leur pochette (un tropisme pour les brunes à frange ?) que pour cette musique dont l'aspect déclamatoire pouvait mettre à distance. Est-ce l'âge ou le retour d'une forme de militantisme désespéré face à un monde 2026 plus sale encore ?, mais cette musique nous semble aujourd'hui salutaire. Entendre Ribeiro s'énerver pour de bonnes raisons ne prête plus à la moquerie. D'ailleurs, si Alpes avait gagné ses combats, notre monde ne serait-il pas meilleur ? **P. A.**

Jean-Pierre Leloir/Gamma Rapho



↑
Catherine Ribeiro à Paris, en 1972.



3 ↑ *Obsolete* de Dashiell Hedayat (1971)

Disque cultissime enregistré en mai 1971 au château d'Hérouville avec les musiciens de Gong et produit par un certain Bernard Lenoir, *Obsolete* continue, cinquante-cinq ans après, de démentir magnifiquement son titre. Œuvre incomparable de Dashiell Hedayat, qui publiait également des livres sous le pseudonyme de Jack-Alain Léger, son unique album se compose d'un triptyque en face A – le tube atomique *Chrysler (Rose), Fille de l'ombre, Long Song for Zelda* avec William S. Burroughs – et d'une longue plage de vingt minutes en face B. Un disque indémodable et jamais obsolète qui aura marqué plusieurs générations d'artistes : Perez reprenant *Chrysler (Rose)* et Thousand, *Long Song for Zelda* dans les années 2010. **F.V.**

4 ↘ *Album à colorier* d'Albert Marcœur (1976)

C'est à l'occasion de la sortie de son album *L'Idiophone* (2023) qu'Émile Sornin, alias Forever Pavot, nous a confié avoir beaucoup écouté Albert Marcœur, lui qui n'écoutait que peu de chanson française dans sa jeunesse – le rap et le hardcore attiraient alors beaucoup son attention. C'est dire si les disques de Marcœur devaient avoir quelque chose d'oblique pour terminer dans les esgourdes du musicien ! Et, en effet, on trouve dans cet *Album à colorier,* deuxième format long du natif de Dijon, des accointances avec *L'Idiophone* qui, comme son nom l'indique, faisait feu de tout bois pour produire une musique qui n'était pas que mélodique ou arrangée aux petits oignons, mais foutrement évocatrice, radicalement ludique et groovy. La boucle pataphysicienne, voire dada, est bouclée. **F.M.**





5 ← *Damien est vivant* de Marie Klock (2024)

Certains la connaissent pour ses articles dans *Libé* (où elle écrit notamment sur la BD) ou pour ses interventions sur Radio Nova, mais c'est sur disque que Marie Klock va le plus loin dans l'exploration de ce qu'il est encore possible de faire, poétiquement, à partir d'un synthé maigre, de textes absurdes, d'obsessions scatos et d'un don inné pour transformer en morceau d'art brut tout ce qui se chante (la liste des courses, les pathologies mentales). *Damien est vivant,* son disque outsider en hommage au défunt poète et ami Damien Schultz, sonnait comme un manifeste schizo-dadaïste pipicacadodo, *Boule et Bill* se mêlait à *Tes nouilles trop cuites* et le disque répondait en quatre minutes à la question *Si j'avais un enfant handicapé mental.* On pensait que la fabrication à quatre mains d'un album avec une artiste confirmée, la Turque Anadol, allait calmer Marie Klock. Mais non, *La Grande Accumulation* (2024) fait toujours dans le zéro de conduite, avec sa *Sonate au jambon.* Cela sonne encore et toujours comme du Charlie Schlingo chanté par Philippe Katerine en duo avec Frédéric Prieur. Et c'est très bien comme ça. **P.A.**

6 ↓ *OK Crooner* de Vincent Taeger et le Jazz Kamasutra (2024)

Batteur ultra-courtisé depuis des années (Poni Hoax, Sébastien Tellier, Damon Albarn, Oxmo Puccino, Yannis & The Yaw), Vincent Taeger devient *OK Crooner* sur un premier album solo inattendu, né d'un confinement passé à écouter Christophe, Alain Souchon et Richard Gotainer. Pour ce musicien féru de bandes originales signées François de Roubaix ou Alain Goraguer, l'occasion est trop belle de faire le grand pont, à grand renfort de saxophone *(Sax Addict)* et de second degré *(Tinder Surprise, Igor Stravesty).* En français dans le texte, Vincent Taeger s'amuse à déjouer tous les codes, entre paroles drolatiques *(OK Boomer)* et jazz psyché libre (*5th,* détournant la *Symphonie n°5* de Beethoven). Le crooner le plus improbable des années 2020. **F.V.**





↗
Marie Klock dans le clip de *La Femme Knacki Balls.*

Capture *La Femme Knacki Balls* · Bibliothèque historique/Ville de Paris

↓
Brigitte Fontaine en 1968.



7

↘ *Comme à la radio* de Brigitte Fontaine + Areski avec Art Ensemble of Chicago (1970)

Dans la riche et singulière discographie de Brigitte Fontaine, cet album tient toujours une place à part. D'abord présenté au Théâtre du Vieux-Colombier au printemps 1970, le spectacle *Comme à la radio* est enregistré en studio par la chanteuse, son comparse Areski Belkacem et les fameux musiciens de l'Art Ensemble of Chicago. Une véritable *dream team* avant-gardiste pour un disque qui explose à l'envi les structures et les formats – les dix morceaux oscillant entre 40 secondes et 8 minutes. Ovni total et absolument inclassable, *Comme à la radio* est un fascinant voyage musical aux confins de la chanson française, du free jazz et du prog rock, qui pourrait se résumer dans le conclusif *Lettre à monsieur le chef de gare de la Tour-de-Carol*. **F.V.**





←
Kristen Noguès.

8

↘ *Marc'h Gouez* de Kristen Noguès (1976)

Il y a deux manières de parler de Kristen Noguès dorénavant. Il y a la manière savante, celle des musicologues qui savent tout du folklore breton, de ce que cela représente pour une femme grandie à Versailles et qui se destinait à étudier les lettres en Sorbonne de rejoindre dans la mouvance de l'après-Mai 68 la terre de ses ancêtres, les mouvements d'indépendance et de plonger dans un apprentissage lent et minutieux d'un des instruments les plus difficiles qui soit, la harpe. Celles et ceux qui savent ce que ça implique politiquement, culturellement de s'immerger dans cette musique et dans cette langue, qui est encore une langue de conte, une langue de mer, une langue de fin de monde. Ça vous transporte, ça vous inonde. Mais cela vous isole aussi : dans une époque, dans un temps baba, dans un autre lieu de la musique qui ne semble accessible qu'aux initié·es. Or, justement, l'album de Kristen Noguès par lequel beaucoup l'ont découverte avec innocence ces derniers mois en France (mais pas seulement : il faut voir comment les Anglais·es ont immédiatement saisi l'importance du phénomène) ouvre sur une seconde manière de parler d'elle : avec une passion neuve, sans appropriation, déterritorialisée.

On doit sa redécouverte au Souffle Continu, label davantage spécialisé dans le free jazz français et l'underground contestataire, mondes pas si lointains, mais label qui revendique justement ne pas connaître l'univers clos du fest-noz. Mais comme ces types-là ont la curiosité chevillée au corps (il suffit de passer une tête dans leur magasin de la rue Gerbier, à Paris), il est arrivé ce miracle. Ils ont reçu un jour quelques CD d'une musicienne morte en 2007, trop jeune (55 ans), et dont ils n'avaient jamais entendu parler. Après avoir écouté, ils ont aimé et cherché à rééditer son tout premier disque, *Marc'h Gouez,* introuvable depuis sa sortie, confidentielle, en 1976 – en plein punk. Kristen Noguès n'avait que 24 ans quand elle l'a enregistré. Formée à la même école qu'Alan Stivell, elle abandonne vite la Sorbonne et s'installe au pays, où elle s'investit dans une coopérative de disques (Névénoé). *Marc'h Gouez* se traduit par "cheval fougueux", surnom qui collait bien dit-on à Kristen – laquelle, comme Karen Dalton, détestait ses enregistrements, les trouvant trop loin du rendu espéré. Pourtant, il y a quelque chose là qui dépasse le folklore breton. Quelque chose dans l'écriture qui est d'une telle beauté, comme un diamant brut, que les néophytes peuvent y entendre aussi bien Neil Young, la grande Linda Perhacs que le folk brisé d'une Vashti Bunyan, plutôt qu'une Emmanuelle Parrenin, à côté de laquelle on la range par facilité. Écoutez *Hunvre,* qui pourrait avoir été enregistré chez Fontaine et Areski, mais dans le calme d'un matin brumeux. Écoutez *Ar Gemenerez,* qui aurait mérité de figurer sur la B.O. de *L'une chante, l'autre pas* d'Agnès Varda. Kristen Noguès était une paysagiste comme il y en a peu dans le monde. **P.A.**



Courtesy of Souffle Continu Record Store

9 → *Sexe contre nourriture* de Momotte (2006)



C'est qui, Momotte ? Un duo formé par Julien Gasc et Amandine Urruty qui, en 2005, à Toulouse, a mis en boîte cet album avec ses copains Tom Terrien et Emmanuel Mario : *"Julien venait squatter ma coloc, on a mis un an à faire ce disque. On n'avait pas de structure, on ne connaissait rien à rien et, surtout, on ne connaissait personne. Une fois enregistré, on l'a envoyé aux deux musiciens qu'on aimait le plus au monde, à savoir Philippe Katerine et Laetitia Sadier, de Stereolab"*, nous confiait ce dernier. Est-ce pour cela que *Sexe contre nourriture* semble tout s'autoriser, de la bossa à la chanson française sur fond de synthés cosmiques ? *"Philippe avait adoré, il disait qu'on était les dignes héritiers des pataphysiciens"*, ajouta Gasc. Il a tellement adoré, Katerine, qu'il a offert à la petite bande les premières parties de la tournée *Robots après tout* (2005). Pas mal pour un objet qu'on ne trouve plus guère que sur Bandcamp. **F. M.**



10 ← *Moiré* de Charlotte Leclerc (2025)

Moiré, mot rare qui caractérise l'aspect changeant d'une surface comme l'apprêt du tissu par écrasement irrégulier du grain : les parties mates alternent avec les parties brillantes. *Moiré* est aussi le (juste) titre du second album de Charlotte Leclerc, accessoirement plus bel album français de 2025. Un disque battant effectivement le chaud et le froid. Capable *"comme un iceberg"* de passer de l'Europe de l'Est à l'Europe de l'Ouest en ralliant le Sri Lanka dans la même chanson, avant de stationner dans *La Chambre*. Originaire de La Réunion, quittée à 15 ans pour Paris, Charlotte Leclerc, aux faux airs de Catherine Ribeiro, n'a de cesse de s'échapper : un temps en groupe (Night Riders), depuis farouchement solo au Havre. Elle serait aujourd'hui en forêt de Fontainebleau, d'où elle envoie cet album en exil intérieur et pour moitié instrumental (quand on possède une voix pareille !). Disque sur lequel elle fait tout (synthés, basse, clip). Depuis Brigitte Fontaine, on n'avait pas entendu une telle respiration soufflant sur les mots comme on souffle sur des braises : *"Dans la chambre/J'ai fait la guerre/J'ai fait la paix/J'ai fait l'amour aussi/Comme il te plaît"*. **P. A.**



L'ÉPREUVE DU FEU

Tous les ans, l'Académie des César, en partenariat avec Chanel, nomme seize jeunes actrices et seize acteurs en tant que révélations du cinéma français. Voici les huit qui nous ont particulièrement ébloui·es cette année, et qui devraient habiter nos écrans dans celles à venir.

Texte Bruno Deruisseau & Jean-Marc Lalanne
Photo Julien Vallon pour Les Inrockuptibles
Stylisme Anne-Sophie Thomas



NADIA MELLITI

La Petite Dernière ne serait pas aussi beau si ne gisait pas en son cœur un secret, un silence, quelque chose d'obtus qui résiste à toute circonscription sociologique du film (islam/homosexualité…). Ce mystère tient beaucoup à l'extraordinaire présence de Nadia Melliti, sa façon de charger émotionnellement son personnage tout en en faisant très peu. Lauréate du prix d'interprétation féminine au dernier Festival de Cannes, la jeune femme poursuit son cursus sport-études tout en guettant parmi les projets qu'on lui adresse celui dont la nécessité s'imposera à elle. À la question quel·les artistes de cinéma sont pour elle les plus inspirant·es, elle répond Rebecca Zlotowski, Kristen Stewart, Marion Cotillard, Agnès Jaoui… *"et Hafsia Herzi,* [sa] *réalisatrice préférée".*

Assistant photo **Florent Redolfi**
Assistante digital **Sophie Lemedioni**
Assistante stylisme **Myssia Ghosn**
Hair stylist **Sébastien Le Coroller**/Airport Agency, assisté de **Louma Sliti**
MUA **Tiina Roivainen**/Airport Agency, assistée de **Constance Haond**

Merci à l'Hôtel Pilgrim pour son accueil.

CLARA PACINI

Dans deux registres opposés – son jeu mutique dans *La Tour de glace* de Lucile Hadžihalilović et son intense performance vocale et physique à la fin de *Musée Duras* de Julien Gosselin –, Clara Pacini nous a subjugué·es l'an passé, tant au cinéma qu'au théâtre. Tout juste sortie du Conservatoire, elle poursuit sa carrière dans un film de Nicolas Pariser, *Un peu avant minuit,* où elle incarne la fille de Melvil Poupaud, puis dans les prochains longs métrages de Noé Debré et Édouard Salier. Amatrice de Proust et fan de *Fleabag,* elle lit en ce moment un livre du Prix Nobel László Krasznahorkai et conseille de voir *Sorry, Baby* d'Eva Victor, le film qui l'a le plus marquée en 2025.

↖ Marinière **Chanel**, jean **A.P.C.**, baskets Samba **Adidas**.

ANJA VERDEROSA

"Aussi tôt que je me souvienne, j'ai toujours eu envie de devenir actrice." À 6 ans, Anja commence les cours de théâtre à Fontenay-sous-Bois, où elle grandit. Mais il lui faut attendre *L'Épreuve du feu* (Aurélien Peyre) en 2025 pour trouver un premier rôle marquant, celui d'une jeune femme aimante, blessée par des conflits de classe. Depuis, elle enchaîne les tournages : un premier film, *À bientôt quelque part,* coréalisé par deux cinéastes de 21 ans ; *Mémoire de fille,* l'adaptation par Judith Godrèche du roman d'Annie Ernaux… et un projet dont elle ne peut encore rien dire, mais dont la confirmation l'a mise en joie le jour où nous l'avons rencontrée. Parmi les artistes qui l'inspirent, elle mentionne Sophie Marceau et Virginie Efira.

↖ Trench et souliers **Chanel**, bague Comète **Chanel Joaillerie**, chemise **Charvet**, bandana **Kiliwatch**.



↘
Veste en tweed **Chanel**, chemise et jean **A.P.C.**, cravate **Charvet**, baskets **Converse**.

CAMILLE RUTHERFORD

"Je suis heureuse d'avoir été pré-nommée au César de la révélation, même si ça fait longtemps que je fais ce métier", nous confie celle que l'on remarque en effet, depuis plus de dix ans, dans des petits rôles à l'intérieur de grands films : *Les Coquillettes* de Sophie Letourneur, *La Vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche, *La Nuit du 12* de Dominik Moll, *Anatomie d'une chute* de Justine Triet et même une apparition dans *Holy Motors* de Leos Carax. En 2025, elle s'est distinguée par un premier rôle dans *Jane Austen a gâché ma vie* de Laura Piani, mais aussi par deux seconds rôles dans *La Condition* de Jérôme Bonnell et *Nino* de Pauline Loquès.

GUILLAUME MARBECK

Dans le rôle d'un génie, Guillaume Marbeck est génial. Mais précisément parce que, dans *NouvelleVague* de Richard Linklater, il sous-joue le génie de son modèle. C'est un Godard farceur, enfantin, un peu pitre qu'il façonne avec une jubilation totalement contagieuse. Peut-être, pour être aussi convaincant en Godard, fallait-il n'être pas seulement un acteur. Guillaume envisage aussi d'être réalisateur, a sous le coude un scénario de long métrage qu'il essaie de faire produire. Comme artiste inspirant, c'est néanmoins un acteur qu'il évoque, Ethan Hawke : *"Dans les vidéos de lui qui circulent sur les réseaux, il décrit de façon très précise comment se présenter à un casting, comment gérer le fait de ne pas être pris, comment on prépare un rôle… Il parle de façon très désacralisante du métier d'acteur."*



↖
Veste **The Frankie Shop**,
T-shirt et jean **A.P.C.**



BELLA KIM

Mannequin et actrice, cette Franco-Coréenne s'est tout de suite reconnue dans son premier rôle au cinéma aux côtés de Roschdy Zem, dans *Hiver à Sokcho* de Koya Kamura, où elle incarne une jeune femme prise entre deux cultures et dans un questionnement sur son identité. Au "dîner des révélations" des César, elle sera parrainée par Isabelle Huppert – son actrice préférée, qu'elle adore dans les films de Chabrol mais aussi ceux de son compatriote Hong Sang-soo. Si la mode lui a ouvert les portes du cinéma, elle découvre un nouveau métier totalement différent, "*plus exigeant en matière d'intériorité et d'exploration de soi*".

↗
Veste et short en tweed **Chanel**, baskets Samba **Adidas**.

MANON CLAVEL

"Je l'ai attendu longtemps, ce premier rôle. Il m'est arrivé d'avoir peur avant qu'il advienne, même si je gardais espoir. J'ai compris que ça faisait dix ans que je préparais le rôle de Kika, *que j'espérais ce rôle de TDS, et quand j'ai lu le scénario, j'ai su que c'était pour moi",* nous dit celle qui nous a bouleversé·es dans le film d'Alexe Poukine. Ses grands yeux de faon et son corps frêle contrastent avec sa voix grave et l'impression de force qui se dégage de son jeu tout en intensité contenue.



↑
Gilet et jupe en soie **Chanel**.

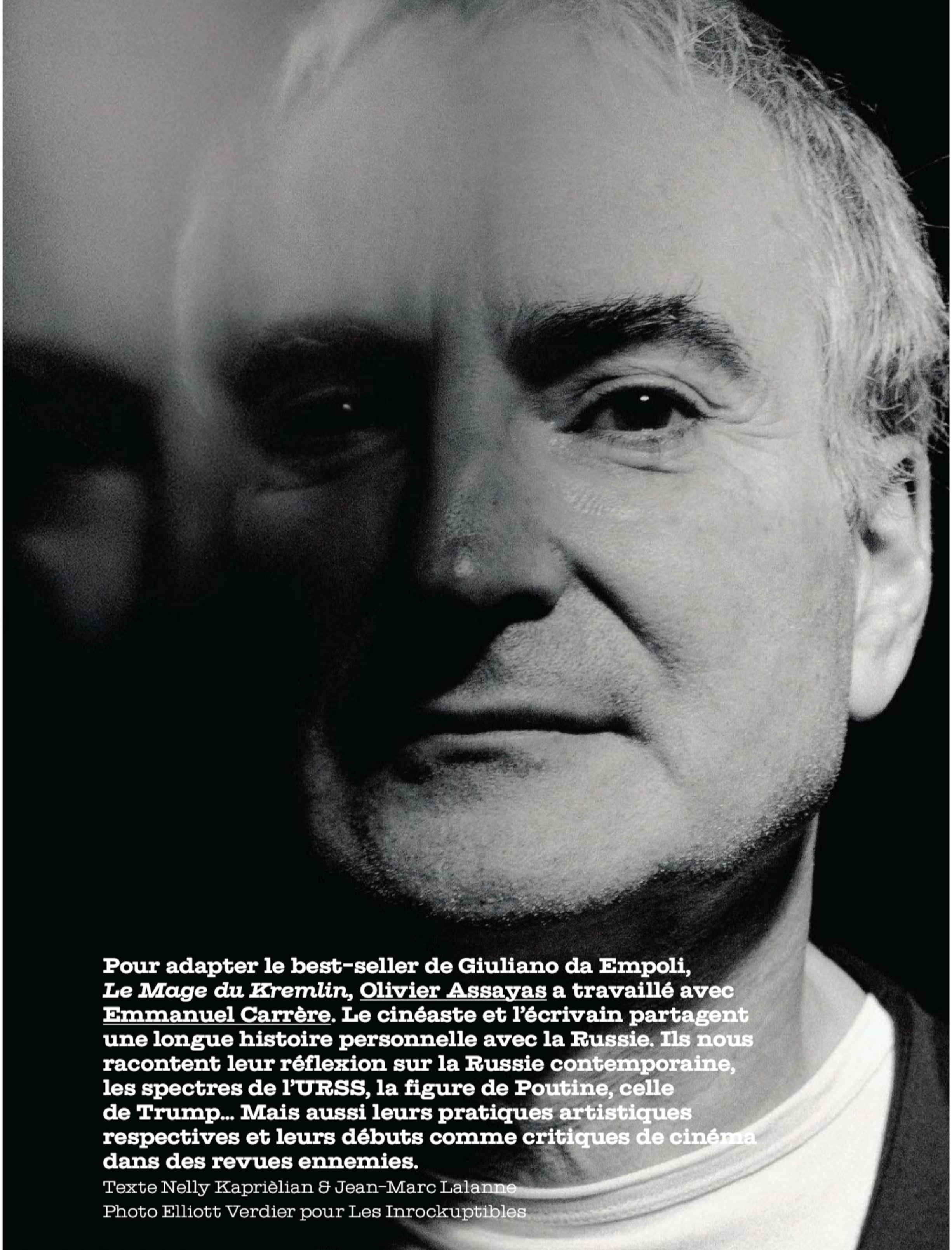


SAYYID EL ALAMI

C'est une chance, pour un jeune acteur, de rencontrer dès ses débuts son cinéaste. Quelqu'un qui ne se lasse pas de le regarder, approfondit d'œuvre en œuvre la relation qui les unit. Pour Sayyid, c'est Antoine Chevrollier, qui le choisit d'abord pour le rôle éponyme de sa série *Oussekine,* puis lui confie le rôle central de son premier beau long métrage, *La Pampa,* avant de le retrouver en 2026 pour un troisième projet commun (*"très très sombre"*, nous confie le jeune homme). Quelles personnalités l'inspirent ? Il cite Audrey Hepburn, Adèle Haenel et aussi Tahar Rahim : *"Par son travail, son abnégation, ce qu'il fait de son corps, de sa voix, il élève le niveau."*

↖
Blouson en cuir **Fursac**, T-shirt **A.P.C.**, pantalon **The Frankie Shop**, derbies **Doc Martens**.

Emmanuel Carrère et Olivier Assayas en quête de vérité



Pour adapter le best-seller de Giuliano da Empoli, *Le Mage du Kremlin*, Olivier Assayas a travaillé avec Emmanuel Carrère. Le cinéaste et l'écrivain partagent une longue histoire personnelle avec la Russie. Ils nous racontent leur réflexion sur la Russie contemporaine, les spectres de l'URSS, la figure de Poutine, celle de Trump… Mais aussi leurs pratiques artistiques respectives et leurs débuts comme critiques de cinéma dans des revues ennemies.

Texte Nelly Kaprièlian & Jean-Marc Lalanne

Photo Elliott Verdier pour Les Inrockuptibles

Pouvez-vous l'un et l'autre raconter la façon dont l'URSS s'est inscrite dans vos romans familiaux respectifs et la façon dont ce lien intime a modelé votre perception du totalitarisme soviétique?

Olivier Assayas — Contrairement à Emmanuel, je n'ai pas de généalogie russe. Mais j'ai une généalogie Mitteleuropa. Spécifiquement hongroise. Et pour des raisons très valables, les Hongrois apprécient très peu les Russes. *[rires]* J'ai grandi par ma mère, ma nounou, dans un univers où l'immigration hongroise était très présente. Mon père, lui, était franco-italien. Dans le monde de mon enfance dominait l'idée que le passé de mes parents avait été englouti. Celui de mon père était invisible parce que ses racines étaient milanaises et qu'il en était coupé. Celui de ma mère était une Hongrie fantasmée et entièrement disparue lors de son absorption par le bloc soviétique. Son premier mari était un aristocrate, elle a vécu dans le faste de la haute société hongroise et quitté son pays en 1946, lorsqu'il est devenu irrespirable. Elle aurait attendu plus longtemps, elle n'aurait même pas pu sortir. Elle a tout perdu en partant, laissé ses biens et ses souvenirs derrière elle. Dans ma jeunesse, au fil de ma formation politique, j'ai appartenu à une mouvance qu'on pourrait qualifier de gauchiste. Mais un gauchisme influencé par Guy Debord, donc fermement opposé à toute forme de totalitarisme. Cette histoire familiale où pesait l'occupation de la Hongrie a déterminé mon appartenance à cette gauche profondément antistalinienne. J'ai grandi dans l'ombre maléfique de l'Union soviétique.

Emmanuel Carrère — Moi, je suis issu du côté maternel du croisement d'une grand-mère russe et d'un grand-père géorgien. Ma grand-mère appartenait à l'aristocratie tsariste, riche, élevée dans un vaste domaine. Mon grand-père était plutôt issu de la petite bourgeoisie intellectuelle. Entre les deux nations, il y avait une tension de colonisateur/colonisé. La famille de mon grand-père se battait pour parler le géorgien et pas le russe, comme cela était imposé par le proconsul russe qui dirigeait le pays. Ne vivant pas dans le même pays, n'appartenant pas à la même classe sociale, mes grands-parents n'avaient aucune raison de se croiser. Mon oncle disait toujours à ma mère qu'ils étaient des enfants de Lénine. Ça ne la faisait pas du tout rire mais, en effet, sans la révolution russe de 1917 qui a initié leur fuite à tous les deux, ils ne se seraient pas rencontrés. Ils étaient devenus aussi pauvres l'un que l'autre et dans la même situation d'immigré. J'ai donc grandi dans un grand amour de la Russie, de la littérature russe notamment. De façon plus étonnante, ma mère est devenue une historienne spécialiste de l'Union soviétique.
Ce n'était pas joué! Elle ne l'est pas devenue par sympathie pour l'Union soviétique, puisqu'elle avait hérité de l'anticommunisme naturel des Russes blancs, auquel s'était ajouté un anticommunisme informé qu'elle avait commencé à avoir par son travail. Son paradoxe a donc été d'être farouchement anticommuniste alors même que l'analyse du fonctionnement du pouvoir en Union soviétique est le domaine de recherche qui l'a le plus passionnée dans sa vie. Dès l'adolescence, elle m'a transmis aussi bien Dostoïevski que le goût pour la littérature antitotalitaire, de Robert Conquest à Soljenitsyne. Olivier et moi avons en commun d'avoir grandi dans une Russie romanesque et fantasmée.

Comment cette Russie romanesque et fantasmée a pu nourrir voire déterminer vos carrières respectives de cinéaste et écrivain?

Olivier Assayas — J'ai toujours été convaincu que la façon dont mon histoire familiale appartenait à un passé inaccessible et invisible m'avait plutôt donné envie de l'explorer et de me forger les voies de cette exploration. Ça m'a conduit très tôt vers l'intuition des pouvoirs de la fiction. Et vers ma propre lubie sur les présences et les fantômes. J'ai l'impression d'avoir grandi dans une maison peuplée de fantômes et d'avoir occupé ma vie à essayer de clarifier mon rapport à la vérité exacte de ce qui m'avait été transmis de façon abstraite.

Emmanuel Carrère — Je partage ça, mais j'ajouterais que, par ma mère, j'ai découvert que le ressort d'un système totalitaire, c'est le mensonge. Je me souviens d'une phrase d'un compagnon de Lénine, Piatakov, qui affirmait que si le parti disait de croire que le blanc était noir, un bon bolchevique verrait le blanc en noir et le noir en blanc. Ce credo est au cœur de l'expérience soviétique. C'est une expérience qui a été conduite sur l'humanité pendant soixante-dix ans! Le nazisme a duré beaucoup moins longtemps! C'était le travail de ma mère d'étudier cette fabrique orwellienne d'un homme nouveau. Ça a nourri chez moi une fascination pour le mensonge. Pas individuel, mais comme ressort de toute une société.

On pense à certaines images de votre littérature, comme cette moustache que personne ne voit (*La Moustache,* 1986) ou cette scène où votre mère se teint les cheveux en blond et vous pensez qu'on l'a remplacée (*Kolkhoze,* 2025). Est-ce aussi pour cela que vous vous êtes écarté de la fiction au profit du récit de soi, des *true stories* ou du journalisme?

Emmanuel Carrère — Les images que vous décrivez dans mes livres ont à voir avec ça, c'est vrai. En revanche, je ne considère pas du tout que la fiction, ce soit le mensonge. Ni que le journalisme et le reportage soient davantage la vérité.

Comment avez-vous vécu dans votre vie de jeunes adultes la fin de l'URSS, la chute du mur de Berlin?

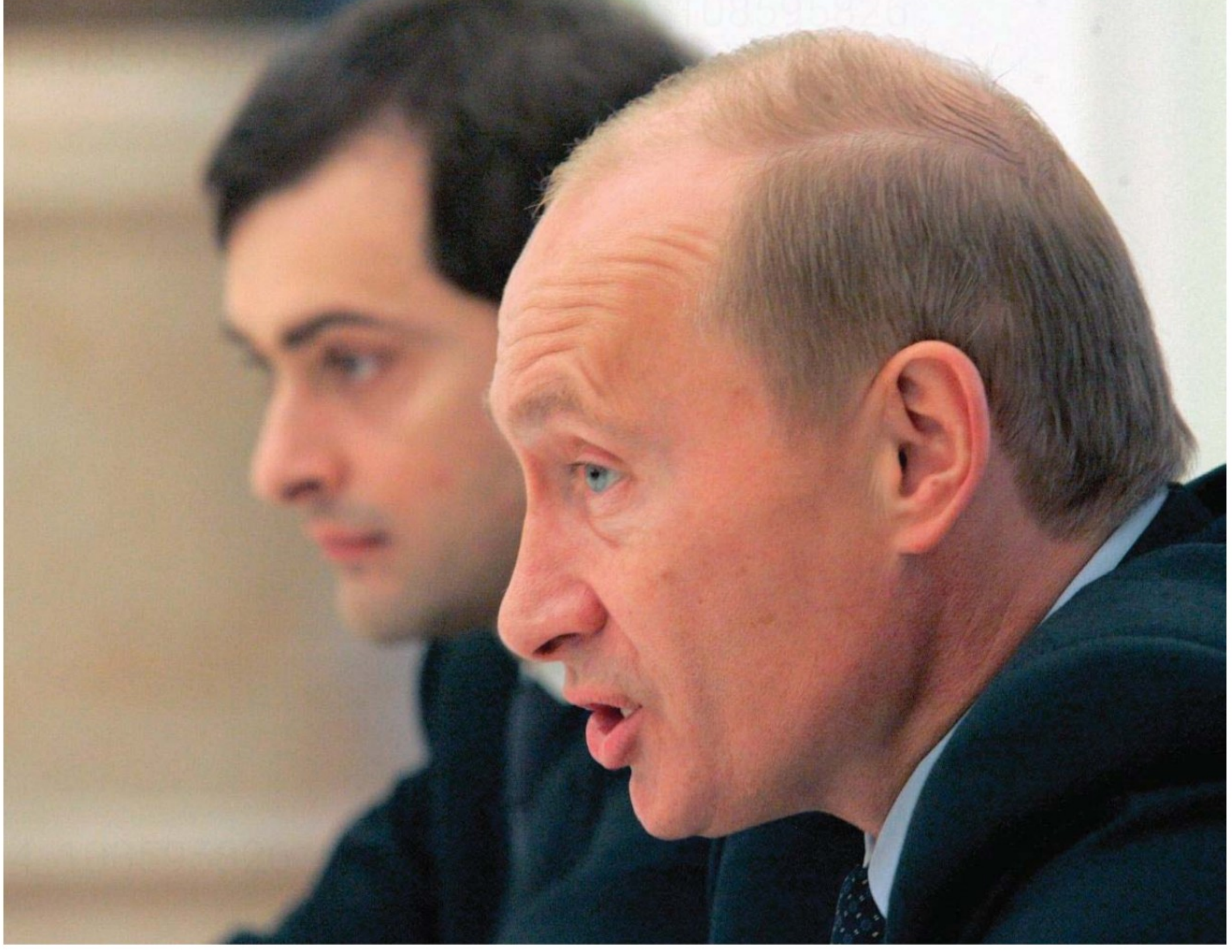
Olivier Assayas — Je suis passé complètement à côté!

Emmanuel Carrère — C'est marrant, on ne s'en était jamais parlé, mais moi aussi!

Olivier Assayas — Je ne me suis pas rendu compte de l'importance de ce qui se passait lorsque le mur a été démoli. La costumière de mes films m'a pourtant rapporté de Berlin un fragment du mur, qui a traîné longtemps sur ma cheminée. Mais ce n'est que progressivement que j'ai assimilé les enjeux historiques de ce qui se produisait.

Emmanuel Carrère — Moi aussi. Je n'ai donc pas eu à choisir de croire ou pas à la fameuse théorie de "la fin de l'histoire" popularisée à l'époque par Francis Fukuyama *[qui affirme qu'avec la dislocation de l'URSS, le modèle de la démocratie libérale prévaut désormais partout et l'histoire se stabilise]*. De toute façon, je ne pense pas que j'y aurais cru. Le grand tournant de la Perestroïka, qui a été un moment historique gigantesque, n'a étrangement pas mobilisé mon attention en direct.

Olivier Assayas — C'était tellement inscrit en moi que cette organisation du monde était immuable, que l'Europe était coupée en deux, que je n'ai pas vu que c'était fini.



↑
Vladimir Poutine et Vladislav Sourkov, alors chef adjoint du cabinet de la présidence de la Fédération de Russie, inspiration du personnage de Baranov, lors d'une rencontre avec les représentant·es de la Douma à Moscou, le 4 octobre 2006.

C'est quand ma grand-tante, qui s'était exilée en Afrique du Sud, est retournée en Hongrie que cette possibilité est devenue tangible. Mon grand-père était un peintre hongrois un peu connu. Il y a eu un hommage à son travail, je me suis rendu à Budapest puis à Szolnok; le fait de passer si facilement la frontière avait quelque chose d'étrange… Ce n'est que progressivement que l'ampleur du changement mondial s'est imposée à moi. Il a fallu que ça me touche personnellement pour que je l'admette.

Le nouveau livre de Marina Stepanova, autrice russe vivant à Berlin (lire p. 138), parle de la Russie sans jamais la citer et appelle le pays "la bête". Voyez-vous aussi la Russie contemporaine comme un monstre ?

Olivier Assayas — Emmanuel répondra mieux que moi car ça fait très longtemps que je ne suis pas allé en Russie. L'essentiel du *Mage du Kremlin* a été tourné en Lettonie, puisque, pour des raisons politiques, il était évidemment inimaginable qu'on tourne en Russie.

Emmanuel Carrère — Il y a quelque chose de monstrueux dans le visage que montre la Russie aujourd'hui. C'est évident. Mais il ne faut pas être naïf, le visage qu'elle montrait avant n'était pas si attrayant. Si son histoire culturelle est magnifique, son histoire politique est monstrueuse. En un siècle, elle a connu dix ans de démocratie totalement confondue avec le gangstérisme et la paupérisation, ce que l'on raconte dans le film. Et depuis l'invasion de l'Ukraine, la Russie s'est précipitée dans une dystopie guerrière.

Olivier Assayas — En tout cas, la formule de Marina Stepanova est bien trouvée. Vladimir Poutine accepte d'être la figure contemporaine du mal et, clairement, ça le fait jouir…

Vous ne diriez pas ça de Donald Trump ?

Olivier Assayas — Non, parce que je pense qu'il a envie d'être aimé. Je pense que c'est un monstre. "La bête" lui irait très bien aussi. Mais le malheureux a envie d'être aimé et il se venge de ne pas l'être.

Emmanuel Carrère — Je suis d'accord. Trump ne se voit pas comme maléfique. Poutine a ce truc absolument soviétique pour qui le signe de la grandeur est d'inspirer la terreur. C'est pour ça que Gorbatchev était si impopulaire. Il était présentable, il avait une femme bien habillée, il buvait du lait, il était perçu comme une couille molle. L'opinion publique russe se satisfait de vivre mal, dans la pauvreté, si la Russie fait peur, car c'est le signe qu'elle est puissante. •••

Konstantin Zavrazhin/Getty Images

→
Olivier Assayas et Emmanuel Carrère
à Paris, en décembre 2025.

→ Qu'est-ce qui vous a attiré l'un et l'autre dans le livre de Giuliano da Empoli, *Le Mage du Kremlin*?

Olivier Assayas — Je l'ai reçu à sa sortie avec une proposition d'adaptation. Le livre m'a passionné de bout en bout, mais je ne voyais pas ce que je pouvais y apporter. Le travail d'adaptation me semblait aussi assez complexe, puisque le roman est surtout composé de scènes entre mecs dans des fauteuils en train de se parler. L'agent commun d'Emmanuel et moi, François Samuelson, a adoré le livre, l'a fait parvenir à Emmanuel, qui l'a fait découvrir à sa mère, qui l'a beaucoup aimé aussi…

Emmanuel Carrère — Juste une incise… Ma mère m'a dit à propos du *Mage de Kremlin* : *"Je crois me lire." [rires]*

Olivier Assayas — Donc François Samuelson a eu l'idée qu'on se rapproche autour du projet d'adaptation. Emmanuel et moi nous connaissons depuis toujours. On s'est beaucoup parlé et j'ai fini par admettre malgré tout qu'il y avait là matière à un film. Nous avons éludé tout le premier tiers du livre sur la généalogie du personnage, nous avons développé le personnage féminin très fantomatique dans le roman. Alors qu'elle incarne la fiction…

La liberté aussi, non?

Olivier Assayas — Exactement. Depuis le départ, elle incarne la liberté. Elle réapparaît à différents moments sous différentes incarnations. Et elle emblématise ce qu'aurait pu vivre la jeunesse si le poing de fer du poutinisme n'avait pas détruit les espoirs de cette Russie. Elle vit l'utopie de la jeunesse post-soviétique.

Comment figurer Poutine dans une fiction, alors que chacun·e a en tête son image relayée au quotidien partout dans le monde?

Olivier Assayas — J'ai d'abord imaginé le faire jouer par un acteur inconnu. En plaçant autour de lui des personnages plus connus pour qu'il fasse irruption. Mais cette idée séduisante théoriquement n'a pas résisté aux exigences du financement. *[rires]* Je connaissais un peu Jude Law parce qu'on avait sympathisé dans un jury, il y a longtemps. Cela n'allait évidemment pas de soi de l'imaginer en Poutine, mais j'avais la conviction que c'était un très grand acteur. Et cela importait plus que, par exemple, une similitude physique. Il a vraiment le coffre pour incarner la complexité de Poutine, sa cruauté, sa roublardise, son mystère, sa brutalité. Jude Law a créé une apparence physique à peu près crédible, mais ce qui m'intéressait, c'était le moteur. Il est allé chercher Poutine à l'intérieur de lui-même.

Le personnage principal du film explique qu'il a renoncé à son ambition d'être écrivain au profit d'une carrière politique par désir d'être un acteur de son époque, et pas seulement un témoin. Pensez-vous que les artistes sont des témoins et/ou des acteur·rices de leur époque?

Emmanuel Carrère — Essayer d'être un témoin un peu fidèle me suffit. Je n'ai pas l'ambition d'être un acteur du monde contemporain.

Olivier Assayas — Moi non plus, et la réponse d'Emmanuel est la seule valable, au fond. Mais cette problématique pose tout de même la question de la valeur de l'art dans le monde d'aujourd'hui. Quelle est la légitimité et quel est le sens de la pratique d'un art dans le monde tel qu'il se transforme? Dans le film, il y a un contexte, celui d'une émancipation, dans la Russie du début des années 1990, où la fin de l'URSS fait éclore une demande de liberté d'expression, d'art, de littérature après de longues décennies de frustrations. Dans un monde d'abord dominé par le spectacle télévisuel, puis dans un second temps où la pensée et la valeur intellectuelle ont été prises en otage par internet, est-ce que l'idée d'un art lié à l'engagement – ce qu'il a été pendant l'essentiel du XX^e siècle – est encore vivante ou est-ce qu'elle s'est perdue? C'est l'interrogation que le personnage Baranov *[joué par Paul Dano]* se pose et à laquelle il répond de la pire façon possible.

Votre réponse fait le lien avec une autre phrase qu'il dit et sur laquelle je voulais vous faire réagir : *"J'étais naïf de croire que la culture garderait le moindre prestige dans le monde qui vient."* Est-ce que cette interrogation ne vaut que pour la Russie des années 1990?

Olivier Assayas — Ces deux répliques font pendant. Dans un premier temps, Baranov croit que ce sont les idées qui vont changer le monde. Et il se rend compte que c'est l'argent. Et bien sûr, l'interrogation vaut pour les sociétés occidentales. J'ai été jeune homme dans une période de punk/new wave où les questions d'argent n'occupaient que peu de place, et où la question de la rébellion était privilégiée. Et j'ai vu progressivement se constituer un monde où la politique se définissait entre la bourse et la télé. Berlusconi est évidemment le modèle de cette transformation. Je répète souvent cette phrase du programmateur de la Mostra de Venise, Alberto Barbera, qui m'avait dit il y a déjà très longtemps : *"Mais pourquoi nous autres Italiens devons-nous être toujours le laboratoire du pire?"* Avec le recul, j'ai trouvé ça vraiment brillant. •••

"J'ai l'impression d'avoir grandi dans une maison peuplée de fantômes et d'avoir occupé ma vie à essayer de clarifier mon rapport à la vérité."

Olivier Assayas



→ Peut-on appliquer la formule à la Russie ?

Emmanuel Carrère — Ah oui, comme laboratoire du pire, la Russie se pose là ! Le système de mensonge généralisé de l'URSS anticipe absolument le monde de vérités alternatives dans lequel nous vivons.

Olivier Assayas — Et l'accession au pouvoir de Vladimir Poutine est devenue le modèle de stratégie politique partout dans le monde aujourd'hui.

Est-ce que, dans un futur proche, une attaque de l'Europe par la Russie est un scénario qui vous paraît crédible ?

Emmanuel Carrère — Sur l'Europe orientale, comme les pays baltes, ça ne paraît pas du tout vraisemblable.

Olivier Assayas — Dans le pays balte où on a tourné, la frontière russe est à 200 km de Riga, la capitale. Donc s'ils veulent envahir la Lettonie, ça peut aller assez vite. Mais bon, je ne suis pas madame Soleil, je n'ai pas de prédiction…

Emmanuel Carrère — Pour parler de la Géorgie que je connais mieux, les chars sont à une heure de Tbilissi. Mais ils n'ont aucune raison de passer la frontière puisque le pays est entièrement russisé de l'intérieur par un gouvernement acquis à Poutine. C'est déjà fait et peu réversible.

Et la menace d'un conflit mondial initié par la Russie vous paraît vraisemblable ?

Emmanuel Carrère — Je suis comme Olivier, je préfère rester prudent sur les prédictions. En dehors de ma propension à toujours croire le pire probable.

Olivier Assayas — La question importante n'est pas celle de la vraisemblance, mais celle de l'intérêt réel de la Russie. C'est à cette question que je ne saurais pas répondre. Poutine a-t-il intérêt à aller plus loin dans la guerre en Europe alors qu'il stagne depuis plusieurs années dans la guerre en Ukraine ?

Une dernière question un peu Madame Soleil : au vu des récents événements – les déclarations de Marco Rubio fin novembre, la réassurance du soutien de l'Europe face à l'axe russo-américain –, avez-vous le sentiment que le processus de paix entre la Russie et l'Ukraine n'a jamais été aussi avancé ?

Emmanuel Carrère — Quoi qu'on vous réponde maintenant, ce sera caduc quand paraîtra cette interview. *[rires]*

Olivier Assayas — Je ne suis pas conspirationniste, mais les rapports de l'Amérique de Donald Trump avec la Russie me semblent pour le moins troubles. Et l'Europe est un peu seule. Mais elle ne peut pas se permettre de laisser les États-Unis seuls à la manœuvre. Elle ne peut pas laisser passer une paix issue d'un pacte russo-américain forcément en faveur des Russes. Ça la mettrait trop en danger. Je ne crois pas que le plan de paix en cours ait plus de chance d'aboutir que les précédents.

Emmanuel Carrère — Et, par ailleurs, la situation de Zelensky est tragique. À partir de quel seuil va-t-il falloir qu'il accepte une paix qui sera de toute façon dommageable à son pays ?

Emmanuel, vous êtes aussi cinéaste. Vous avez réalisé trois films : *Retour à Kotelnitch* en 2003, *La Moustache* en 2005 et *Ouistreham* en 2021. Qu'est-ce qui tout à coup vous donne envie de faire du cinéma ?

Emmanuel Carrère — Quand une idée me vient. Mais je ne déborde pas d'idées de films. J'ai beaucoup aimé faire ceux que j'ai faits, mais entre deux tournages, je ne peux pas dire que le cinéma me manque. *[à Olivier Assayas]* Quand je te vois travailler, penser à ta mise en scène, je vois bien que ce n'est pas la même chose. Mes films sont propres et honorables je crois, mais je sens que je ne suis pas sur mon terrain. Leur degré d'élaboration n'est pas le même que le tien. Le cinéma est vraiment ton langage. Comme pour moi l'écriture.

Olivier, vous avez publié un récit autobiographique (*Une adolescence dans l'après-Mai,* 2005), un récit historique coécrit avec Adrien Bosc (*Un voyage – Marseille-Rio 1941,* 2019). Quel est votre rapport à la littérature ?

Olivier Assayas — Très modeste. Mais j'ai besoin de libérer des choses personnelles sous la forme de petits essais, comme mon livre sur Kenneth Anger *[aux Cahiers du cinéma en 1999]*, ou de récits assez concis. Mais il faut que ça ne relève de rien d'autre que du plaisir. Jamais de contraintes. C'est une façon de prendre des vacances. La pesanteur de la machinerie dans l'industrie du cinéma est un fardeau. C'est pourquoi j'essaie toujours d'aller dans le sens de la simplification. Paradoxalement, j'arrive à mieux canaliser cette irresponsabilité dans la création au sein de projets ambitieux et même parfois démesurés. Peut-être parce que ça me permet de faire le contraire de ce qu'on attend de moi, ce qui me convient très bien. *[rires]* C'est pourquoi la légèreté qu'il y a à écrire de petits textes de temps en temps est une forme d'évasion.

"L'opinion publique russe se satisfait de vivre mal, dans la pauvreté, si la Russie fait peur, car c'est le signe qu'elle est puissante."

Emmanuel Carrère

Emmanuel Carrère — Curieusement, pour moi, c'est l'inverse. En dépit de la lourdeur de la machinerie, mes expériences dans le cinéma étaient un peu des vacances. Mon ego d'artiste était moins impliqué. Et j'expérimentais tout à coup le plaisir qu'il y avait à travailler avec des gens plutôt que d'être tout seul. C'était très agréable. Au fond, pour moi, il y a une plus grande pesanteur du réel à être seul devant son ordinateur.

Une dernière question, qui est un peu une blague : *Le Mage du Kremlin* est sans doute le premier film de l'histoire du cinéma coécrit par un ancien rédacteur de *Positif* et un ancien rédacteur des *Cahiers du cinéma*. Le film résout des décennies de luttes théoriques entre deux revues-phares de la cinéphilie française ! *[rires]*

Olivier Assayas — Emmanuel et moi sommes entrés très jeunes à *Positif* et aux *Cahiers*, à peu près en même temps, à la fin des années 1970. Nous avons été les témoins d'affrontements qui ne nous concernaient pas vraiment. J'observais avec un regard d'entomologiste des rivalités qui me semblaient archaïques. Je n'avais aucune difficulté à affirmer qu'un de mes films préférés est *Nashville* de Robert Altman, cinéaste idolâtré par *Positif* et honni par les *Cahiers*. Et comme tu le sais, les *Cahiers* ont dégommé *La Maman et la Putain [de Jean Eustache, 1973]*, pour lequel j'avais une admiration sans bornes.

Emmanuel Carrère — Au milieu des années 1980, Olivier a réalisé avec Charles Tesson un numéro spécial des *Cahiers* sur le cinéma de Hongkong. Et c'est moi qui ai écrit un compte rendu de ce numéro dans *Positif*. J'ai fait quelque chose à la Michel Ciment (que par ailleurs j'aimais beaucoup) : j'ai cru bon de pointer que les *Cahiers* parlaient du cinéaste King Hu comme s'ils l'avaient découvert, alors que *Positif* en avait déjà parlé dix ans plus tôt ! *[rires, puis à Olivier]* On ne se connaissait pas encore et tu m'avais envoyé un petit mot très gentil en me disant qu'on était un peu jeunes pour entrer dans ces querelles. *[rires]*

Olivier Assayas — Je m'en souviens très bien. Je te proposais aussi dans ce petit message, avec l'ironie qui convient, de créer une société des auteurs d'un type particulier, où chaque critique pourrait déposer le nom d'un auteur lorsqu'il serait le premier à écrire dessus. Par la suite, à chaque fois qu'un autre critique le citerait, il toucherait une prime ! *[rires]*

Emmanuel Carrère — En tout cas, c'est après ce petit échange un peu polémique que nous avons décidé de prendre un verre ensemble. Nous nous sommes rencontrés comme ça et nous sommes devenus amis.

Le Mage du Kremlin d'Olivier Assayas, avec Paul Dano, Jude Law, Alicia Vikander (Fr., 2025, 2 h 36). En salle le 21 janvier.
Retrouvez la critique du film p.125.

↓
Olivier Assayas (dans le miroir), Jude Law et Paul Dano (à table) sur le tournage du film.



LE MONDE SELON CRUMB



Après dix-sept ans d'absence, le génie Robert Crumb fait son grand retour avec une BD coup de gueule. Rencontre rare dans le Gard, où il vit depuis plus de trente ans, avec celui qui a électrisé le comics américain et qui refuse de se faire photographier.

Texte Vincent Brunner

Il fredonne, se lève, disparaît pendant cinq minutes avant de revenir avec un des vieux vinyles choisis avec soin dans sa collection de quelque 8000 pièces, dont chacune est protégée par une pochette brune générique. Après avoir posé sur sa platine le 78t, il se rassied et, les yeux fermés, tape du pied suivant le rythme d'un orchestre jazz des années 1920, de musique africaine des années 1940 ou de *Old Country Rock,* un blues saisissant du barbier afro-américain William Moore enregistré en 1928. Dans sa maison de Sauve, un village du Gard de près de 2000 habitant·es où il réside depuis 1991, Robert Crumb paraît flotter dans la pièce avec grâce quand il écoute ses musiques préférées. À côté du fauteuil où il est en extase, sa table à dessin l'attend.

En ce soir de décembre, il s'y assiéra uniquement pour écrire à la main le nom d'un artiste arabe décrypté par un logiciel de reconnaissance de texte : *"Je n'écoute jamais de musique en dessinant, ce sont deux activités auxquelles je consacre toute mon attention. Et puis les faces de 78t sont courtes, il faut changer de disque toutes les trois minutes."* À 82 ans, l'Américain a l'élégance d'un grand-père chic, pantalon en velours et gilet en laine, et paraît avoir conservé intacte la passion pour les musiques du passé, découvertes alors qu'il était adolescent. Il se souvient encore de son premier 78t acheté dans un bazar, à 15 ans, et l'attirance pour ce monde inconnu : *"J'étais le seul de mon entourage à m'intéresser à ce genre de choses. Je ne connaissais aucun nom, je tentais ma chance, c'était complètement expérimental."*

Six décennies plus tard, il est devenu un musicologue amateur. Autodidacte, exactement comme il a procédé avec la bande dessinée quand, dans les années 1950, il a appris sur le tas en inventant ses propres personnages avec son frère Charles dans la maison familiale de Cleveland. Crumb a longtemps été un geek, s'évadant dans ses carnets et ses fantasmes. Puis, en 1963, il a décroché son premier job artistique : créer des dessins humoristiques pour American Greetings, alors numéro deux aux États-Unis de la fabrication de cartes de vœux. *"J'en ai dessiné des centaines,* rigole-t-il aujourd'hui. *Parfois, je rêve que je continue d'en faire."* Ensuite, il a contribué à provoquer le big-bang de la BD américaine et l'avènement d'une contre-culture graphique avec les "comix", ces publications exutoires pour adultes. En février 1968, c'est à San Francisco basculée hippie qu'il autoédite *Zap Comix.* Dans un épisode devenu mythique, il déambule dans Haight-Ashbury avec sa première femme, Dana, enceinte, et une poussette pleine de numéros à écouler.

Ses créations comme Mr. Natural, gourou barbu et cynique, ou les personnages aux pieds grotesques de *Keep On Truckin'* retournent la tête d'un public qui, stupéfait par ses histoires hallucinantes, prend la forme d'une foule idolâtre. *"La prise de LSD a joué un grand rôle dans ma créativité,* reconnaît Crumb sobrement. *Ça m'a amené à dessiner des choses très différentes, ça te permet vraiment d'accéder à un niveau de perception."*

UNE SOIRÉE CHEZ JANIS JOPLIN

C'est à ce moment qu'il rencontre Janis Joplin et qu'il signe la pochette iconique du disque *Cheap Thrills,* l'album de Big Brother & the Holding Company, le groupe de Janis Joplin : *"C'est la seule rock star que j'aie connue, parce qu'elle s'y connaissait vraiment en bande dessinée. À San Francisco, on la voyait discuter avec les gens, elle était vraiment sympathique… même si elle buvait trop. La super-célébrité l'a tuée. Elle prenait de l'alcool,* •••

↗
Planches extraites de *Chroniques de la paranoïa* de Robert Crumb.

JE N'AI PAS PEUR DU VIRUS, MAIS, C'EST VRAI... J'AI PEUR!

I'M AFRAID!

JE ME RÉVEILLE AU MILIEU DE LA NUIT EMPLI D'UN TERRIBLE SENTIMENT DE *PEUR* – UNE SORTE *D'HORREUR!*

JE SUIS PEUT-ÊTRE TROP *SEN-SI-BLE* POUR CE MONDE.

PEUT-ÊTRE QUE LA 5G PERTURBE LE CHAMP ÉLECTRO-MAGNÉTIQUE DE MON CERVEAU. IL N'Y A PAS DE NORME DE SÉCURITÉ POUR LA 5G!

L'HORREUR DE... DE LA *CONDITION HUMAINE!*

OOHHH

JE SUIS COUCHÉ, *LA MORT DANS L'ÂME...* JE LE JURE DEVANT DIEU... SANS EXAGÉRATION!

OH, SEIGNEUR!

QU'ALLONS-NOUS DEVENIR?!

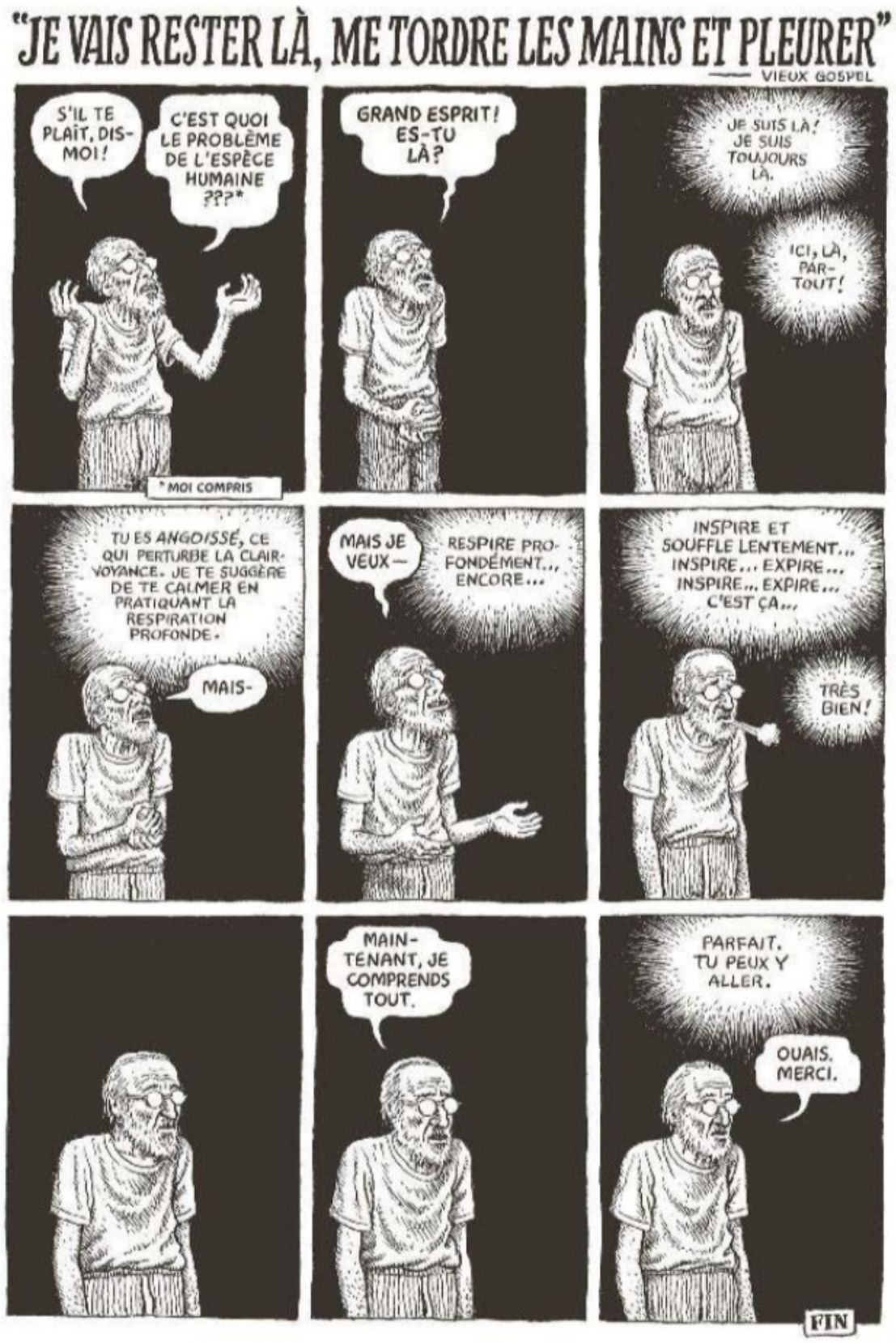
LA RESPIRATION PROFONDE AIDE, QUAND JE PENSE À LA PRATIQUER. JE FIXE LA PÉNOMBRE... PARFOIS ELLE SEMBLE REMPLIE DE CHOSES QUI GROUILLENT, SE TORTILLENT ET SE TORDENT FRÉNÉTIQUEMENT. QUE SONT-ELLES?

→ *de l'héroïne, et se retrouvait face contre terre sur le sol de sa chambre d'hôtel. La dernière fois que je l'ai vue vivante, c'était lorsqu'elle a donné une grande fête dans la superbe maison qu'elle venait d'acheter au nord de San Francisco. Elle était entourée de toute cette cour de lèche-bottes. Je n'ai même pas pu m'approcher, juste la saluer de loin.*" Quelques mois plus tard, il refusera l'offre des Rolling Stones de concevoir une pochette pour eux : *"Je les trouvais bidon. Mais comparé à ce qui se fait maintenant, c'était de la grande musique, ils savaient jouer de leurs instruments, composaient des bonnes mélodies. Mais le spectacle donné par Jagger était embarrassant à regarder.*"

Zap Comix permet à Crumb de donner dans la subversion et la transgression satirique. En 1969, dans le récit *Jo Blow,* paru dans le quatrième numéro, il lève le tabou de l'inceste pour mieux se moquer des familles américaines typiques. *"À l'époque, les autorités exerçaient une censure économique, certains propriétaires de comic shops ont dû fermer,* se souvient-il. *Moi, je n'ai pas été inquiété.*" En privé, Crumb vit aussi une période de défoulement sexuel. L'ancien timide éclipsé par les sportifs de l'école profite de la libération sexuelle et de sa célébrité – l'adaptation de sa BD *Fritz the Cat* en un film d'animation qu'il n'apprécie guère contribue à le starifier – pour réaliser ses fantasmes érotiques. Avec honnêteté, il racontera dans les histoires autobiographiques et crues de *Mes problèmes avec les femmes* comment il avait tendance à objectiver le corps de ses amantes. *"Plus jeune, j'étais vraiment un obsédé sexuel, totalement animé par ma libido. Les féministes n'aimaient pas ces histoires et je comprends pourquoi, elles avaient de bonnes raisons. J'étais en colère contre les femmes",* avoue-t-il.

ROBERT CRUMB ET ALINE KOMINSKY, UN DIALOGUE ARTISTIQUE UNIQUE

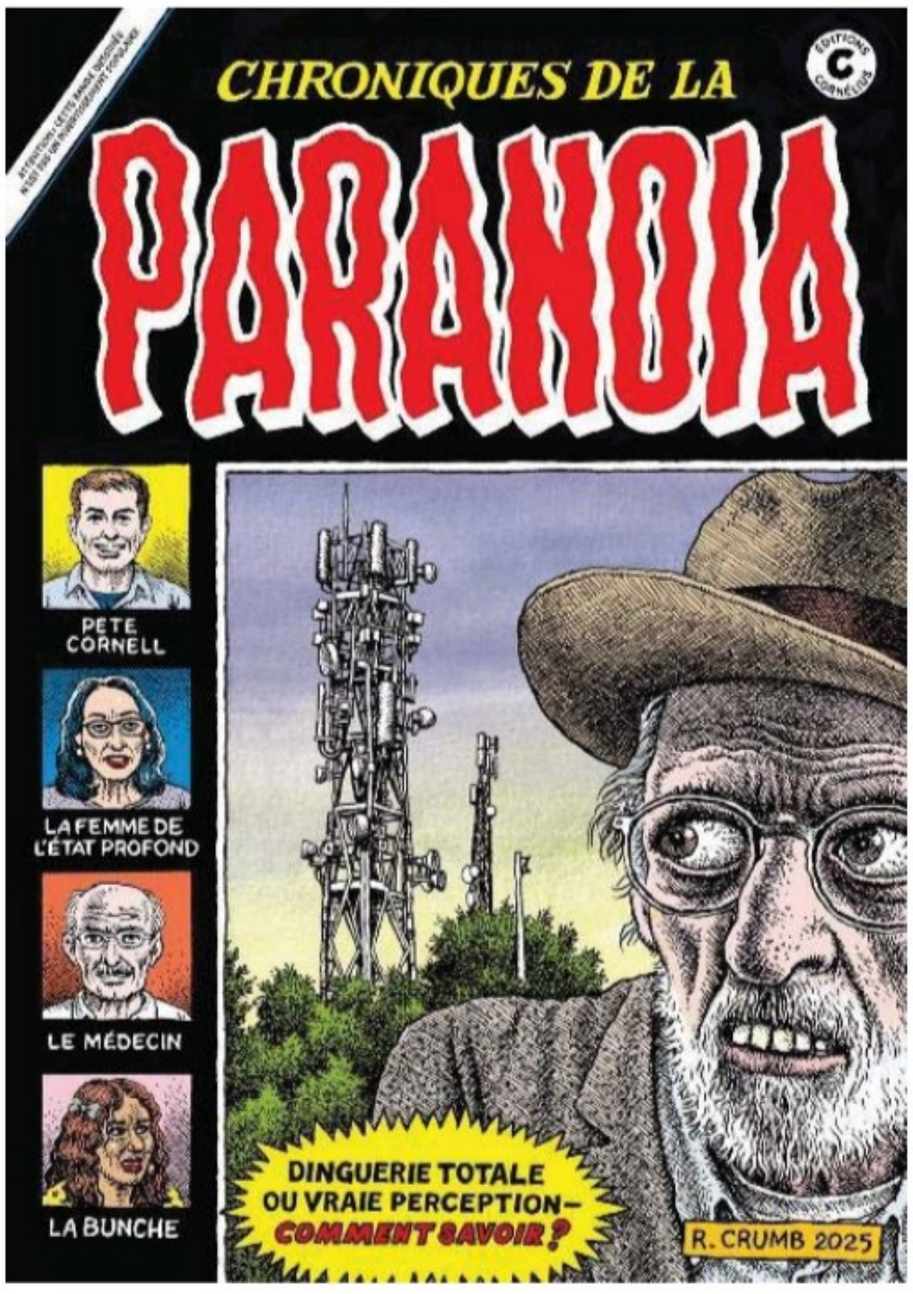
Tout change quand il rencontre Aline Kominsky, dessinatrice qu'il épouse en 1978. Le couple s'occupe de la revue *Weirdo* – Aline en devient la directrice éditoriale à partir de 1986 – et entame un dialogue artistique conjugal unique que l'on retrouve dans la série *Dirty Laundry* (nommé ainsi pour rire parce que les deux y lavent leur linge sale en public) et l'anthologie française *Parle-moi d'amour!* C'est Aline qui convainc Robert de s'installer en France, avec leur fille Sophie, en 1991.
Dans le documentaire *Crumb* que lui a consacré Terry Zwigoff en 1994 avec le soutien de David Lynch, le dessinateur, alors dans la cinquantaine, s'exclame : *"La France n'est pas parfaite mais moins diabolique que les États-Unis."* Plus de trente ans plus tard, il maintient, d'autant que pour une exposition il s'est récemment déplacé à Los Angeles : *"Quelle ville affreuse! Les États-Unis me paraissent lugubres, peu d'endroits ont été préservés du commerce."* Même s'il vit en France, lorsqu'il reçoit le grand prix de la ville d'Angoulême en 1999, il la joue profil bas, fuyant les projecteurs : *"Cette attention est pour moi un supplice. Pour endurer ça, il faut être costaud comme Paul McCartney."* En plus, l'affiche qu'il conçoit, le représentant sur sa table à dessin, entouré de personnages aux formes grotesques et de gros postérieurs – son ancienne obsession –, est retoquée car jugée pas assez familiale. *"J'avais passé trois semaines dessus",* se désole-t-il.
En 2015, il voit une de ses anciennes cibles, moquée dans l'histoire *Point the Finger,* se présenter aux élections présidentielles américaines avant d'être élue quelques mois plus tard : *"En 1989, j'ai dessiné ces pages où je représente deux de mes assistantes mettre Donald Trump dans la cuvette des toilettes et tirer la chasse. Déjà à cette époque, tout le monde le détestait à New York. Il se comportait déjà comme une merde arrogante, ce magnat de l'immobilier qui devait tout à son père. Il cherchait à être à tout prix dans les journaux ; tout ce qui lui importait était que son nom soit bien épelé. Quand il s'est présenté en 2015, mon histoire s'est répandue sur internet. Jared Kushner, le gendre de Trump, m'en a voulu. Le* New York Observer, *un journal autrefois progressiste qu'il a acheté, s'est mis à publier des articles pour donner une image de moi aussi mauvaise que possible."*



À la fin de l'année 2022, Aline Kominsky-Crumb meurt d'un cancer du pancréas. Elle avait cofondé la galerie Vidourle Prix, endroit incroyable où toute la famille Crumb est présente, même Joseph, le petit-fils de 10 ans. Très impliquée dans la vie de Sauve, elle donnait aussi gratuitement des cours de gymnastique. Son esprit et son travail sont présents partout dans la maison des Crumb, véritable musée baroque où la seule ligne semble être de constamment surprendre et de télescoper les ambiances et les couleurs. Une reproduction de Dalí – *Girafes et téléphones* – voisine avec un portrait de Staline, des photos de musiciens anonymes, des tableaux et dessins réalisés par tous les membres de la famille, Robert, Aline, Sophie, Joseph mais aussi Max, le frère cadet de Crumb.
Figurines, statuettes, instruments, sérigraphies entourent *La Danse de la mariée en plein air,* une peinture de Brueghel

"Plus jeune, j'étais vraiment un obsédé sexuel. Les féministes n'aimaient pas ces histoires et je comprends pourquoi."

Robert Crumb



Le point de départ de *Chroniques de la paranoïa* est à chercher dans un *bad trip* au LSD datant de 1966, alors qu'il était encore avec Dana et qu'à Cleveland, un homme offrait de la drogue pour peu qu'on la prenne chez lui. *"En 2023, je suis allé à New York voir un homme pratiquant la régression hypnotique pour qu'il débloque en moi ce mystère qui me hante depuis tout ce temps. Car je me souviens m'être dit en 1966 : 'Tu dois tout oublier concernant cet incident.' Parce que j'avais vécu une expérience terrifiante. Ça n'a pas marché mais l'hypnotiseur m'a conseillé de raconter ça en BD. Je suspecte que la CIA ou une autre agence gouvernementale était impliquée, distribuant de la drogue dans un but expérimental. Ça, ce n'est pas de la paranoïa, des livres ont été écrits sur ce programme qui portait le nom de MK-Ultra."* Dans le bureau de Robert, parmi la masse d'images, on trouve un tableau intrigant représentant un homme nu à genoux devant des femmes aux têtes d'alien : *"J'ai plusieurs amis qui croient fermement avoir été enlevés par des extraterrestres. L'auteur de cette peinture raconte avoir dû faire l'amour avec des aliens. Je garde l'esprit ouvert, il y a bien des personnes qui disent avoir vu la Vierge Marie !"* Lui a essayé le voyage astral, c'est-à-dire sans que son corps ne bouge. Dans son repaire, on aperçoit aussi des journaux, des dossiers sur le Covid. Plusieurs *Chroniques* jouent sur cette incertitude : où est la frontière entre questionner la propagande et tomber dans le complotisme ? Crumb consacre un récit au parcours d'une fonctionnaire américaine passant d'une agence gouvernementale à une autre, qu'il relie à l'État Profond. Lucide, il reconnaît : *"La paranoïa induit encore plus de paranoïa : avoir dessiné cette histoire me fait craindre qu'elle soit à mes trousses."*

Critique envers Pfizer ou Anthony Fauci, l'immunologue en charge de soigner le Covid aux États-Unis, Crumb déplore lui-même que *Chroniques de la paranoïa* manque un peu d'humour. *"Le prochain sera différent"*, annonce celui qui continue de lire de la bande dessinée et apprécie autant les fanzines de l'autrice suisse Simone F. Baumann que *L'Arabe du futur* de Riad Sattouf, dont il attend la fin de la traduction. Et sinon, il continue de jouer de la musique pour son plaisir : *"Dans le passé, j'ai été dans des groupes professionnels, ça m'a tout gâché. En studio, pendant que les techniciens réglaient les micros, j'étais le seul à m'entraîner frénétiquement, les autres jouaient aux cartes ou lisaient le journal."* Son dernier concert, il l'a donné à la galerie Vidourle, entouré de sa fille Sophie et sa petite-fille Roxanne : *"Comme celle-ci aime la pop contemporaine, on a joué du Amy Winehouse ou du rap. Je n'y connais rien mais je peux me débrouiller avec les accords."* Tout en préservant son havre de paix hors du temps, Crumb continue de s'adapter au monde moderne.

Chroniques de la paranoïa de Robert Crumb (Cornélius/"Kim"), 40 p., 15 €. En librairie le 5 février.

l'Ancien du XVI[e] siècle, formant un réjouissant mix pop, touchant au naturalisme, au surréalisme, à l'érotisme. Aline Kominsky-Crumb – dont on a découvert le travail solo en janvier 2025 avec *Sacrée Bunche,* à L'Association – est aussi dans le nouveau recueil de Robert, *Chroniques de la paranoïa,* paru au format comic-book. Il a en effet terminé seul une histoire qu'elle et lui avaient écrite à deux. *"Je lui sortais une réplique et Aline se lançait dans un incroyable numéro de comédie juive"*, décrit-il. Dans ce premier livre inédit depuis dix-sept ans et son adaptation de *La Genèse,* il se met surtout en scène. *"C'est vraiment un coup de gueule"*, résume-t-il.

DU SPEED SUR ORDONNANCE

La paranoïa, il la connaît bien, il l'a vue gagner la communauté hippie de San Francisco en 1969 : *"Beaucoup de hippies se sont mis à prendre des amphétamines, du speed, ce qui rend extrêmement parano. Dans les années 1950 et 1960, les docteurs prescrivaient des amphétamines aux mères de famille. Ça coupait l'appétit et ça leur permettait de rester éveillées toute la nuit. C'est comme ça que ma mère en a pris pendant vingt-cinq ans, ça a détruit son système nerveux. Elle était persuadée que mon père avait placé des micros dans sa télévision pour l'espionner."*



“Un livre, c’est une façon de se défendre”

Elle a émergé à la fin des années 1990 sous l’ère du “porno chic”, cet imaginaire du X appliqué au cinéma, à la mode, à la littérature… Vingt-cinq ans plus tard, dans son nouvel essai *Slut shaming*, Ovidie questionne les effets de cette représentation hypersexualisée des femmes et ce qui leur en a coûté. Et prouve qu’on peut être *“un produit du spectacle et en faire la critique”*.

Texte Jean-Marie Durand
Photo Emma Burlet
pour Les Inrockuptibles

←
À Paris, en décembre 2025.

Parler de votre travail, cela vous coûte, suggérez-vous au début de votre nouvel essai *Slut Shaming*. Qu’est-ce qui vous épuise dans cet exercice?

Ovidie — Cela reste compliqué, même quand les critiques sont bienveillantes, et ça ne s’arrange pas avec les années ! Même les papiers dithyrambiques, je ne les lis pas. J’ai souvent l’impression que ce n’est pas de moi qu’il est vraiment question. C’est un peu comme si j’étais un fétiche dans lequel on plante des aiguilles ; je deviens ce que les gens projettent sur moi. Cela me protège certes parfois, quand les critiques sont dures ou que je subis des attaques de masculinistes sur les réseaux sociaux. Mais je ressens toujours une sorte de dissociation, qui reste un peu déstabilisante.

Cette personne dont vous vous sentez éloignée, est-ce cette jeune fille de 20 ans, travailleuse du sexe, à laquelle on vous renvoie sans cesse?

À partir du moment où l’on donne une image de soi, même si c’était il y a vingt-cinq ans, on ne s’appartient plus complètement. J’ai envie de dire *“c’est le jeu, ma pauvre Lucette”*. Si on ne peut pas accepter ça, il vaut mieux faire autre chose, parce que sinon on souffre beaucoup.

Cette difficulté à affronter les critiques renvoie-t-elle seulement à l’évocation de ce passé ou déborde-t-elle ce cadre?

C’est toujours valable aujourd’hui. Au moment de la sortie de mon texte *La chair est triste hélas*, en 2023, tout le monde s’est mis à me juger, pour savoir si j’étais encore baisable ou pas, puisque je racontais une faillite du sexe, un retrait de l’hétérosexualité. J’ai eu une horde de masculinistes sur le dos répétant *“elle est tellement moche qu’elle n’est plus baisable”*. Dès qu’on est une femme, qu’on a une certaine présence dans les médias et qu’a fortiori on tient un discours féministe, on en prend plein la gueule. Je serais streameuse, comédienne ou éditorialiste, ce serait je pense le même problème. •••

→ En même temps, *La chair est triste hélas,* que vous avez mis en scène au Théâtre de l'Atelier, à Paris, l'automne dernier, a eu beaucoup de succès…

Ce succès-là est réjouissant, mais que les critiques soient bonnes ou mauvaises, ça me perturbe malgré tout. J'habite à la campagne, avec mes chiens, loin des mondanités. Je ne suis pas dans la recherche du succès public – paradoxalement, puisque cela fait vingt-cinq ans que je fréquente le monde des médias. Il n'empêche que je ne suis toujours pas à l'aise avec ça. Je suis bien dans cette solitude, dans la concentration de mon bureau pour écrire, évoquer des projets, écrire un scénario ou un livre.

Ce retrait de l'agitation mondaine et cette discrétion ne vous empêchent toutefois pas d'affirmer vos idées de manière frontale…

Certes, mais je ne suis pas dans la provocation. Je ne cherche pas à susciter un sentiment négatif chez l'autre. Je suis prête à défendre des idées radicales, mais je ne cherche pas les crosses, je ne suis pas quelqu'un de belliqueux. Je me défends. Un livre, c'est une façon de se défendre.

"Se défendre", qui est aussi le titre d'un essai de la philosophe Elsa Dorlin, qu'est-ce que cela signifie à vos yeux? Ne pas se laisser assigner au statut de travailleuse du sexe à la fin des années 1990, alors même que vous avez produit une œuvre conséquente depuis – des documentaires, des livres, des podcasts…?

Slut Shaming n'est pas un texte centré exclusivement sur ma propre stigmatisation, qui n'est évoquée que dans la longue introduction. Je passe le relais à d'autres femmes stigmatisées, qui ne sont pas nécessairement passées par la case X. Des autrices, des cinéastes, des femmes passées dans un milieu de la mode, de l'art, etc. C'est un texte qui porte sur une période, celle de la fin des années 1990 et du début des années 2000, qui fut quand même une espèce de parenthèse, pas enchantée du tout, vraiment bizarroïde, où on a connu un enthousiasme mondial pour les images de sexe explicites. Ce qu'on a appelé le "porno chic", sauf que le porno chic n'est pas né de l'industrie du porno ; il est né dans le milieu de la mode, avec Tom Ford et Gucci, ou avec Terry Richardson *[photographe de mode, plusieurs fois accusé d'agressions sexuelles]*.
On a connu aussi cette tendance dans le milieu de l'édition, avec tous les textes qui sont sortis alors : ceux de Nelly Arcan, Catherine Millet, Alina Reyes, etc. Et à travers les scènes de sexe explicites dans le cinéma d'auteur, de Larry Clark à Lars von Trier… L'acmé de cette période, c'est 1999-2002, 2003 peut-être. Mais en fait, ça commence déjà vers 1997. Ce sont aussi les années Ardisson. Tout le monde voulait en être. Toutes les meufs qui passaient dans son émission se faisaient humilier, et pourtant on y retournait. J'y ai participé trois fois. En fait, ce qui m'a donné envie d'écrire sur cette période, c'est de comprendre ce qui s'est joué alors, avec une relecture à travers un prisme féministe. Qu'est-ce qu'on retient de cette période qui n'avait rien de normal ? Plus rien de cela ne serait possible aujourd'hui. D'ailleurs, il n'existe plus cet engouement du cinéma d'auteur pour les scènes de cul. Les éditeurs, eux aussi, s'attachent à d'autres textes de femmes, plus indexés à une forme de radicalité ou de vérité. Ce qui m'intéressait donc, c'était de revisiter cette période-là, qui correspond aussi à l'émergence de la téléréalité.

C'est pour cela que vous qualifiez ce mouvement d'improbable?

Oui, je suis évidemment dans une position un peu particulière dans cette histoire, puisque je suis critique de cette période, tout en étant consciente d'avoir été un produit de ce mouvement. Ma première émission de télé, c'est en 1999 ; je suis publiée à cette période-là. J'ai fait partie de cet engouement dans le milieu de l'édition. J'ai joué dans *Le Pornographe* de Bertrand Bonello *[2001]* ; j'ai cautionné cette idée d'inclure des scènes de sexe dans le cinéma grand public. J'ai été aux premières loges.

Étiez-vous déjà critique de ce mouvement au moment de le traverser? Ou est-ce le recul du temps qui vous a fait prendre la mesure de cette époque "improbable", bien que très créative?

Je l'étais déjà un peu, même si je suis évidemment beaucoup plus lucide et distanciée aujourd'hui. Quand j'ai relu récemment *Porno Manifesto,* le livre que j'ai publié en 2002 et que je n'avais pas rouvert depuis dix ans, j'ai été frappée par des passages très critiques vis-à-vis de la représentation des femmes ou de la sexualité dans les arts et dans les médias. Tout était déjà là, cette pensée n'a pas surgi dans un moment de rédemption vingt ans plus tard. J'étais déjà dans cette position un peu étrange d'être à la fois critique et de faire partie du jeu. Ce dont je ne me rendais pas compte à l'époque, c'est qu'on ne peut pas être un produit du spectacle et en faire la critique. Cela ne marche pas. Je pensais qu'on pouvait mettre le ver dans le fruit et, depuis l'intérieur de ce monde de la création et des médias, semer des petites graines, changer les choses. On peut simplement faire passer quelques idées, amener à réfléchir sur certains points. J'ai par exemple contribué à faire connaître le féminisme pro-sexe dont on parlait très peu à l'époque.

Vous revendiquez-vous toujours du féminisme pro-sexe?

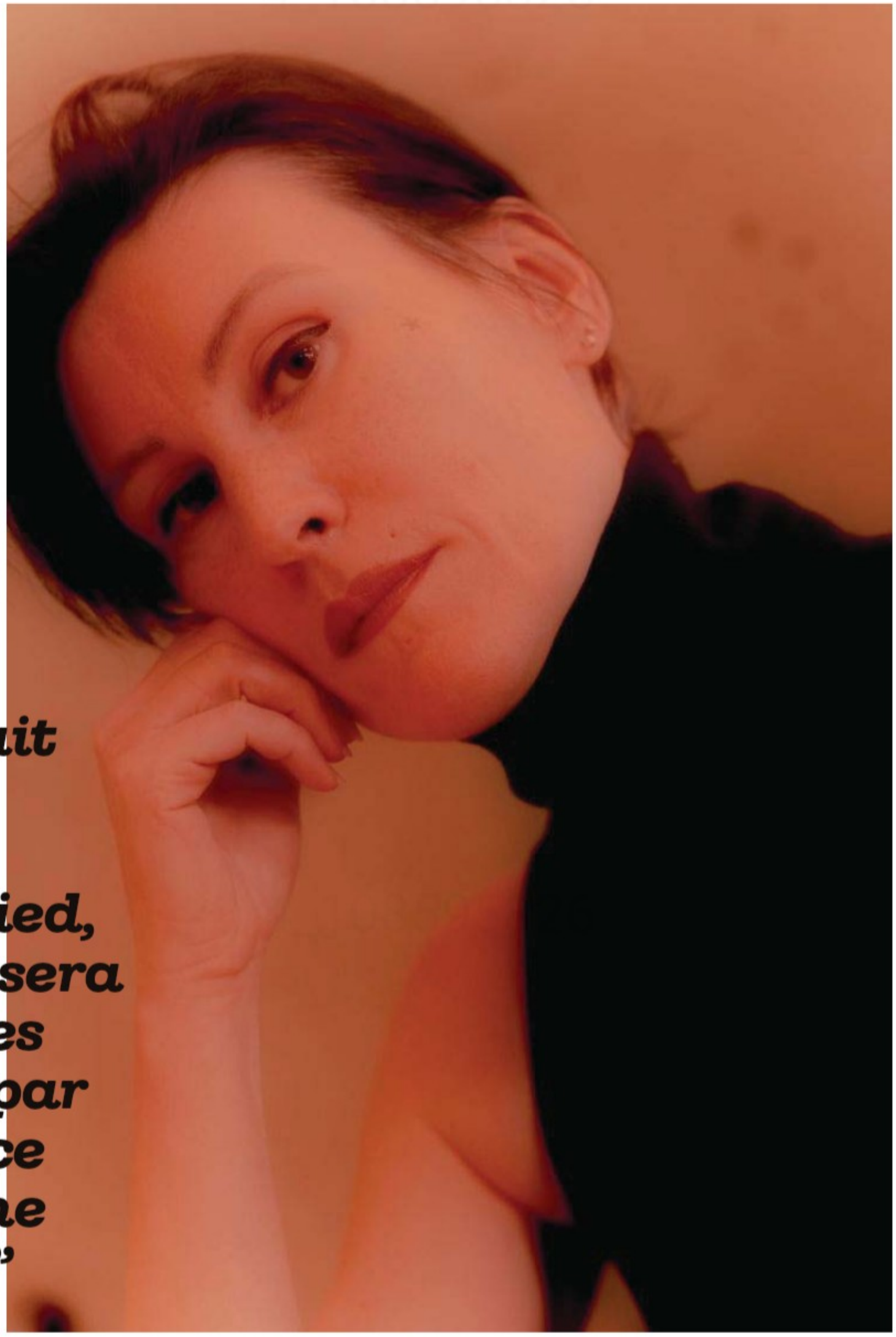
Absolument pas.

Pourquoi? Qu'est-ce qui a fait que vous vous êtes éloignée d'une figure longtemps admirée comme Annie Sprinkle?

Je ne suis pas dans la rédemption ; je ne cherche pas à m'autoflageller, mais à me livrer à un simple exercice d'autocritique. Effectivement, Annie Sprinkle, comme Betty Dodson ou Candida Royalle, fut longtemps une référence. Mais je trouve que le mouvement pro-sexe a très mal supporté le crash-test de MeToo. Et ça, c'est impardonnable.

Sur quoi ce mouvement a-t-il échoué depuis MeToo?

Un exemple : la papesse de la masturbation Betty Dodson, figure féministe pro-sexe, a organisé des grands ateliers collectifs de masturbation dans les années 1970. Au moment de MeToo, son discours, ça a été de dire en gros *"je comprends qu'il y ait des victimes qui dénoncent ce qui leur arrive, mais ce serait peut-être bien de reparler de sexualité en des termes positifs ; MeToo, c'est bien sympa, mais ce serait bien qu'on rigole un peu"*.
Et là, j'ai compris que ce mouvement pionnier était passé à côté de ce qui se jouait d'essentiel dans MeToo. Les autres figures du féminisme pro-sexe sont restées silencieuses. Elles n'ont pas pris la défense des victimes. J'ai trouvé ça insupportable. Une autre chose que j'ai trouvée inadmissible : à partir du moment où ont émergé les plateformes de cul, aucune d'entre elles n'a pris la parole pour critiquer ce système semi-mafieux.



“On pourrait escalader l’Everest à cloche-pied, on nous posera toujours des questions par rapport à ce passé qui ne passe pas.”

Cette dévitalisation du féminisme pro-sexe à l’heure de MeToo n’est-elle pas aussi liée au fait qu’il a manqué de figures-phares, d’un corpus théorique structuré dès le départ ?

C’est absolument le problème. En gros, les *feminist sex wars [en référence aux débats au sein du mouvement féministe à la fin des années 1970 et au début des années 1980 sur les questions de sexualité, de pornographie et de travail du sexe]* ont opposé les abolitionnistes et celles qui défendaient le travail du sexe. Les abolitionnistes ont produit des textes théoriques auxquels je n’adhère pas, mais bien construits. Alors que du côté des féministes pro-sexe, aucun texte fondateur n’a été écrit, on avançait sans boussole, sans grands principes. C’est ce qui fait que c’est un mouvement qui ne pouvait pas tenir sur la durée. Il s’essouffle et ne cherche pas à remettre en question quoi que ce soit, ne propose aucune revendication politique.

Est-ce que cela veut dire que les grandes figures du féminisme radical des années 1980, comme Andrea Dworkin ou Catharine MacKinnon, opposées aux féministes pro-sexe, ont finalement “gagné” la bataille des idées au sein du paysage féministe ?

Dans le monde du féminisme, je constate que leurs idées ont survécu ; contrairement à celles du féminisme pro-sexe. Même si je reste en total désaccord avec cette tradition du féminisme radical incarné par Catharine MacKinnon. Je considère toujours qu’il faut défendre les droits des travailleuses du sexe. Ça, ça n’a pas changé. •••

→ Comment vous situez-vous aujourd'hui dans cette cartographie féministe ?

Je ne me situe pas. Je me définis comme féministe. Point. Et j'accepte de discuter avec celles qui ne sont pas d'accord avec moi sur tout.

Pas d'accord avec vous sur quoi, essentiellement ?

Les sujets clivants au sein du féminisme, ce sont la question du travail du sexe et celle du voile. Je reste toujours droite dans mes bottes : je suis pour la défense des droits des travailleuses du sexe et je ne veux pas me mêler de ce qu'une femme décide de se mettre sur la tête. Ce n'est pas à moi d'aller emmerder des femmes qui sont déjà emmerdées.

Pour revenir à cette scène créative de la fin des années 1990, qu'est-ce que vous sauvez des formes proposées ?

Il y a eu plein d'œuvres intéressantes écrites, réalisées à ce moment-là. C'est le moment de l'émergence de Virginie Despentes ou de Bertrand Bonello, par exemple. Pour moi, l'un des plus grands textes de l'autofiction reste *Putain* de Nelly Arcan, publié en 2001.

En quoi le suicide de Nelly Arcan vous a tant touchée ?

C'est une ancienne escort mais aussi, et surtout, une grande écrivaine. Sauf qu'elle a été, elle aussi, sans arrêt ramenée à son passé de travailleuse du sexe. Quand elle a continué à sortir d'autres romans, à chaque fois elle était accueillie comme pute, pas comme écrivaine. Et je pense que c'est ça qui l'a tuée à petit feu ; elle est morte de la stigmatisation. Elle n'a pas pu être reconnue pleinement en tant qu'écrivaine, puisqu'il y avait toujours le fantôme de la pute qui planait au-dessus de sa tête. Partout où elle allait, c'était l'éternelle putain. Et au bout d'un moment, elle s'est pendue. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a un lien avec cette stigmatisation. Dans tous ses livres, on voit bien qu'elle se dirige très lentement vers le suicide. Il y a quelque chose de désespérant à être sans arrêt réduite à sa corporéité.

C'est donc votre cas ?

Pas toujours. Aujourd'hui, il existe des jeunes nanas qui me découvrent à travers les podcasts, *La chair est triste hélas*, les BD, qui viennent me voir sans être au courant de mon passé porno. Mais pour le reste… On fait notre boulot, on y met toute notre vie, on pourrait escalader l'Everest à cloche-pied, on nous posera toujours des questions par rapport à ce passé qui ne passe pas. La comédienne Caroline Ducey a par exemple raconté comment elle a été ravagée par son rôle dans *Romance* de Catherine Breillat. On voit bien à quel point tout cela est destructeur, parfois jusqu'à la mort. Les conséquences du *slut shaming* vont loin. Et je ne parle pas de toutes celles moins connues qui se retrouvent à perdre la garde de leurs enfants, à ne plus pouvoir trouver d'appartement ou de boulot, à devoir déménager parce qu'elles sont harcelées par le voisinage…

Vous parlez d'un *"problème sans issue"*. Vraiment ?

Oui, c'est sans issue. Je ne vois pas ce que je peux faire de plus. J'ai réalisé plein de documentaires, écrit plein de livres. J'ai été primée pour de la fiction. J'ai fait de longues études. Qu'est-ce que je peux faire de plus ? J'ai tout fait pour prouver que j'étais capable d'autre chose.

Comment comprendre cette impossibilité de sortir de cette image en forme de destin, de verdict social ? Est-ce qu'il faut l'indexer à une structure sociale, patriarcale, sexiste, puritaine ?

Je pense vraiment que c'est une volonté de punir les femmes. Il y a cette idée qu'il faut faire rentrer dans le rang ces femmes qui ont péché. Je pense que ça vient de la haine des hommes pour les femmes et leur volonté de contrôle. Cela ressurgit sous d'autres formes avec le *body count* par exemple, c'est-à-dire le nombre de personnes avec lesquelles on a couché. C'est une question qui revient tout le temps chez les influenceurs.

Mais cette culture masculiniste n'est-elle pas en même temps largement déconstruite de nos jours ? Ne s'affaiblit-elle pas sous l'effet des luttes et des savoirs qui éclairent ses dégâts ?

Elle est aussi forte qu'avant, mais sous d'autres formes. Il y a certes plein de jeunes garçons qui ont réussi à grandir en étant émancipés de ça. Il y a donc un espoir du côté de cette nouvelle génération. Mais on voit aussi, chez cette même tranche d'âge, une explosion du masculinisme. Ça s'équilibre. Parfois, on passe par des périodes où on a l'impression qu'il y a une vague de libération, puis ça retombe, c'est le *backlash*.

C'est ce qu'on voit en ce moment ?

Oui. Et on n'a pas tout vu. Les masculinistes sont en train de se radicaliser.

Que faire aujourd'hui de la figure de la féministe radicale Valerie Solanas, sur laquelle vous avez réalisé un film (*J'ai tiré sur Andy Warhol – "Scum Manifesto"*, 2024) ?

Son *Scum Manifesto*, écrit en 1967, est toujours d'actualité en ce que sa radicalité nous éclaire sur la nécessité de rester sur ses gardes face au pouvoir patriarcal ; mais il y a aussi dans ce texte outré un côté excessif, jubilatoire, plus du côté de la mauvaise foi. C'est drôle. Même si Valerie Solanas écrit au premier degré et qu'elle ne rigole pas du tout. Toute sa vie a été jalonnée de traumatismes sexuels. Elle est vraiment pour l'éradication de la moitié de la planète.

"Les mecs de ma génération, c'est mort ; je n'ai aucun espoir avec eux, ils ont encore cette vision de prise de possession d'un territoire."

Pas vous ?
Non, évidemment. Mais il faut d'abord retenir d'elle, je crois, la rigolade. J'ai vécu cela avec la pièce *La chair est triste hélas.* Les meufs dans la salle venaient pour s'en payer une belle tranche ; je pense que le rire cathartique, qui vient mettre un peu de baume sur les brûlures, est fondamental.

La réception de la pièce s'est donc jouée autour de cette fantaisie libératrice ?
Oui, cela m'a fait plaisir. Quand j'ai écrit le texte, j'étais comme Solanas, *full* premier degré. Et sur scène, j'ai pu mesurer sa dimension presque comique. Des hommes dans la salle, certes minoritaires, se marraient, avec un sens de l'autodérision ; d'autres, traînés par leurs nanas, se barraient, furieux.

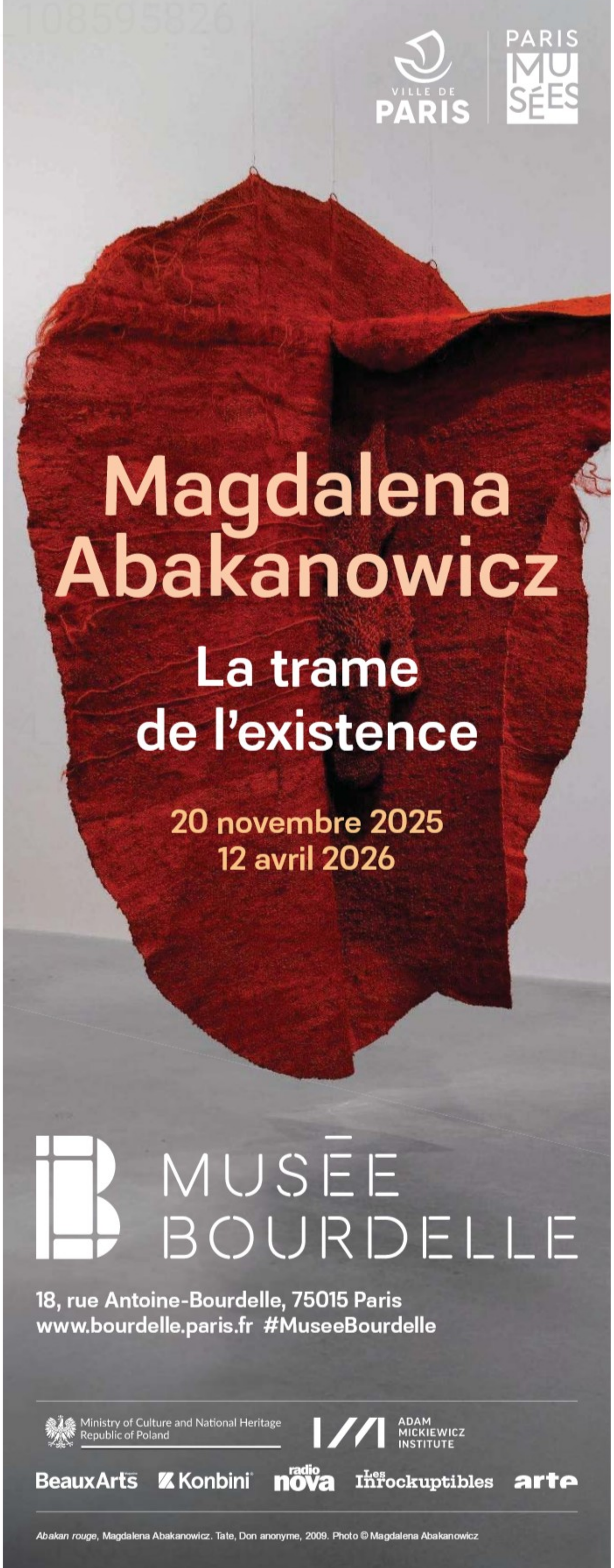
Le concept de *slut shaming* renvoie à l'idée de honte *(shame)*. Faut-il comprendre ce concept comme une forme d'inversion de ce qu'entend porter le mouvement MeToo ? La honte n'a donc pas changé de camp ?
Effectivement, les choses ne changent pas beaucoup. Je suis marquée du sceau de l'infamie ; il y aura toujours quelqu'un qui viendra essayer de me discréditer. Mais je ne suis pas capable de dire *"pardon, je n'aurais pas dû le faire"*. Il y a des choses trop brutales et traumatisantes que j'aurais aimé éviter, mais sur le principe même de ce que j'ai fait, je n'arrive toujours pas à comprendre ce qu'on me reproche.

La sexualité masculine est-elle un chantier, doit-elle se transformer ?
Oui.

Comment ?
On écoute, déjà, on prend acte ; je pense que pour les mecs de ma génération, c'est mort ; je n'ai aucun espoir avec eux, ils ont encore cette vision de prise de possession d'un territoire. Les jeunes hommes ont grandi, eux, avec la notion de consentement ; là-dessus, j'ai plutôt bon espoir. Mais cela ne me concerne plus. Je pense que c'est compliqué pour un homme de 50 ans de casser ce sur quoi il s'est construit – des schémas de sexualité, un imaginaire érotique de la domination, des amants autocentrés, des mecs qui s'en foutent de nos plaisirs.

Quels sont vos prochains combats ?
Je n'ai pas un planning de combats, je ne suis pas une femme politique. Je reste seulement fidèle à ma ligne ; je n'ai pas changé de cap en vingt-cinq ans. Je suis une mémé qui radote avec des variantes. Je ne vais pas me lancer dans des combats qui ne sont pas les miens, me demander s'il faut dire "Madame" ou "Monsieur le ministre" ; tout ce qui touche au corps reste ma ligne directrice.

Slut shaming – Faire payer les femmes d'Ovidie (La Découverte/"Cahiers libres"), 160 p., 18 €. En librairie.
La Dialectique du calbute sale d'Ovidie et Audrey Lainé (Marabulles), 128 p., 19,95 €. En librairie.
La chair est triste hélas de et par Ovidie, avec Anna Mouglalis. Au Théâtre de l'Atelier, Paris, du 29 janvier au 8 février.



L'HOMME QUI A TUÉ JOHN LENNON

Le 8 décembre 1980, à New York City, à l'entrée du Dakota Building, Mark David Chapman tirait à cinq reprises sur l'ex-Beatle, âgé de 40 ans. Qui mourra quelques instants plus tard. Le 27 août 2025, le tueur se voyait refuser sa quatorzième demande de libération conditionnelle... Ce que certain·es trouvent injuste. Enquête.

Texte Thomas Andrei

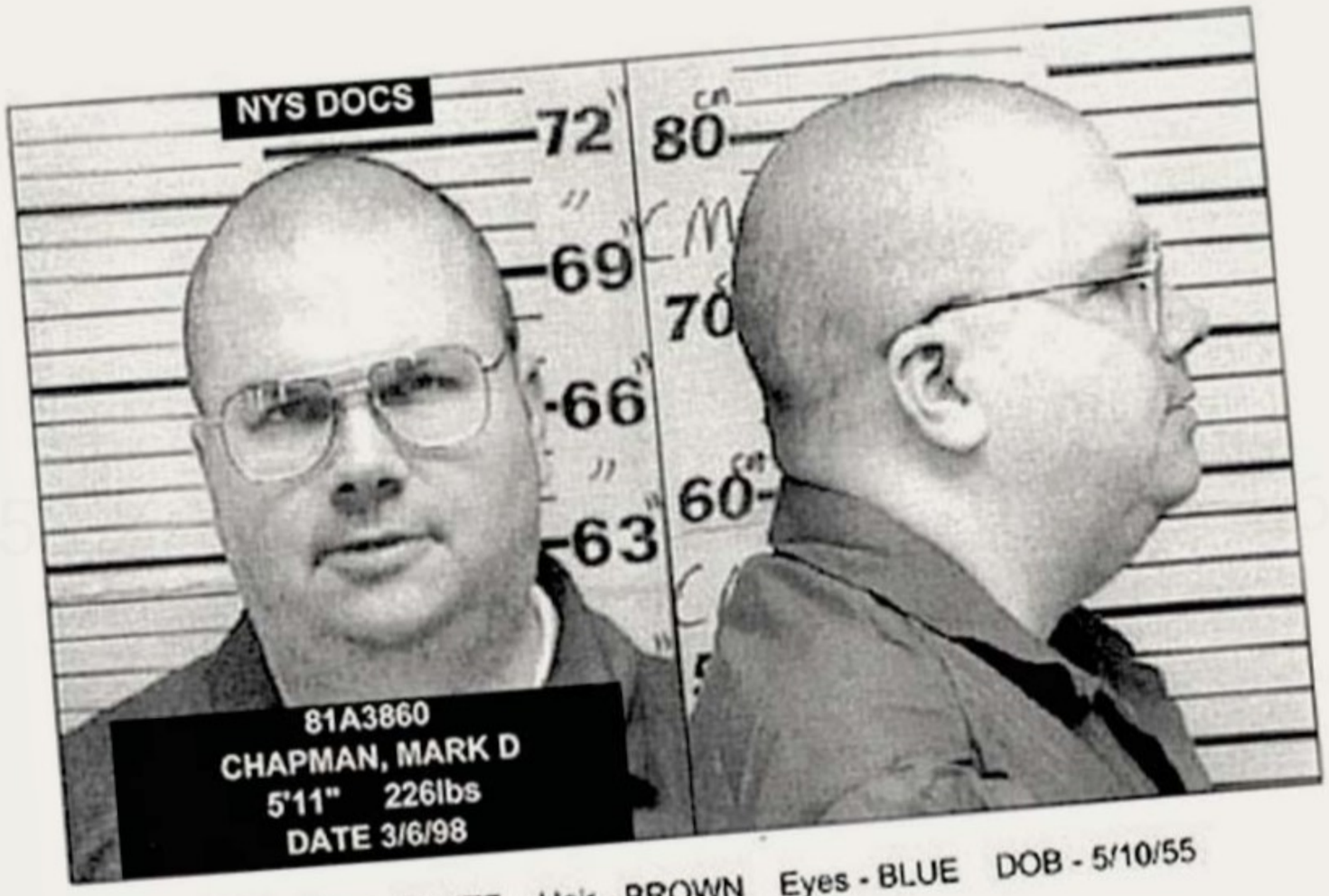
C'est par un froid lundi d'automne que le cœur de John Lennon s'est arrêté à l'hôpital St. Luke's-Roosevelt de New York. Les heures suivantes, une grande émotion s'emparait de la ville. Certain·es diraient du monde entier. En 2021, la docteure en philosophie Kathleen Riddell étudiait, dans sa thèse, les réactions engendrées par la mort de l'ancien Beatle. Quatre ans plus tard, afin de faire comprendre le chagrin d'alors aux générations qui n'étaient pas encore nées, elle opte pour une comparaison : *"C'était aussi choquant que si quelqu'un tuait Taylor Swift aujourd'hui."* Pour l'experte, les deux artistes ont en commun d'avoir montré durant leurs carrières plusieurs facettes, permettant des processus d'identification à différents moments.

Certain·es fans ont pu ressentir une connexion avec la figure de gendre idéal, en costume cintré, que Lennon incarnait au début des Beatles. D'autres, au Lennon aux cheveux longs qui méditait en Inde ou à celui qui, avec Yoko Ono, recevait la presse assis sur son lit pour promouvoir la paix. *"Puis à John Lennon le père,* ajoute Riddell. *Comme Taylor Swift paraît l'être actuellement, Lennon semblait heureux au moment de l'assassinat. Pendant cinq ans, il s'était éloigné des projecteurs afin d'élever son fils Sean. Il venait de faire son retour sur le devant de la scène avec cet énorme album,* Double Fantasy, *sorti le 17 novembre. Tout ceci explique l'effusion de tristesse. Le timing rendait sa mort particulièrement tragique."* Rapidement, on apprenait que le tueur, Mark David Chapman (MDC), né au Texas en 1955 de l'union d'un soldat et d'une infirmière, avait été fan des Beatles. Jusqu'à ce que sa conversion au christianisme déclenche des sentiments amers envers Lennon.

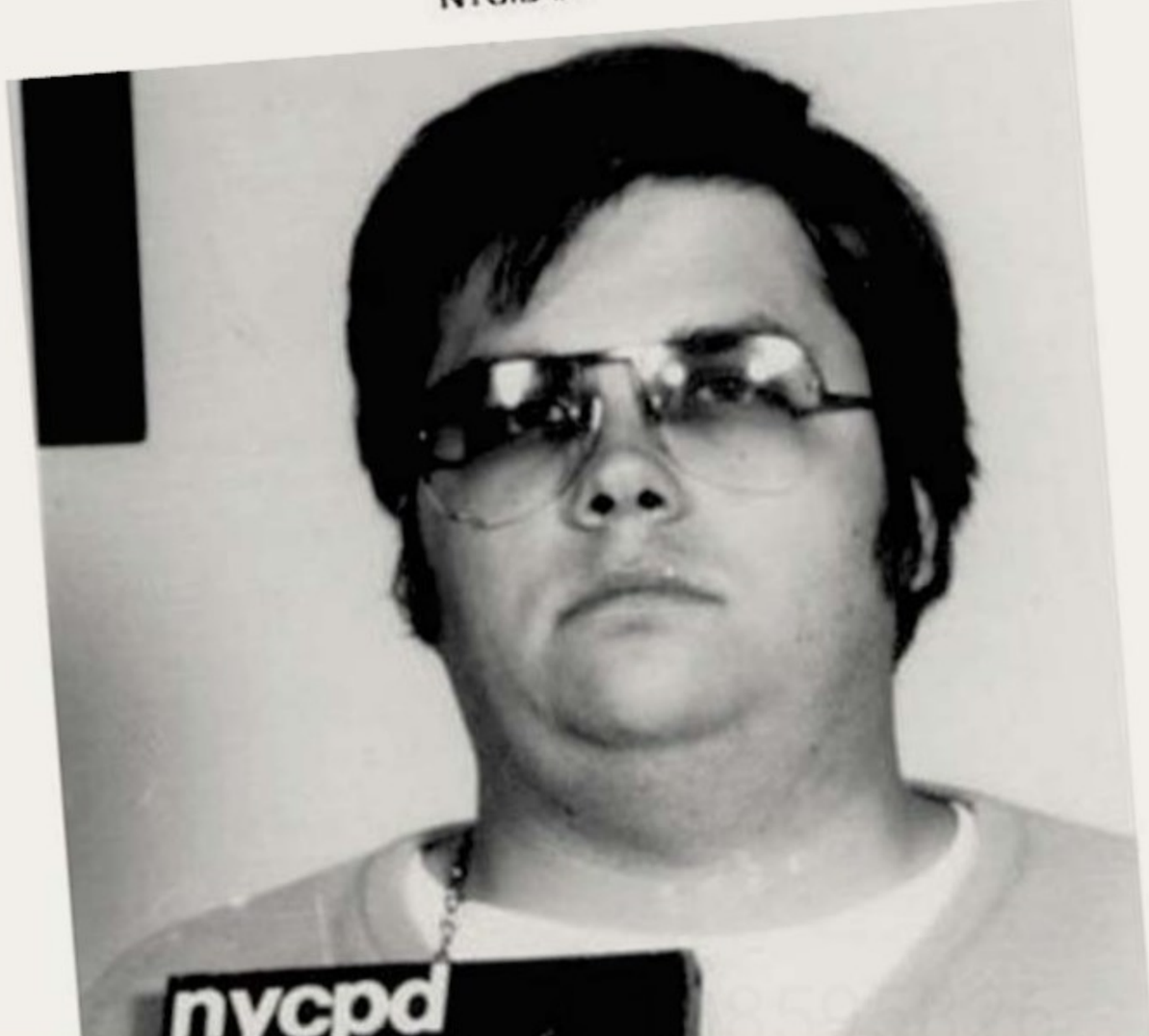
Dans une interview au quotidien londonien *The Evening Standard* publiée en 1966, la star disait que sa religion finirait par disparaître et que les Beatles étaient alors *"plus populaires que Jésus"*. Après son départ du groupe, le musicien sortait •••

Bureau of Prisons/Getty Images









← *Mugshots* de Mark David Chapman, l'assassin de John Lennon.



↑
Mark David Chapman (la tête couverte) escorté sous haute protection à l'hôpital Bellevue après une comparution au tribunal au cours de laquelle son avocat, Herbert Adlerberg, a demandé à être démis de l'affaire. À New York, le 12 décembre 1980.

Par le passé, MDC a avoué avoir eu d'autres cibles en tête, comme Paul McCartney, David Bowie, Jacqueline Kennedy-Onassis et Ronald Reagan.

→ en décembre 1970 un album enregistré avec son épouse : *John Lennon/Plastic Ono Band*. Sur la dixième piste, *God*, il déclarait ne croire ni en la magie , ni en la Bible, ni en Hitler, ni en Jésus… ni *"aux Beatles"*. Seulement en lui et en la femme qu'il aimait. Ces commentaires firent bouillir en Chapman une délirante colère. Dans *Let Me Take You Down – Inside the Mind of Mark David Chapman, the Man Who Shot John Lennon*, la biographie qui lui est consacrée par le journaliste américain Jack Jones, MDC raconte son envie de hurler sa fureur à Lennon : *"POUR QUI IL SE PREND, À DIRE CES CHOSES SUR DIEU, LE PARADIS ET LES BEATLES ??!!"*

PEINE DE MORT PAR INCARCÉRATION

Depuis mars 2022, Mark Chapman est incarcéré dans l'établissement correctionnel de Green Haven, dans l'État de New York. C'est aussi là qu'un certain Jose Hamza Saldana a purgé une peine de trente-huit ans pour *"tentative de meurtre sur un officier de police,* relate ce septuagénaire, masquant toute émotion sur son visage. *Ce qui n'est pas terrible. Je suis sorti en 2018. Aucune prison n'est agréable, mais certaines sont pires que les autres. Green Haven est pire que d'autres"*. En 1981, MDC était condamné à une peine de prison de *"20 years to life"*. Professeur de droit pénal à l'université Paris Nanterre, Olivier Cahn traduit cette notion étrangère ainsi : *"Une peine comprise entre vingt ans de réclusion et la réclusion criminelle à perpétuité."* L'expert explique que le droit pénal de l'État de New York, différent du droit français, prévoit une fourchette de peines minimales et maximales : *"Si un juge considère qu'en raison de la dangerosité de la personne, il existe un risque qu'elle constitue toujours une menace pour l'ordre public à l'issue de la purge de sa peine, il peut prononcer une fourchette de peines. À l'issue de la purge de la peine fixe, la personne n'est pas libérée, mais elle peut bénéficier d'une libération conditionnelle."*

Bettmann Archive/Getty Images

Jose Saldana dirige aujourd'hui Release Aging People in Prison, une association qui milite pour que les prisonnier·ères âgé·es puissent être libéré·es. Parce que le cerveau évolue avec le temps et qu'un individu comme Chapman est, à 70 ans, une personne différente de celle qu'il était à 25. Dans les règles décryptées par Cahn, Saldana perçoit une accumulation d'injustices : *"Au moment du procès, ils auraient pu lui donner une peine comprise entre vingt-cinq ans et la réclusion criminelle à perpétuité. Le juge a décidé de ne lui donner que vingt ans."* Techniquement, MDC pourrait bénéficier d'une libération conditionnelle depuis l'an 2000.

"Chapman a reçu ce qu'on appelle une peine ouvrant droit à une libération conditionnelle, poursuit-il. *Les législateurs de New York ont dit que ce crime mérite cette peine. Pas une peine de mort par incarcération. On peut lui accorder la conditionnelle. C'est son statut. Mais la Commission des libérations conditionnelles continue de s'y opposer et le fera sûrement jusqu'à sa mort."* Selon Saldana, quatorze refus de libération ne constituent pas un record, mais c'est déjà un chiffre rare. *"Ce que fait la commission, en somme, c'est modifier la peine prononcée,* estime-t-il. *Ils ne sont pas censés avoir ce pouvoir, mais ils agissent comme tels."* Jusqu'en 2014, les audiences de libération conditionnelle se déroulaient "en personne". Le ou la détenu·e se retrouvait dans une salle avec trois commissaires *"qui voyaient qu'ils parlaient à un être humain,* enchaîne Saldana. *Maintenant, tu vas dans une petite pièce et tu t'assois devant un écran d'ordinateur. Ça change beaucoup de choses".*

TUER POUR EXISTER

Nous sommes parvenu·es à obtenir la retranscription de la dernière entrevue de Mark Chapman avec la Commission des libérations conditionnelles. Dans un document séparé, le New York State Department of Corrections and Community Supervision explique que de grands pans de l'entretien ont été expurgés par respect d'une loi new-yorkaise sur la protection de la santé mentale, ainsi que pour des motifs liés au respect de la vie privée ou par crainte que certains passages *"mettent en danger la vie ou la sécurité d'un individu".* Au début de cet étrange dialogue, Chapman parle d'abord des petits boulots qui l'ont occupé depuis les années 1980. Il a notamment travaillé à la bibliothèque du centre correctionnel d'Attica, où il a purgé sa peine avant un transfert à Wende en 2012. On apprend qu'il y a réparé des chaises roulantes. Le prisonnier évoque ensuite ses passe-temps : il joue au volley-ball, étudie la Bible *"tous les soirs à 19 heures"* et suit des cours sur des sujets variés, comme *"la religion, les arts, la culture, les traumatismes".*

Il dit être toujours marié à son épouse, Gloria Abe. En 1980, le couple vivait à Hawaii. Abe a depuis déménagé dans l'État de New York afin de pouvoir lui rendre visite. Finalement, Mark Chapman aborde *"la nuit du crime".* La commissaire lui demande pourquoi il l'a commis, et s'il réalise l'impact que ses actes ont eu sur la victime, sa famille et *"la communauté".* Ce qui, ici, fait vaguement référence à tous·tes celles et ceux que Lennon aurait touché·es. Chapman démarre : *"Mon crime était complètement égoïste."* Il raconte s'être envolé d'Honolulu, avoir acheté une arme, s'être entraîné à tirer. La commissaire intervient : *"Pourquoi vouliez-vous le tuer ?"* Chapman répond : *"Pour être célèbre, pour être quelque chose que je n'étais pas."* •••





↑
Rassemblement de fans devant le Dakota Building pour rendre hommage à John Lennon le lendemain de sa mort. À New York, le 9 décembre 1980.

"J'étais embrouillé dans mon obsession d'être quelqu'un, c'était des couches et des couches de ténèbres, de brouillard, de noirceur."

Mark David Chapman

→ Avant le meurtre, le tueur a attendu une journée entière devant la résidence de Lennon, dont le nom, comme celui du reste de sa famille, n'apparaît jamais dans la retranscription. Chapman lui a d'abord demandé un autographe, signé sur un vinyle de *Double Fantasy*. *"C'était vers midi ou 13 heures et il était très aimable,* se souvient le prisonnier. *Et je n'ai pas pu le faire, je n'ai pas pu le tuer à ce moment-là, alors il est parti et j'ai continué à attendre devant le bâtiment."*

Le meurtrier raconte que, vers 23 heures, une femme – on comprend qu'il s'agit de Yoko Ono – est sortie d'une limousine blanche, alors que Lennon parle à son chauffeur. *"Il m'a regardé brièvement,* poursuit le meurtrier. *Je ne pense pas qu'il ait reconnu le mec qui était là à midi.* […] *Quand il m'a dépassé, j'ai tiré toutes mes balles dans son dos."* Quelques lignes de dialogue plus loin, Chapman assure avoir, plus tôt dans la journée, prié Dieu pour qu'Il l'arrête. La commissaire le redirige vers sa chronologie. *"J'ai juste attendu là que la police arrive."*

En le fouillant, les forces de l'ordre retrouvent sur le tireur une Bible, une liasse de 2 000 dollars, quatorze heures de chansons des Beatles enregistrées sur des cassettes, un revolver 38 Special Charter Arms ainsi qu'un livre : *L'Attrape-Cœurs* de J.D. Salinger. Afin de comprendre pourquoi, la commissaire doit insister. MDC semble éviter la question. *"C'est un livre puissant,* répond-il enfin. *Cela parle des sentiments intimes d'un jeune homme qui se sent détaché de la société, et je m'y suis vraiment identifié à l'époque, probablement parce que c'est l'un des premiers romans que j'ai lus."*

LENNON, "LE ROI DES HYPOCRITES"

Au moment de ce que Chapman appelle les *"dernières années de* [sa] *vie"*, il tombe à nouveau sur l'ouvrage dans une bibliothèque d'Honolulu. *"Dans l'état dans lequel je me trouvais, j'ai commencé à m'identifier à nouveau à Holden Caulfield* [le personnage central]. *Holden avait ce fantasme, dans le livre, de tirer sur quelqu'un. Pas sur quelqu'un de connu, mais de tirer sur quelqu'un, et de faire sortir son angoisse, le fait qu'il soit incompris, bla-bla-bla."* Par le passé, MDC a avoué avoir eu d'autres cibles en tête, comme Paul McCartney, David Bowie, Jacqueline Kennedy-Onassis et Ronald Reagan. La commissaire demande comment le tireur a choisi Lennon, ajoutant *"j'ai lu quelque part que vous pensiez que c'était un hypocrite"*. Le tueur confirme que l'hypocrisie était un des grands thèmes de *L'Attrape-Cœurs*. Pour lui, Lennon était le roi des hypocrites. Lui qui rêvait, sur *Imagine*, d'un monde *"sans possessions"*, alors qu'il possédait *"tout cet argent, cet incroyable appartement.* […] *J'étais en colère contre lui."* Mais le soir du meurtre, Chapman assure ne pas avoir ressenti de colère, ne pas avoir abattu l'artiste à cause de sa fortune ou pour des raisons un tant soit peu politiques. Lennon n'a été choisi *"que pour sa popularité"*. Parce que le tuer rendrait Chapman célèbre. *"J'étais embrouillé dans mon obsession d'être quelqu'un, c'était des couches et des couches de ténèbres, de brouillard, de noirceur,* décrit-il. *C'est ce qui s'est passé, je pense."*

Certaines vies sont-elles plus importantes que d'autres ? Afin d'éviter toute confusion, Jose Saldana tient à définir l'acte de MDC comme *"un horrible crime"*. Pour autant, il estime que le tueur devrait sortir. Et il n'est pas le seul. En 2011 naissait une page Facebook intitulée Free Mark David Chapman. Dérangeant, le dernier post montre une photo de Yoko Ono vomissant dans une cuvette de toilettes. Dans les commentaires, un homme avec une tache de vin sur le visage prétend que Lennon *"avait traité Chapman comme un moins-que-rien"*, que le jeune homme devait donc se protéger. Il légitime le meurtre.

Comme lui, une éleveuse de rats basée dans le New Jersey exige la libération de MDC. Elle promet que *"si il sort"*, elle sera *"là pour le protéger."* Elle ajoute : *"Je ne dis pas qu'il a eu*

G Major/Mirrorpix/Getty Images

raison, mais il a dû retenir la leçon. Peut-être qu'aucun de vous n'a appris que la haine n'est pas la solution." En guise de réponses, de nombreux commentaires appellent à la mort de Chapman. À le pendre, à le lapider. Parmi les intervenant·es se trouvent aussi des individus plus mesurés, comme un retraité texan du nom de Chris Davis. *"Je pensais pouvoir avoir des discussions civilisées à son sujet, mais j'avais tort,* s'exclame ce sexagénaire, plutôt fan de punk que des Beatles. *Il existe une véritable haine contre lui, qui vire à l'extrémisme. On dirait que c'est Lucifer en personne ! Pour ma génération, Lennon était un saint. De la même façon qu'Elvis avait un statut de divinité. Je trouve ce genre de choses assez troublantes."* Pour Davis aussi, Chapman devrait retrouver la liberté. *"Parce que je ne pense pas qu'il constitue encore une menace pour la société,* argumente-t-il. *De ce que j'ai lu, son obsession pour les célébrités et pour l'idée d'en devenir une est derrière lui. Il devrait pouvoir rejoindre sa femme et couler ses derniers jours en paix. Mais ça porte à contentieux. Un jour, on m'a dit qu'il était transféré dans une prison du Texas. J'ai appelé sa prison de New York pour vérifier… Je peux vous dire que ces gens-là ne voulaient pas me répondre ! On m'a traité comme un terroriste !"*

LA VALEUR D'UNE VIE HUMAINE

Professeur de maths dans l'est de l'Angleterre, David Drozdowski aimerait lui aussi que Chapman sorte. Dans une lettre adressée à la Commission des libérations conditionnelles en 2020, il écrivait qu'un extraordinaire manque d'objectivité gangrenait l'affaire dans son ensemble. Pour lui, tout a été bouclé trop vite. Par e-mail, il envoie un lien vers un article du magazine *Psychology Today*. On y lit que les avocats de MDC avaient d'abord envisagé d'adopter une stratégie de défense fondée sur les troubles psychiques de leur client. *"Plusieurs experts en santé mentale étaient prêts à témoigner que Chapman était psychotique."* Le tueur aurait montré *"plusieurs visages"* durant les évaluations, mais le fait qu'il ait eu un bon contact avec ceux chargés de déterminer l'état de sa santé mentale l'aurait placé dans une *"zone grise"*. Finalement, l'accusation présenta trois cliniciens qui déclarèrent que *"les fantasmes"* de Chapman ne relevaient pas d'une quelconque psychose. Il fut donc déclaré apte à comparaître devant la justice. *"En 2018, j'ai lu que la commission admettait qu'il présentait un faible risque de récidive,* intervient Drozdowski. *J'ai naïvement pensé que c'était le principal critère pris en compte pour la libération conditionnelle."* D'après Drozdowski, comme pour Chris Davis et Jose Saldana, les commissions successives refusent de libérer Chapman par peur des réactions que cette décision pourrait provoquer. *"Les commissaires sont nommés par le gouverneur et reçoivent un salaire de plus de 100 000 dollars par an,* commente Saldana. *S'ils relâchent ce mec, les médias diront qu'ils sont fous, que ce sont des gauchistes. Et le gouverneur nommera d'autres gens."* Si Chapman n'est pas relâché, ce ne serait donc pas parce qu'il a tué quelqu'un. Ou même parce qu'il a causé la mort d'une figure publique. Mais parce qu'il a, spécifiquement, tué John Lennon. •••

GELUCK
EXPOSE
LE CHAT

MUSÉE MAILLOL – PARIS

www.expo-lechat.com EXPO À découvrir maintenant !



tempora MUSÉE MAILLOL PARIS LCI LE FIGARO PARIS MATCH RATP sncfconnect PARIS PREMIÈRE RTL

→ *"La personne qui a avoué avoir tué Malcolm X a été libérée après quarante-quatre ans,* glisse Saldana, désabusé. *Alors que c'était une figure du mouvement de libération afro-américaine."*
En 2022, la commission justifiait son refus par le fait que le *"manque d'égard"* de Chapman pour une vie humaine aurait eu *"des conséquences internationales"* et que son action aurait laissé *"un vide"* dans un monde qui ne s'en serait jamais remis. *"Mais le meurtre de célébrité n'est pas une classification juridique,* peste Drozdowski. *Cela revient à dire que certaines vies humaines ont plus de valeur que d'autres. Que quelqu'un qui achève ces vies-là est pire que d'autres meurtriers."*

LETTRE OUVERTE À YOKO ONO

En la figure de Lennon, les partisan·es de la libération du meurtrier voient plutôt des motifs de clémence. En 1980, le mari de Yoko Ono était presque plus un activiste, un messager de la paix qu'un musicien. Quelques mois avant l'audience de 2020, l'universitaire Susie Day se fendait d'une lettre ouverte à sa veuve. Elle lui rappelait le mantra que le couple scandait sur *Give Peace a Chance,* hymne pacifiste qui demandait de *"donner sa chance à la paix"*. Elle citait, ensuite, les paroles de *Revolution : "Nous voulons tous changer le monde."* Dave Drozdowski réagit : *"Yoko Ono semble penser que Chapman doit être emprisonné à vie. Elle s'est opposée à sa libération plusieurs fois. Son amertume est compréhensible. Elle est issue de son deuil. Mais c'est évidemment hypocrite, contraire au message de paix, d'harmonie et de pardon qu'elle véhiculait. Cela suggère que Lennon et Ono voulaient que le pardon soit adopté par le monde en général, mais pas par eux en particulier."*
Sa lettre ouverte, Susie Day l'assure, ne parle pas seulement de Chapman mais des milliers de personnes qui vieillissent en prison avec un profond sentiment de remords comme compagnon de cellule. *"Ce qui manque à la commission, ce n'est pas de l'objectivité, mais de l'humanité,* déclare-t-elle. *Et une capacité à regarder un être humain réel, vivant, qui respire devant eux, et à voir au-delà du crime qui a envoyé cette personne en prison pour des décennies, alors qu'il n'a probablement pris que quelques minutes à le commettre."* À la fin de son texte, Day s'adresse directement à Ono : *"Qu'est-ce que toutes les années passées en prison par Mark Chapman ont fait pour guérir votre douleur ? Ou la nôtre, d'ailleurs ? Je n'oserais jamais vous demander de pardonner. Mais qui ne mérite pas d'être pleuré ? À quel moment et dans quelle mesure le deuil doit-il déterminer la justice ? Votre réponse, Yoko Ono, nous aidera à comprendre s'il a vraiment été un jour possible de donner une chance à la paix."*
Mais MDC lui-même veut-il vraiment sortir ? Il faut l'insistance patiente de plusieurs commissaires avant qu'il admette son envie *"d'être dehors"*. Plus tôt, il demandait que l'on transmette, de sa part, un message à Yoko Ono : *"Je voudrais profiter de cette opportunité pour m'excuser une nouvelle fois d'avoir dévasté sa vie.* […] *S'il vous plaît, dites-lui qu'elle n'a plus du tout à avoir peur de moi."* Mark Chapman pourra à nouveau demander sa libération conditionnelle en février 2027.

MDC veut-il vraiment sortir ? Il faut l'insistance de plusieurs commissaires avant qu'il admette son envie "d'être dehors".



↓
Mosaïque du mémorial de Strawberry Fields dédié à John Lennon à Central Park, à New York, le 8 décembre 2015, pour le 35e anniversaire de sa mort.

Richard Levine/Corbis via Getty Images

FONDATION LOUIS VUITTON

OPEN SPACE

OPEN SPACE #17

JAKOB KUDSK STEENSEN

The Song Trapper

Exposition en galerie 8
du 17 octobre 2025
au 2 mars 2026

Réserver sur
fondationlouisvuitton.fr
Fondation Louis Vuitton
8 avenue du Mahatma Gandhi,
Bois de Boulogne, 75116 Paris

Jakob Kudsk Steensen, *The Song Trapper*, 2025 - Image en mouvement, performance virtuelle et son spatialisé - Image tirée de la vidéo - Courtesy de l'artiste.

Rentrée scènes 2026



Gwendal Le Flem

Histoire coloniale, relation aux animaux, mémoire de la Shoah, expérience féminine… Des propositions exaltantes de théâtre et de danse à inscrire sur son agenda.

Dossier coordonné par Igor Hansen-Løve

Texte Fabienne Arvers, Igor Hansen-Løve, Philippe Noisette & Patrick Sourd

← GUILLAUME VINCENT ET FLORENCE JANAS
théâtre

Ce *Paradoxe,* c'est d'abord la complicité entre la comédienne Florence Janas et le metteur en scène Guillaume Vincent, couple de théâtre depuis une trentaine d'années dont l'alchimie provoque des petits miracles comme celui-ci. Incarnant une multitude de rôles, oscillant entre humour burlesque et mélancolie, il et elle traitent de la figure maternelle et de sa disparition. Leurs histoires mêlent l'autofiction et des récits d'imagination pure. Un régal de finesse et de légèreté. **I. H.-L.**

Paradoxe de et avec Guillaume Vincent et Florence Janas.
Au T2G, Gennevilliers, jusqu'au 26 janvier; au Théâtre Olympia, Tours, du 11 au 13 mars.

STÉPHANE BRAUNSCHWEIG
théâtre

Le texte est signé par Arne Lygre. Il y est question des retrouvailles dans une maison entre trois femmes qui font face à des configurations familiales différentes (mère célibataire, famille recomposée…) mais banales. Sous la plume acérée du dramaturge norvégien, elles vont devenir bouleversantes d'ambivalence et de complexité. Parions que l'ex-patron de l'Odéon saura tirer toute la sève de ce drame nordique. **I. H.-L.**

À notre place, texte Arne Lygre, mise en scène Stéphane Braunschweig, avec Cécile Coustillac, Clotilde Mollet, Chloé Réjon. Au TNB, Rennes, du 3 au 7 mars ; à La Colline, Paris, du 18 mars au 17 avril.



↑ CHLOÉ DABERT
théâtre

La directrice de la Comédie de Reims (lire p.99) s'attelle à la mise en scène du *Marie Stuart* de Friedrich von Schiller paru en 1800 – et ce n'est pas rien… L'auteur germanique retrace les derniers jours de la reine d'Écosse et de France, une femme au destin tragique et abracadabrantesque, truffé d'intrigues intimes et politiques dignes d'un feuilleton en 14 saisons et 122 épisodes, en lutte avec la reine d'Angleterre, Élisabeth Ire. Avec 12 interprètes au plateau, Chloé Dabert signe un spectacle élégant sous-tendu par un suspense effroyable, à la hauteur de son sujet. **I. H.-L.**

Marie Stuart de Friedrich von Schiller, mise en scène Chloé Dabert, avec Bénédicte Cerutti, Brigitte Dedry, Jacques-Joël Delgado… Au Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis, jusqu'au 29 janvier ; au Théâtre du Nord, Lille, du 3 au 7 février ; à la Comédie de Béthune du 11 au 13 février ; au TNP, Villeurbanne, du 25 février au 4 mars et en tournée.

MARGAUX ESKENAZI
théâtre

Margaux Eskenazi poursuit un cycle de création autour de l'œuvre d'Imre Kertész entamé en juin 2024 avec *Kaddish, mémoires*. Survivant des camps de concentration d'Auschwitz, de Zeitz et de Buchenwald, l'écrivain hongrois ne témoigne pas seulement de son expérience dans ses livres, il se libère d'une vie confisquée en revendiquant tout autant une restitution mémorielle qu'une création fictionnelle. Composée à partir des romans et d'un recueil d'entretiens d'Imre Kertész, *Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge* de Margaux Eskenazi poursuit une démarche d'autofiction : *"Le moment est venu pour moi, en lien avec une actualité brûlante, de plonger dans les identités multiples – et problématiques – du judaïsme : du juif de la diaspora au juif israélien, en essayant de déployer ce qui semble aujourd'hui un paradoxe : une pensée juive française décoloniale."* **F.A.**

Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge d'après Imre Kertész, mise en scène Margaux Eskenazi, avec Armelle Abibou, Michael Charny, Milena Csergo… Au théâtre des Îlets, Montluçon, les 28 et 29 janvier ; au théâtre des Gémeaux, Sceaux, les 6 et 7 février ; au Théâtre de Sartrouville et des Yvelines les 12 et 13 février ; au TNP, Villeurbanne, du 20 au 27 mars ; au Théâtre Jean-Vilar, Vitry-sur-Seine, les 2 et 3 avril ; au Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis, du 8 au 19 avril.



Marie Liebig · Chloé Cohen

↑ JUDITH ZAGURY/SHANJULAB
théâtre

Experte des liens entre humain·es et animaux, l'artiste franco-suisse est installée près de Lausanne dans un domaine nommé ShanjuLab. Militante de la cause sauvage, Judith Zagury défend une approche du règne animal empathique et exempte de violence. Avec *In bocca al lupo* ("dans la gueule du loup"), elle propose une installation immersive pour témoigner du retour des loups dans le Jura suisse, devenus ses nouveaux voisins à quatre pattes. Réunissant des pisteur·ses et leurs chiens sur scène, elle mène l'enquête sur leur présence à travers un théâtre documenté par des veillées nocturnes et des observations filmées en vidéo. **P. S.**

In bocca al lupo, écriture Judith Zagury, avec Séverine Chave, Dariouch Ghavami, Judith Zagury. Au Théâtre du Rond-Point, Paris, du 11 au 21 février.



← BETTY TCHOMANGA

danse

En une série de quatre portraits, Betty Tchomanga raconte une autre histoire partagée, un autre passé colonial. S'appuyant sur un quartet d'interprètes investi·es, Emma Tricard, Folly Romain Azaman, Dalila Khathir et Mulunesh, *Histoire(s) décoloniale(s)* fait de l'intime une matière à penser les luttes d'hier autant que celles d'aujourd'hui. Convoquant danse, théâtre et sons, la pièce déploie une réflexion puissante et jouissive. Une des grandes réussites du moment. **P. N.**

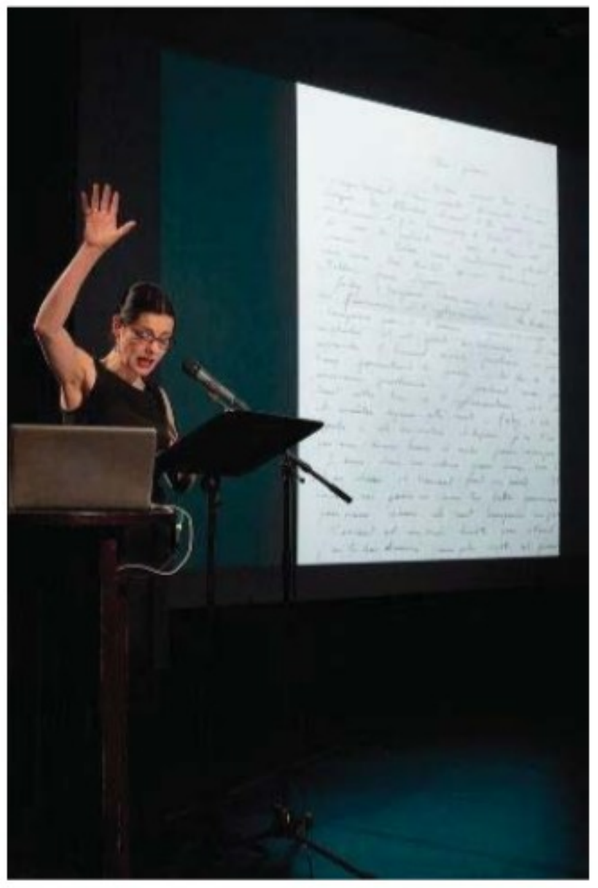
Histoire(s) décoloniale(s) – Portraits croisés, texte, mise en scène et chorégraphie Betty Tchomanga, collaboration artistique et interprétation Emma Tricard, Folly Romain Azaman, Dalila Khatir et Adélaïde Desseauve *aka* Mulunesh. Au CCAM, Vandœuvre-lès-Nancy, le 21 janvier ; au Théâtre de la Bastille, Paris, du 29 janvier au 11 février et en tournée.

→ CAROLE THIBAUT

théâtre

L'équipe de l'excellent CDN de Montluçon, Les Îlets, part en tournée avec la dernière pièce de la directrice du lieu. *Longwy-Texas* est une conférence performée qui mêle le récit familial de l'artiste – en se focalisant sur le destin de son père ingénieur de fabrication – et la grande histoire de la sidérurgie lorraine, ses luttes et son déclin. Comme à son habitude, Carole Thibaut parvient à trouver le dosage idéal entre émotion, précision documentaire et le dévoilement des mécanismes de domination à l'œuvre dans le monde du travail. **I. H.-L.**

Longwy-Texas, texte, mise en scène et jeu Carole Thibaut. Au Théâtre de Bourg-en-Bresse, le 5 février ; au Théâtre des Salins, Martigues, le 13 février.

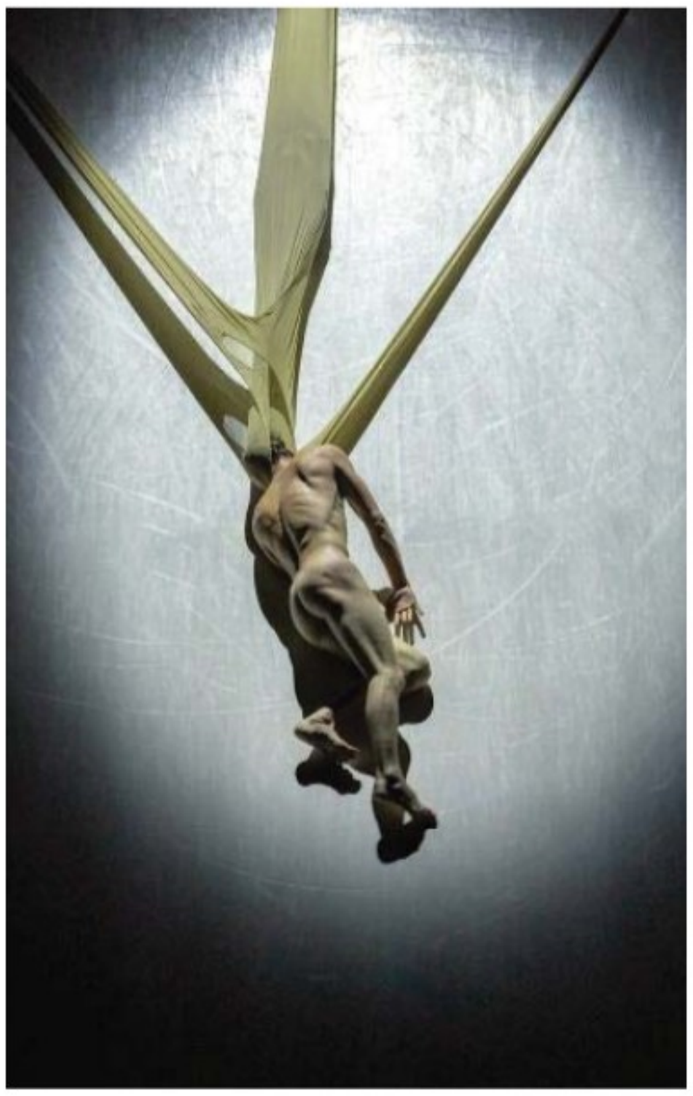


→ DAMIEN JALET

danse

Chorégraphe protéiforme, Damien Jalet se révèle à l'aise avec le Ballet de l'Opéra de Paris comme avec Madonna, qu'il a mise en scène sur sa dernière tournée. Le temps d'une collaboration avec le Ballet du Grand Théâtre de Genève, il reprend son vertigineux *Skid,* et ses danseur·ses sur un plan incliné, et dévoile *Thr(o)ugh,* seconde pièce de son *Onbashira Diptych.* Sur les musiques de Fennesz, Damien Jalet tutoie le sublime et la peur. **P. N.**

Onbashira Diptych – Skid et *Thr(o)ugh,* chorégraphie Damien Jalet, avec le Ballet du Grand Théâtre de Genève. Au Théâtre de la Ville - Sarah Bernhardt, Paris, du 28 février au 8 mars.



EMMA DANTE

théâtre

On sait les capacités de l'artiste palermitaine à cibler avec malice les récits de la tradition populaire pour les transformer en fables morales. C'est la première fois que la metteuse en scène s'attaque à une dramaturgie de Molière, qui plus est en montant *Les Femmes savantes* avec la troupe de la Comédie-Française. Sensible au combat des femmes déterminées à se libérer des interdits de la société des hommes, la pièce semble taillée sur mesure pour elle. Revendiquant leur capacité à avoir de l'esprit, à s'intéresser à la science et à la philosophie, les héroïnes de Molière ont trouvé une avocate experte en la personne d'Emma Dante. **P. S.**

Les Femmes savantes de Molière, mise en scène Emma Dante, avec la troupe de la Comédie-Française. Au Théâtre du Rond-Point, Paris, jusqu'au 1er mars.

Grégoire Perrier · Christophe Raynaud de Lage · Grégory Batardon

IVO VAN HOVE
théâtre

La Salle Richelieu étant fermée pour travaux depuis janvier, les productions du Français jouent les spectacles nomades dans diverses institutions. *Hamlet* de Shakespeare, monté par Ivo van Hove avec la troupe de la Comédie-Française, est à découvrir à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Nous immergeant dans la tête d'Hamlet, le metteur en scène flamand exalte un chaos intime. Il affole les pensées en agitant sous le crâne et dans le cœur du prince d'Elseneur des flots aussi déchaînés que contradictoires. Autopsie générationnelle : il désigne Hamlet en représentant d'une jeunesse s'abandonnant par vengeance à une violence éprise d'absolu. **P. S.**

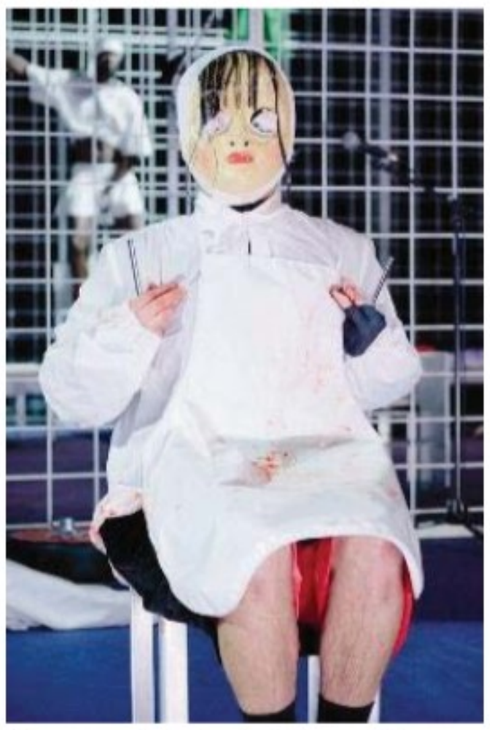
Hamlet d'après William Shakespeare, mise en scène Ivo van Hove, avec la troupe de la Comédie-Française. À l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris, jusqu'au 14 mars.



↑ MAGUY MARIN
danse

En trois spectacles et un focus, Maguy Marin est célébrée à Chaillot. On pourra ainsi revoir *Les applaudissements ne se mangent pas,* tout juste remonté par la chorégraphe, *Singspiele,* le superbe solo avec David Mambouch, et le chef-d'œuvre *May B.* Enfin, Maguy Marin se prêtera au "jeu" des souvenirs avec une série de rencontres et d'ateliers. Figure de proue de la nouvelle vague dansée des *eighties,* créatrice engagée, Maguy Marin est comme son art : en perpétuel mouvement. **P. N.**

May B, chorégraphie Maguy Marin, avec Kostia Chaix, Kaïs Chouibi, Liah Frank, Lazare Huet… À Bonlieu, Annecy, du 5 au 7 mars ; à Chaillot-Théâtre national de la danse, Paris, du 8 au 12 avril.
Les applaudissements ne se mangent pas, chorégraphie Maguy Marin, avec Kostia Chaix, Kaïs Chouibi, Lazare Huet, Daphné Koutsafti… À la MAC, Créteil, les 1er et 2 avril ; à Chaillot-Théâtre national de la danse, Paris, du 15 au 18 avril.
Singspiele, conception Maguy Marin, interprétation et création sonore David Mambouch. À Chaillot-Théâtre national de la danse, Paris, les 10 et 11 avril.



← MARLENE MONTEIRO FREITAS
danse

Nôt, dévoilé l'été dernier à Avignon, manquait sans doute de cohésion, devant faire avec l'immensité de la Cour d'honneur du Palais des Papes. On imagine sans mal que Marlene Monteiro Freitas aura retravaillé sa pièce entre-temps. Puisant dans *Les Mille et Une Nuits, Les Noces* de Stravinsky et un imaginaire grotesque, *Nôt* s'autorise tous les excès pour notre coupable plaisir. **P. N.**

Nôt, chorégraphie Marlene Monteiro Freitas, avec Marie Albert, Joãozinho da Costa, Miguel Filipe, Ben Green… Au Quartz, Brest, les 4 et 5 mars ; à la Grande Halle de La Villette, Paris, du 25 au 28 mars ; à la Comédie de Clermont, Clermont-Ferrand, les 22 et 23 avril ; à la MC2-Grenoble les 28 et 29 avril ; à la Maison de la danse, Lyon, les 6 et 7 mai.



↑ MARCIAL DI FONZO BO
théâtre

Bien sûr, *Le Songe d'une nuit d'été…* Quoi de mieux que cette fantaisie shakespearienne, où tout est permis le temps d'une folle nuit d'été, pour lancer la première édition de l'Académie européenne d'Angers qui invite douze jeunes artistes européen·nes en immersion au Quai d'Angers pendant six mois ? Sur une nouvelle traduction d'Olivier Cadiot, ce *Songe* sera évidemment multilingue (en français, catalan, portugais, italien et anglais) et l'équipe d'acteur·rices se laissera mener par Geoffrey Carey dans le rôle du bouffon Puck pour proposer *"le portrait dynamique d'une jeunesse européenne multiculturelle qui invente son monde, son langage, ses relations, dans l'interstice qui lui reste".* **F. A.**

Songe d'après Shakespeare, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo, avec Geoffrey Carey et l'Académie européenne d'Angers. Au Quai d'Angers, du 5 au 10 mars.

Hervé Deroo · Fabian Hammerl · Nicolas Mesdom

EMPREINTES
danse

Continuant ses pas de côté, le Ballet de l'Opéra de Paris délaisse le temps d'une soirée les princesses et les tutus, invitant des chorégraphes contemporain·es. À savoir le duo anglais Morgann Runacre-Temple et Jessica White, très porté sur la vidéo, et l'impétueux Espagnol Marcos Morau, plébiscité par toutes les scènes européennes. De quoi secouer les travées du Palais Garnier. **P. N.**

Empreintes, chorégraphie Morgann Runacre-Temple, Jessica White et Marcos Morau, avec le Ballet de l'Opéra de Paris. À l'Opéra national de Paris - Palais Garnier, du 11 au 28 mars.

CYNTHIA FLEURY
théâtre

Mise en scène par Jacques Vincey, *La Fin du courage* est née en 2019 autour de l'essai éponyme de la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury et de sa rencontre avec l'actrice Isabelle Adjani. Sur les planches, une autrice et une journaliste débattent de la morale puis avancent l'idée que le courage s'engendre dans le rapport à l'autre. Plusieurs duos de comédiennes se succèdent au fil des mois pour incarner cette confrontation que l'on pressent aussi stimulante que spectaculaire. **I. H.-L.**

La Fin du courage d'après Cynthia Fleury, lecture et mise en scène Jacques Vincey, avec Isabelle Adjani et Laure Calamy du 17 au 25 janvier ; avec Emmanuelle Béart et Sarah Suco du 28 janvier au 1er février ; avec Emmanuelle Béart et Sophie Guillemin du 3 au 8 février ; avec Isabelle Carré et Sophie Guillemin du 11 au 22 février ; avec Lubna Azabal et Sophie Guillemin du 25 au 27 février ; avec Lubna Azabal et Rosa Bursztein du 28 février au 8 mars. Au Théâtre de l'Atelier, Paris.

Chloé Dabert, bientôt reine de Bretagne ?

C'est elle que l'on aura à l'œil ce printemps, en coulisses et sur les scènes de théâtre. Du genre discret et humble, d'un style patient et réfléchi, elle pourrait néanmoins bientôt occuper une place de premier plan dans le paysage théâtral, à savoir la direction du TNB, à Rennes, à partir de 2027.



À l'heure où ces lignes sont écrites, quatre prétendant·es sont encore en lice pour succéder à Arthur Nauzyciel : Mathieu Bauer, Anne-Cécile Vandalem, Marc Lainé et, donc, Chloé Dabert. Au moment où ces lignes seront lues, ils et elles auront déjà passé leur grand oral. Les résultats sont attendus dans les mois suivants, et l'impatience est déjà à la hauteur des enjeux : 2027 pourrait être l'année où la France est dirigée par l'extrême droite ; ainsi, le TNB, qui est une (grande) maison de théâtre au rayonnement national (et même international), devrait s'imposer comme un pôle de résistance culturelle, qui sera nécessairement attaqué par le RN (manœuvres politiques, baisse des subventions, dénigrement…).

Chloé Dabert profite de deux atouts pour remporter la mise en 2027 : depuis 2019, l'artiste est aux manettes du CDN de Reims, la Comédie. Elle bénéficie d'un bilan impeccable (taux de remplissage, nombre de tournées et une gestion quasi collégiale qui semble faire l'unanimité). Après une formation au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, elle a fondé sa compagnie Héros-Limite avec le comédien Sébastien Éveno, à Lorient, avant d'être associée au CDN de cette même ville – elle connaît donc bien le territoire breton.

La nomination se jouera sur la qualité des projets. Pour l'instant, rien n'est gagné évidemment, mais parions sur la bonne étoile de l'intéressée.

Outre ce qui demeure des supputations, le travail de Chloé Dabert sera visible ce printemps avec une nouvelle création haletante du *Marie Stuart* de Friedrich von Schiller, sur les derniers jours de la reine de France et d'Écosse, en représentation dans plusieurs villes de France, dont Lille, Béthune, Villeurbanne, Valence ou Rennes (lire p. 96), tandis que *Rapt,* sur un texte de Lucie Boisdamour, poursuit sa tournée à Châlons-en-Champagne, Périgueux et Bienne (en Suisse). Pour l'artiste, il semblerait que le temps soit venu de passer à l'échelon supérieur. Enfin une bonne raison de se projeter dans les mois et les années à venir. **I. H-L.**



BALLET DE L'OPÉRA DE LYON

danse

La compagnie lyonnaise prend un accent anglo-saxon ce printemps en réunissant les Américain·es Lucinda Childs et William Forsythe et l'Anglais David Dawson. Soit trois écritures, du néoclassique de Dawson *(The Grey Area)* au formalisme de Childs (le duo *Actus…*). Mais c'est bien la reprise de *Enemy in the Figure,* totale réussite du maître Forsythe, qui devrait aimanter les regards. Toutes les facettes des solistes du Ballet de l'Opéra de Lyon sont réunies en une seule soirée – de gala. **P. N.**

Avant la tempête : *Actus…* de Lucinda Childs, *The Grey Area* de David Dawson, *Enemy in the Figure* de William Forsythe, avec le Ballet de l'Opéra de Lyon. À l'Opéra de Lyon, du 21 au 25 avril.

↑ PIERRE GUILLOIS

théâtre

Une ferme familiale est mise en danger par une multinationale associée à un groupe chimique. Avec cette fable sociale dédiée aux luttes paysanes, Pierre Guillois nous engage à combattre aux côtés d'une jeune stagiaire et d'un pigiste téméraire. Avec Cristiana Reali en cheffe de troupe(au), on se laisser gagner par le fou rire quand des moutons causeurs se piquent de philosophie. **P. S.**

Foutue Bergerie, texte et mise en scène Pierre Guillois, avec Cristiana Reali, Marc Bodnar, Anna Fournier, Lucie Gallo… Au Théâtre l'Odéon, Marseille, jusqu'au 24 janvier ; au Théâtre du Jeu de Paume, Aix-en-Provence, du 3 au 7 février ; à Châteauvallon-Liberté les 10 et 11 février ; au Théâtre du Rond-Point, Paris, du 11 au 22 mars et en tournée.



↑ ARMIN HOKMI

danse

Shiraz, découvert il y a déjà deux ans au festival Montpellier Danse, a été une déflagration de plaisir. Son auteur chorégraphe, le flamboyant Armin Hokmi, rend hommage au Festival des arts de Chiraz-Persépolis en Iran dans les années 1970, signant une transe à la beauté stupéfiante. D'une écriture au cordeau du mouvement, Hokmi finit par esquisser une superbe calligraphie des corps. **P. N.**

Shiraz, concept et chorégraphie Armin Hokmi, avec Daniel Sarr, Aleksandra Petrushevska, Luisa Fernanda Alfonso… À Pôle-Sud, Strasbourg, les 10 et 11 mars ; au Carreau, Forbach, le 13 mars ; à la Maison de la danse, Lyon, les 17 et 18 mars ; au Théâtre de la Ville - Les Abbesses, Paris, du 25 au 28 mars et en tournée.



← PAULINE BUREAU

théâtre

Ce printemps, Pauline Bureau est sur tous les fronts. Au théâtre de La Colline, l'artiste présente une nouvelle création, *Entre parenthèses,* adaptée du récit d'Adélaïde Bon *(La Petite Fille sur la banquise),* sur une femme surprise par une douleur qu'elle croyait à jamais enfouie. Au même moment, *Les Bijoux de pacotille,* irrésistible drame familial, repart en tournée avec le formidable *Neige,* qui réactualise le motif traditionnel de *Blanche Neige.* **I. H.-L.**

Entre parenthèses d'après Adélaïde Bon, texte et mise en scène Pauline Bureau, avec Sabrina Baldassarra, Rébecca Finet, Céline Milliat-Baumgartner… À La Colline, Paris, du 27 mars au 19 avril et en tournée.
Les Bijoux de pacotille de et avec Céline Milliat-Baumgartner, mise en scène Pauline Bureau. Au Théâtre d'Alençon les 30 et 31 janvier ; au Théâtre Alexandre Dumas, Saint-Germain-en-Laye, le 27 mars et en tournée.
Neige, mise en scène Pauline Bureau, avec Yann Burlot, Camille Garcia, Régis Laroche… À Châteauvallon-Liberté, Toulon, les 23 et 24 janvier ; à La Maison, Nevers, les 4 et 5 février ; au Tandem, Douai, du 11 au 13 mars et en tournée.

Martin Argyroglo · Alain Scherc · Christophe Raynaud de Lage · Pietro Bertora

↘ RÉBECCA CHAILLON ET SANDRA CALDERAN

théâtre

Retour à une forme courte après l'insolente performance de 40 heures présentée par Rébecca Chaillon à l'automne dernier au Carreau du Temple. Si le couple Rébecca Chaillon et Sandra Calderan, à la ville et sur scène, emprunte à la fable de La Fontaine son pitch – la gouine des villes et la gouine des champs –, c'est pour mieux faire valdinguer la morale finale. Elles lui substituent une série de tentatives hasardeuses, foutraques et joyeuses sur le thème d'une conjugalité en constante réinvention. Créée en mai dernier, *La Gouineraie* assume son goût pour les séries en convenant évidemment que le prochain épisode sera soumis aux modifications imposées par le cours de la vie. **F.A.**



La Gouineraie de, par et avec Rébecca Chaillon et Sandra Calderan. Au T2G, Gennevilliers, du 12 au 21 mars ; au Théâtre Sorano, Toulouse, du 25 au 27 mars et en tournée.

MARIO BANUSHI

théâtre

Incontournable révélation du dernier Festival d'Avignon, Mario Banushi est un jeune artiste ayant passé son enfance en Albanie avant d'émigrer en Grèce. Avec *Mami,* il feuillette un album de famille pour revenir sur les épisodes d'une jeunesse emplie de nombreuses présences féminines. De l'enfance à la découverte du désir, son théâtre multiplie les tableaux hypnotiques inspirés de chefs-d'œuvre de la peinture. Une maîtrise de l'image qui l'autorise à tout dire sans qu'une seule parole ne soit prononcée sur le plateau. **P. S.**

Mami, mise en scène et dramaturgie Mario Banushi, avec Vasiliki Driva, Dimitris Lagos, Eftychia Stefanou… À l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier), Paris, du 9 au 16 avril.



Les Inrocks

Abonnez-vous!

POUR SEULEMENT

9,90 €* / MOIS

*sans engagement de durée

Accès numérique complet

Club Inrocks

5 hors-séries

5 newsletters thématiques

Invitations exclusives

10 numéros magazines



Retrouvez l'offre en scannant ce QR Code

Les Inrockuptibles

Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

❑ **9,90 € /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement.
Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

Je complète mes coordonnées :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG47**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays .....

Email ..... @ .....

indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique

Téléphone fixe ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

Mon compte (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

*|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|

numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

*|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

pensez à joindre votre RIB

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA**, accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 Type de paiement : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitement et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

Les critiques



↘ *Marty Supreme* p. 120.

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com

A24

Love on the Beast

L'ALBUM DU MOIS - Les Inrocks - L'ALBUM DU MOIS -

Avec ce septième album maximaliste inspiré par ses contradictions, Sébastien Tellier trouve l'équilibre entre morceaux dansants et ballades autobiographiques.

"Comment réaliser de la musique aérienne ?", s'interrogeait à voix haute Sébastien Tellier à la sortie de *Domesticated* (2020), son précédent album conceptuel largement inspiré par sa vie familiale et domestique. Après six ans d'absence discographique, entrecoupés de bandes originales de films (notamment *Libre* de Mélanie Laurent et *Animal Totem* de Benoît Delépine), de performances pour les défilés Chanel, de featurings divers (Salvatore Ganacci, Rob & Jack Lahana, Alain Chamfort) et d'une prestation à la cérémonie d'ouverture des Jeux paralympiques de Paris en 2024, le chanteur barbu revient enfin avec *Kiss the Beast*, un titre qui résume l'ambivalence de son auteur, en pleine tempête intérieure malgré l'équilibre de sa vie conjugale et familiale : *"Au fond des yeux la détresse/Je sais pas où je va"*.

À l'image du single *Naïf de cœur ("Je suis trop/Tendre et rêveur")*, qui perpétue la veine confessionnelle du classique *L'Amour et la Violence* (le titre conclusif de *Sexuality* en 2008), ou de l'autocritique (autoflagellation ?) *Mouton ("J'ai pas de succès/Je m'entête/Les gens se fichent de moi")*, Sébastien Tellier donne à entendre avec franchise sa tendresse, sa fragilité, sa vulnérabilité – l'homme sensible qui sommeille dans la bête publique fantaisiste et l'amuseur patenté en concert. *"Cet album est la description littérale de la musique qui se joue en moi*, a-t-il expliqué sur les réseaux. *Une musique traversée par mes dualités : le loup et le mouton, la force et la fragilité, le rêve et le cauchemar. Perdue entre illusions et vérités, ma vie intérieure n'est pas fondée sur le réel, mais sur une suite d'impressions et de suppositions. Je voulais créer un album monumental, maximaliste. Un voyage entre la douceur et la tension, entre la clarté et la fièvre."*

Ainsi donc, dans sa première partie, *Kiss the Beast* parle autant au cœur (l'amuse-bouche *Kiss the Beast*, les ballades autobiographiques *Naïf de cœur* et *Mouton*) qu'au pelvis (l'apéritif synthétique *Refresh* coproduit par SebastiAn et Oscar Holter, l'escapade disco *Thrill of the Night* avec la chanteuse américaine Slayyyter et Nile Rodgers, le célèbre guitariste de Chic, l'instrumental entêtant *Romantic* arrangé avec Victor Le Masne et porté par les cordes d'Owen Pallett), mais c'est surtout la suite qui révèle toute la profondeur du septième album de Sébastien Tellier. *"On a partagé nos rêves et c'est dément/On a partagé une glace parfum diamant/Et on nage dans l'univers/C'est dément cet instant, nous on s'aime et on plane comme avant"*, chante-t-il dans le splendide *Parfum diamant* (à peine contrarié par des didgeridoos) qui ouvre la face B du disque.

Dans l'entraînant *Copycat*, autre titre coproduit par SebastiAn et Oscar Holter, Sébastien Tellier évoque ouvertement l'usurpation d'identité dont il a été victime pendant plusieurs mois par un imposteur parisien profitant avec allégresse de sa notoriété. Avec le bien nommé *Animale*, l'homme se lance dans un hymne à l'amour primitif et à Amandine de la Richardière, sa muse des nuits arrosées au Baron et son inspiration avouée depuis *Sexuality* (2008) : *"Retour du règne animal/Dans mes pensées tropicales/On rit comme des fous et je perce son cœur de princesse."* Et si l'omniprésent Kid Cudi (déjà entendu sur le dernier album de Disiz), qui avait samplé *Roche* sur son single *Chunky*, s'invite au micro le temps d'*Amnesia*, Sébastien Tellier devient Don Sebastian pendant les quatre minutes de l'hispanisant *Loup ("Je mélange le vrai le faux/Y'a un loup sous ma peau")*.

Le disque ne pouvait mieux se refermer que sur *Un dimanche en famille*, la plus belle et troublante chanson de *Kiss the Beast* aux allures de classique instantané et réalisé avec son pote australien Daniel Stricker (l'ex-batteur de Midnight Juggernauts) : *"C'est un week-end tout tranquille/On joue à 'Cochon qui rit'/Et dans les yeux d'Amandine/On va loin."* Vingt-cinq ans après *L'Incroyable Vérité* (2001), chef-d'œuvre inaugural et intemporel où il interprétait déjà une *Vie de papa*, Sébastien Tellier continue de tracer son sillon, tout en chantant à cœur ouvert.

Franck Vergeade



Kiss the Beast (Because). Sortie le 30 janvier. En tournée française et en concert à l'Olympia, Paris, les 16 et 17 mars, et à We Love Green, Paris, le 5 juin. *Retrouvez notre entretien avec Sébastien Tellier p.38.*

Jonas Ungerer/Because





BELLEJAZZCLUB VOL. 2 d'Adrien Soleiman

Née d'un élan collectif, cette élégante boîte de jazz rouvre pour faire la part belle à des compositions joueuses et éminemment suggestives.

S'il y a au moins une leçon à retenir du *BelleJazzClub Vol.1,* paru en début d'année dernière, c'est celle d'un musicien-chef d'orchestre qui s'abandonne au plaisir simple de la musique collective, de ces mélodies qui naissent de longues jams entre copains et copines, sans autre plan que de partager un moment agréable, d'aller vers un processus créatif que l'agenda pro ne permet pas toujours. C'est qu'Adrien Soleiman est partout, tout le temps : en studio avec Philippe Katerine, Malik Djoudi ou Bastien Doremus, sur scène avec Juliette Armanet, à la direction musicale pour Alain Chamfort, au saxophone pour Justice, etc. Alors, parfois, le musicien s'enferme quelques jours aux studios La Frette avec ses fidèles partenaires de jeu : Arnaud Biscay et Louis Delorme à la batterie, Adrian Edeline et Marc-Antoine Perrio à la guitare, Maxime Daoud et Tony Tixier aux claviers, Élise Blanchard à la basse.
À la tête de cette *"confrérie"*, entouré d'amoureux·ses de la mélodie, Adrien Soleiman a la sensation d'enregistrer avec ce premier volume une œuvre collective, improvisée, loin des formes esthétiques jugées trop rigides. Oui, *Petit Matin* est un morceau de jazz, mais si l'envie prend à ce gang de s'essayer à la musique romantique ou au rock progressif, qu'est-ce qui les en empêcherait ?
Le BelleJazzClub, c'est avant tout un art de vivre, une curiosité, en aucun cas un dogme à respecter.
De retour à La Frette pour prolonger l'aventure, il a donc fallu garder en tête cet état d'esprit, cette fluidité entre les instruments, cette énergie qui encourage les formes ouvertes, ce sens du collectif. *Ensemble,* dit très justement le titre d'un des morceaux, pièce centrale d'un album moins bavard (à Arthur Teboul, Halo Maud et La Feste Antonacci succède simplement Nka) mais tout aussi joueur, du genre à évoquer frontalement ses racines le temps d'une reprise tout en décontraction et en retenue du *Naima* de John Coltrane – la référence ultime d'Adrien Soleiman. D'où, probablement, ces envolées raffinées et ces harmonies planantes, voire spirituelles, qui parcourent l'album.
Écouter *BelleJazzClub Vol.2,* c'est entendre une musique référencée, où l'héritage des décennies précédentes vient se frotter à une production ingénieuse, toujours très aérée, toujours très riche, mais dont l'intelligence est de ne jamais rien appuyer, de laisser à chaque note le temps de se déployer, de s'affirmer : juste le temps qu'il faut, en somme, pour comprendre la puissance émotionnelle de ces ritournelles, la profondeur des thèmes et des motifs autour desquels ces huit nouvelles compositions ont pu se dessiner. Grâce au saxophone, bien sûr, mais pas que.
À l'image de *Gratitude,* où Adrien Soleiman donne la sensation de se mettre en retrait, de laisser les chœurs et les claviers emporter la mise. Le geste est altruiste. Le résultat est surtout d'une grande beauté.

Maxime Delcourt



BelleJazzClub Vol.2 (Naïve/Believe). Sortie le 6 février. En concert à la Salle Paul-Fort, Nantes, le 21 janvier.
Retrouvez le "Pourquoi j'aime" d'Adrien Soleiman p.36.

Talinc Zabounian/Naïve

SELLING A VIBE de The Cribs

Ressoudés et revivifiés, les trois frères anglais offrent leurs nouveaux bijoux taillés dans le rock.

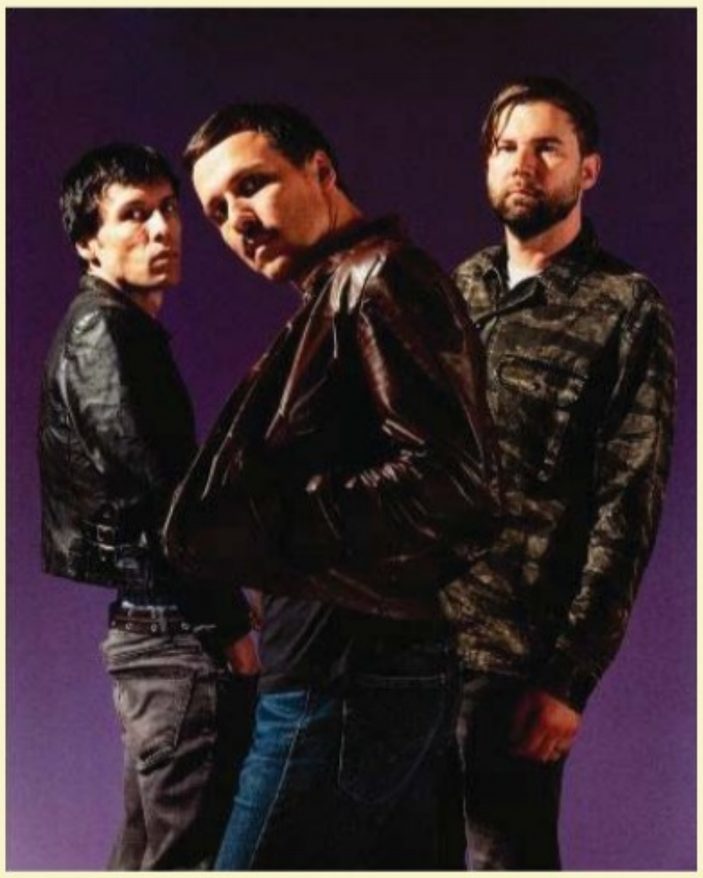
Depuis leur album précédent, *Night Network*, passé inaperçu en pleine pandémie en 2020, on avait un peu perdu de vue les Cribs, en dehors de la réédition de leurs trois premiers albums frénétiques, le résultat d'une longue bataille juridique dont les trois frères Jarman sont enfin sortis propriétaires de leur propre catalogue. Qu'on se rassure : sur leur neuvième album, *Selling a Vibe*, qui donne le coup d'envoi de 2026 sur des charbons ardents, on retrouve ce sympathique trio originaire du Yorkshire comme si on l'avait quitté hier.

À la production, l'ex-Chairlift Patrick Wimberly les a épaulés sur ces douze nouveaux morceaux, succédant à une liste sans tache de collaborateurs passés (notamment Johnny Marr, Ric Ocasek, Edwyn Collins, Lee Ranaldo, Steve Albini). Rythmes remuants, guitares gentiment ébouriffées, refrains à brailler en chœur et mélodies pop accrocheuses : Gary, Ross et Ryan Jarman ne révolutionnent pas leur rock pétaradant, mais ont le mérite de rester fidèles à leurs valeurs et de perdurer dans le temps – ce dont peu de groupes du début du siècle peuvent se targuer. Ils parviennent même à signer une conclusion étonnamment émouvante, *Brothers Won't Break*, hommage aux liens complices qui les unissent malgré les obstacles et qui expliquent l'aisance de leur trio, en studio comme sur scène.

Noémie Lecoq



Selling a Vibe (Sonic Blew/PIAS). Sorti depuis le 9 janvier. En concert au Badaboum, Paris, le 9 avril.



Steve Gullick/Sonic Blew

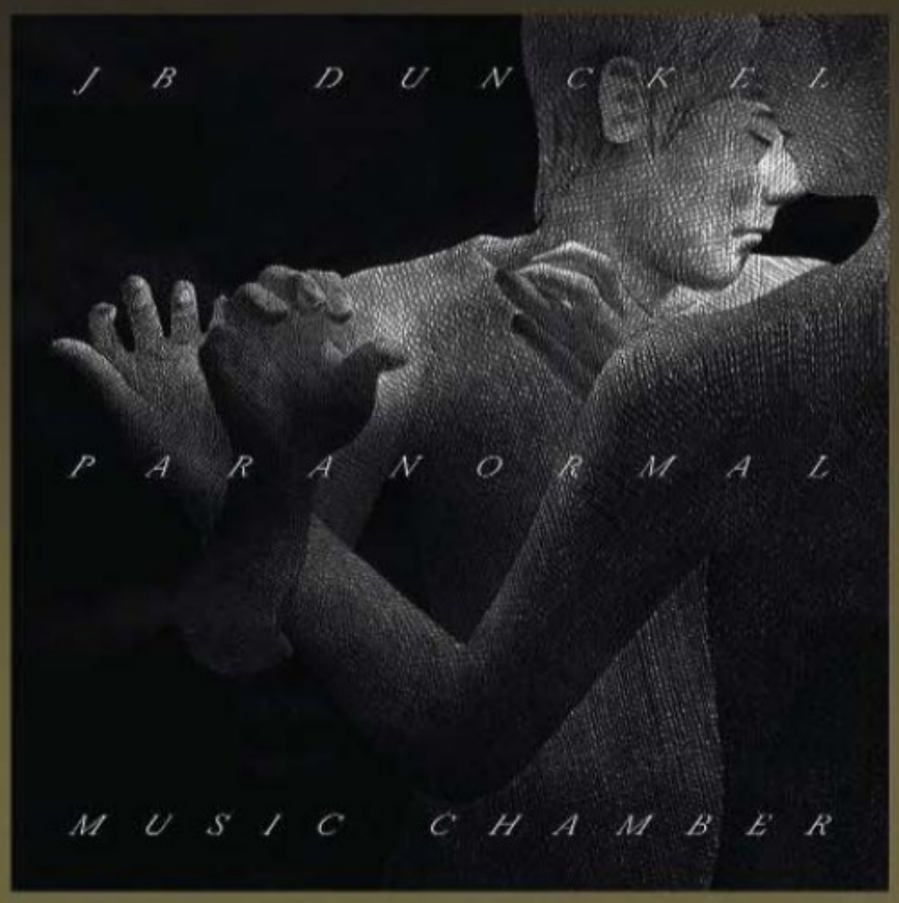
JB DUNCKEL

PHOTO: EMMA BURLET

PARANORMAL
MUSIC CHAMBER

NOUVEL ALBUM

Deux ans après la parution d'un premier album enregistré seul au piano, JB Dunckel en réinvente les mélodies délicates pour un quintette à cordes.



DISPONIBLE EN CD DIGIPACK & DIGITAL LE 23/01/2026

WARNER CLASSICS

PROTOTYP RECORDING

Les Inrockuptibles

Adami

CNM

sélection fip

THE DEMISE OF PLANET X de Sleaford Mods

Le productif duo de Nottingham accueille une flopée de *mavericks* sur un treizième album énervé et pourtant terriblement addictif.

Voilà près de deux décennies qu'il ne se passe pas une année ou presque sans que Sleaford Mods ne sorte un album. La reconnaissance, la signature chez Rough Trade, la routine des tournées, les bisbilles avec d'autres fortes têtes du rock britannique (Fat White Family, Idles) n'y ont rien changé : à chaque nouveau long format, Jason Williamson continue de vomir le monde, la médiocrité culturelle et l'effet aliénant des réseaux sociaux sur les instrumentaux minimalistes d'Andrew Fearn dans un geste qui pourrait finalement paraître répétitif et improvisé à la hâte. Depuis au moins *Spare Rib,* en 2021, on a heureusement compris que le duo de Nottingham était tout autre chose. Qu'il a un plan, de l'ambition et un style pouvant être décliné avec intelligence.

Aux beats épileptiques des débuts sont venus s'ajouter des mélodies joueuses, des grooves suffisamment ronds pour mettre le corps en mouvement, et d'autres voix : Billy Nomates, Amy Taylor et Florence Shaw par le passé, Gwendoline Christie (Brienne de Torth dans *Game of Thrones*), Liam Bailey, Big Special ou MC Snowy aujourd'hui. Il y a ainsi un contraste fascinant à voir *Megaton,* le premier single, puissant mais semblable à du *fan service,* être placé entre *Elitest G.O.A.T* et *No Touch* : deux duos – le premier avec Aldous Harding, le second avec Sue Tompkins –, deux morceaux plus ouverts, plus sautillants, presque guillerets dans leur énergie.

Dans la foulée, c'est *Bad Santa* qui continue d'élargir le spectre avec cette guitare mélancolique, lente, pesante, qui laisse place par instants à des flûtes chargées de créer la tension, d'accentuer la dimension cinématographique. Plus loin, *Don Draper* appuie l'idée d'un duo qui se nourrit de la culture populaire et la recrache selon une grammaire qui dénonce le mépris des classes privilégiées : à base de *"fucking cunts"*, de rimes acérées et de réflexions postillonnées sur un ton grave. L'éclat de rire, placé en ouverture, n'était donc qu'un leurre ? Le titre de l'intro, *The Good Life,* purement ironique ? À l'évidence, oui. Mais quel plaisir de se faire berner par deux Anglais incapables d'ignorer les excès d'un monde en bout de course. *"Pourquoi te sens-tu si seul ? Pourquoi t'ennuies-tu autant ?"* : puissant comme du John Cooper Clarke en studio avec Dry Cleaning.





Maxime Delcourt

The Demise of Planet X (Rough Trade Records/Wagram). Sorti depuis le 16 janvier. En concert au Casino de Paris, le 10 mars.

ESSAM d'Imarhan

En imprégnant son blues touareg de textures électroniques, le groupe algérien captive une fois de plus.

Style musical obsédant, dont les sinueuses volutes répétitives exhalent un fort parfum psychédélique, le blues touareg (ou blues du désert) s'est d'abord propagé à travers le monde via les légendaires Tinariwen. Parmi leurs principaux émules se détache le quintette algérien Imarhan, mené par le chanteur-guitariste Iyad Moussa Ben Abderahmane, alias Sadam. Découvert avec l'inaugural *Imarhan* (2016), le groupe a subjugué un large public avec ses trois premiers albums impeccables. Le quatrième a pris forme dans leur studio à Tamanrasset, au sud de l'Algérie, avec l'ingénieur du son Maxime Kosinetz, fidèle complice, aux manettes. Moitié masculine du crépitant duo electro UTO, Émile Papandreou a aussi contribué à la production.

Doté d'une subtile coloration électronique, le disque – que traversent notamment des nappes de synthé modulaire et les battements d'une boîte à rythmes – marque une relative évolution esthétique. *"Nous avons essayé quelque chose que nous n'avions jamais fait auparavant"*, commente Sadam à cet égard. Tout en restant enracinée dans la tradition, la musique d'Imarhan penche ainsi davantage vers la modernité, sans altérer sa nature profonde ni atténuer sa puissance expressive – bien au contraire. Hybridés à des degrés divers, les dix morceaux ici réunis captivent d'emblée, en particulier le tubesque *Derhan N'Oulhine,* l'euphorisant *Tellalt,* le chaloupé *Azaman Amoutay* et le planant *Assagasswar* qui conclut l'album en semblant s'envoler doucement vers le cosmos. **Jérôme Provençal**



Essam (City Slang/PIAS). Sorti depuis le 16 janvier. En concert au Trabendo, Paris, le 26 mars.

Nick Waplington/Rough Trade Records



Laurent Chouard/Rideau Records

LA FILLE PHARMACIE de Tentative

Charlie Perillat s'associe à Sacha Got, évadé de La Femme, pour un trip cinématographique halluciné.

Sous leur alias, qu'on nous dit à moitié chipé à une poétesse russe du XXe siècle (Marina Tsvétaïéva et sa *Tentative de jalousie*), Charlie Perillat et ses comparses (la guitariste Alexia Charoud et la claviériste Anne-Sophie Le Creurer) ne pouvaient mieux traduire la mécanique à l'œuvre dans leur musique. Le trio y procède par sérendipité, il tâtonne, il zigzague : autrement dit, il tente.. Pour cette fois, ce sera un second album, accompagné d'un moyen métrage éponyme et composé aux côtés de Sacha Got, moitié de La Femme. Fruit de cette rencontre – absolument évidente musicalement –, *La Fille pharmacie* associe à la langue surréaliste et burlesque de Charlie une galerie de personnages en proie à d'étranges afflictions (le *Garçon glaçon* ou *L'Homme à la clé*).
Aussi tortueux et venimeux que le serpent qui enserre un caducée (la présence de la mort plane sur tout le disque), mais aussi tripant que l'enseigne stroboscopique d'un drugstore, *La Fille pharmacie* est un disque débraillé et fiévreux. Cold wave détraquée et patraque, interludes à la François de Roubaix, *broken English* et maltraitance de l'italien, tout est permis pour animer cette histoire d'hypocondrie qui fait l'effet d'un grog revigorant. **Théo Dubreuil**



La Fille pharmacie (Rideau Records). Sortie le 23 janvier.

SUPER !

PRÉSENTE

06 février 2026
NOORIYAH
Élysée Montmartre
Paris

16 février 2026
LEIF VOLLEBEKK
Alhambra
Paris

18 février 2026
PETER DOHERTY
L'Olympia
Paris

26 février 2026
BAR ITALIA
Élysée Montmartre
Paris

04 mars 2026
YUMI ZOUMA
Trabendo
Paris

06 mars 2026
ÍÑIGO QUINTERO
Cabaret Sauvage
Paris

14 mars 2026
THE HELLP
Cabaret Sauvage
Paris

28 mars 2026
STEPH STRINGS
Trabendo
Paris

30 mars 2026
SEAROWS
La Bellevilloise
Paris

12 avril 2026
SMERZ
La Gaîté Lyrique
Paris

15 avril 2026
ACOPIA
La Maroquinerie
Paris

17 avril 2026
NEWHVN
Petit Bain
Paris

24 avril 2026
SKINSHAPE
La Cigale
Paris

26 avril 2026
AMAARAE
L'Olympia
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM



DÉCOLLAGE de Requin Chagrin

Cinq ans après *Bye Bye Baby*, Marion Brunetto, toujours adepte du DIY, est sortie de sa chambre d'ado forte d'une série de morceaux bricolés et pourtant sophistiqués.

Décollage est né dans la solitude d'une chambre d'adolescente. Celle de Marion Brunetto. La musicienne, chanteuse et bricoleuse à la tête de Requin Chagrin a rapatrié tous ses instruments de musique et ses vieux magnétos dans le sud de la France, là où le soleil se diffuse sur la façade de la maison familiale à Ramatuelle. De ce studio éphémère sort un quatrième disque stellaire. Une constellation intime qui multiplie les références aux envies d'évasion, du single *Parachute* à *Voyager* en passant par *Rêveries*. Ambiance lumineuse. *"Pourtant, je n'étais pas solaire au début de la composition. Travailler toute seule m'amène parfois à me laisser submerger par les doutes. Je voulais revenir à l'essentiel"*, confie-t-elle.

Fidèle à sa formule habituelle, la chanteuse et batteuse bricole une rythmique de base et part en quête de mélodies sur sa guitare, sa basse et son synthé. *"Je peux refaire toute la fondation d'un morceau.* Ultra fort, *par exemple, c'était de la guitare, et j'ai finalement tout réarrangé au synthé"*, raconte Marion Brunetto, qui enregistre sur des cassettes pour 4-pistes, souvent chinées sur Le Bon Coin. *"Les appareils anciens ont ce caractère unique avec peu de pistes. C'est très intuitif pour moi. Leurs contraintes m'offrent une certaine liberté."*

À Paris, les sessions s'étalent sur une année entre les murs des prestigieux studios Motorbass et Ferber, où elle peaufine son album avec Antoine Poyeton sans dilapider son esprit DIY. *Décollage* puise sa force dans ce mélange intense entre des sons artisanaux composés à l'abri des regards, des sonorités pures liées à l'immensité du studio Ferber et des guitares expéditives taillées pour le live. Requin Chagrin envoie une énergie plus radicale, tout en gardant son appétence, depuis son lancement en 2015, pour la dream pop et la lo-fi des nineties. *"C'est une évidence, je suis née en 1990 et ma chambre d'ado a fait émerger le souvenir des groupes de rock de l'époque. Je me suis nourrie de Yeah Yeah Yeahs, Arcade Fire et aussi du producteur James Murphy."* Sans compter l'influence du surf rock de la côte Ouest qu'elle continue de forger avec *"sa correspondante américaine"*, Sade Sanchez, la chanteuse de L.A. Witch sur *Lucky Star*. Mais la piste qui nous fait entrer en orbite, c'est *Cœurjoie*, sa ligne de basse et ses premiers vers : *"Quelque part dans la nuit/Nous étions des rêveurs/Un peu perdus"*. **Juliette Poulain**



Décollage (KMS Disques/Sony Music). Sortie le 30 janvier. En concert à la Gaîté Lyrique, Paris, le 6 mai.

IN THIS VERY WORLD de Steven Brown

Très inspiré, l'aventureux musicien américain nous entraîne dans un chatoyant périple, palpitant de bout en bout.

Songwriter et multi-instrumentiste, Steven Brown est entré dans le grand jeu musical à la fin des années 1970, au sein du séminal groupe postpunk Tuxedomoon. Dès le début de la décennie suivante, l'Américain a entamé un parcours parallèle – en solo ou avec d'autres groupes – placé résolument sous le signe de l'exploration sans frontières. Installé depuis 1993 au Mexique, il y a mis en place divers projets, notamment Nine Rain, groupe au confluent de plusieurs continents sonores, et Cinema Domingo Orchestra, formation dédiée à la création de musiques originales pour des classiques du septième art.

Faisant suite à l'excellent *El Hombre invisible* (2022), son nouvel album solo emprunte son titre, *In This Very World*, à un poème de William Wordsworth, lequel infuse également *Wordsworth*, l'un des morceaux chantés de l'album. Parmi les autres se trouvent *Pyramides*, saisissante ballade spectrale, et une reprise très libre de *Panic in Detroit* de David Bowie (l'original figurant sur l'album *Aladdin Sane*). Entre les chansons s'insinuent des compositions instrumentales, notamment *Danza de la pluma*, gracieuse pièce plus légère que l'air, *Nakba*, splendide plage de jazz mélancolique scandée par une trompette rêveuse, et *Walz Nr.2*, rutilante restitution (façon fanfare solaire) de la *Valse n°2* de Chostakovitch.

Enregistré avec des instrumentistes d'horizons variés, dont le Français Benjamin Glibert (Aquaserge), l'ensemble, très cinématographique, donne forme à une riche traversée bigarrée, palpitante de bout en bout. **Jérôme Provençal**



In This Very World (Crammed/PIAS). Sortie le 20 février.

URGH de Mandy, Indiana

Le groupe mancunien revient bousculer le corps et l'esprit sur un deuxième album brutal comme un cri du cœur.

Livre de l'Apocalypse, chapitre six : *"Je regardai, et voici, parut un cheval d'une couleur pâle. Celui qui le montait se nommait la mort, et le séjour des morts l'accompagnait."* Le ton est donné. Sans préambule ni mise en condition. Juste un enchaînement de saillies bruitistes et de rythmes convulsifs en guise d'ouverture, au milieu desquels s'élève une voix de synthèse morcelée, psalmodiant des paroles de mauvais augure. Chez Mandy, Indiana, quatuor formé à Manchester à la fin des années 2010 autour de la chanteuse française Valentine Caulfield et du guitariste-producteur Scott Fair, le dispositif est émancipateur. Il cherche avant tout à déranger et à provoquer dans son idée manifeste de résister à la violence du monde et de s'en libérer.

Plus frontal et viscéral que son prédécesseur *I've Seen a Way* (2023), premier album des Britanniques à mi-chemin entre noise, electro et musique industrielle, *Urgh* s'éloigne d'une certaine forme de contemplation abstraite pour mieux accueillir la rage dans toute sa globalité. Rythmiques martiales, percussions tribales, textes martelés en mantra, transes, sortilèges et flow malade régurgité par nul autre que le rappeur américain Billy Woods au détour du disque… Au-delà du dégoût, *Urgh* est un cri du cœur. **Valentin Gény**



Urgh (Sacred Bones Records/Modulor). Sortie le 6 février. En concert à Petit Bain, Paris, le 9 avril.



Charles Gall/Sacred Bones Records

Opéra national de Nancy ◦ Lorraine

I DIDN'T KNOW WHERE TO PUT ALL MY TEARS / CURLEW RIVER
Marko Nikodijević, Benjamin Britten
Direction musicale **Alphonse Cemin**
Mise en scène **Silvia Costa**
29 mars › 3 avr. 2026

CONCERTO DANZANTE
Maud Le Pladec, Josépha Madoki
Direction musicale
Théotime Langlois de Swarte
CCN - Ballet de Lorraine
29 avr › 6 mai 2026

MESSA DA REQUIEM
Giuseppe Verdi
Direction musicale **Sora Elisabeth Lee**
Création scénique et scénographie
César Vayssié
27 mai › 2 juin 2026

OH LA LA LA !
Opérettes en promenade
Direction musicale **Renaud Madore**
Mise en scène et conception **Louise Brun**
26 juin › 1er juil. 2026

Retrouvez toute la programmation sur
opera-nancy.fr

ici Radio TV Digital · L'EST · fnac · CA · FIDAL AVOCATS · Mécénat · AXA · Grand Est · Nancy

PARANORMAL MUSIC CHAMBER de JB Dunckel

En réinventant ses compositions aux côtés d'un quintette à cordes, le cofondateur d'Air poursuit sa quête d'hyper-harmonie.

Il y a deux ans, le piano solo de *Paranormal Musicality*, sous influence des grands maîtres de la (post)modernité, de Ravel à Philip Glass, déployait le potentiel instrumental de JB Dunckel.



Lequel, aujourd'hui, revient à la source : *"Ces improvisations capturaient la liberté et l'errance de moments perdus en studio. J'ai ressenti le besoin de les arranger, de les sophistiquer. J'entendais clairement une flûte sur certaines pièces, j'ai rendu le timbre qu'il fallait sur d'autres, accompagné des musiciens virtuoses avec lesquels j'ai eu la chance de travailler."* En effet, JB Dunckel s'est associé au compositeur et pianiste Harry Allouche (pour l'anecdote, ancien batteur des Shades) afin de confier ces chansons à un quintette à cordes formé par des membres de l'Orchestre de l'Opéra national de Paris. Ici, la spontanéité se trouve ailleurs, *"dans l'écriture qui a figé les chemins mélodiques dans lesquels j'ai marché en faisant chanter mes doigts"*, décrit joliment la moitié d'Air. Dont il ne reste guère de traces ici, hormis celle *"de la science de l'enregistrement"*. Car le disque a vu le jour dans la caverne sonore qu'est le studio de l'Atlas, riche de deux décennies de matériel accumulé et de technique de pose de micros. *"C'est une rupture avec la pop, c'est certain,* poursuit JB Dunckel. *On a évité toute répétition. En studio, je réfléchis cependant peu, étant dans une sorte de transe, écoutant mon instinct, cette fois à la quête d'une extra-harmonie… Une hyper-harmonie, même, minimaliste dans l'écriture."* Laquelle nous porte avec une fluidité presque évanescente de *Melo Walk* à *Yokai*, en passant par un somptueux inédit, *Golden King*. Quant au subtil mixage d'Alex Gopher, il parvient, plus qu'à lisser la mélancolie de l'ensemble, à en *"rendre l'écoute confortable"* : *"La musique est compressée pour avoir de la présence sur les plateformes, mais pas trop, afin de laisser de l'expression et du dynamisme… Le mastering est une étape maîtresse : la rater peut vraiment réduire à néant tant d'efforts esthétiques."* Ainsi, quelque part entre un héritage ancestral, les expérimentations contemporaines et le néoclassique narratif façon Max Richter, *Paranormal Music Chamber* chemine par des sentiers toujours renouvelés. Plus para que normal, en somme.



Sophie Rosemont

Paranormal Music Chamber (Warner Classics). Sortie le 23 janvier.

CAN I GET A PACK OF CAMEL LIGHTS? de Geologist

L'Animal Collective en solo dans une expérience où Krautrock, ambient et vielle à roue jouent aux autos-tamponneuses.

"Thrown like a star in my vast sleep…", chantait Donovan dans *Hurdy Gurdy Man* en 1968. Aujourd'hui, le *"hurdy gurdy man"* (le joueur de vielle à roue) signe son retour, à pas de velours psychédéliques, sous les traits de Brian Weitz, alias Geologist d'Animal Collective. Sa vielle à roue devient un cœur battant, un bourdon continu autour duquel il tresse des nappes électroniques inquiètes et des respirations lumineuses. L'album creuse résolument son approche instrumentale singulière. Pas de déballage technique, mais une exploration sensorielle où Krautrock, minimalisme et psychédélisme se dissolvent dans une matière sonore intime.
Le single *Tonic*, hommage à une performance de Keiji Haino à la vielle à roue en 1998, est une liturgie électrique, prolongée en vibration infinie, tendue et émouvante à la fois. Mention spéciale à la regrettée *Shelley Duvall* sur le titre homonyme, lors de quelques minutes d'ambient rêveuse. Ou à *Sonora*, virée hypnotique et hallucinée dans l'interzone "burroughsienne". Brian Weitz refuse la citation savante ; ici, tout est refondu dans un idiome intime et organique. Avec cet album solo, Geologist n'abandonne pas l'expérimentation : il la recentre, l'embrase, la signe.



Et prouve que derrière le mystique discret d'Animal Collective se cachait un conteur sonore majeur.

Arnaud Ducome

Can I Get a Pack of Camel Lights? (Drag City/Modulor). Sortie le 30 janvier.

Emma Burlet/Warner Classic

LES 10 ALBUMS DU MOIS

Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



NINHO
M.I.L.S 4

En ce début d'année 2026, Ninho signe un retour très attendu avec *M.I.L.S 4*, nouveau chapitre d'une série emblématique du rap français. Parmi les titres, *Skywalker Haze* et *971+* annoncent la couleur d'un véritable retour aux sources, entre rimes acérées, atmosphère sombre et flow menaçant.

Joséphine, rédactrice fnac.com
Retrouvez son blog sur fnac.com



ENHYPEN
THE SIN : VANISH



MIKA
HYPERLOVE



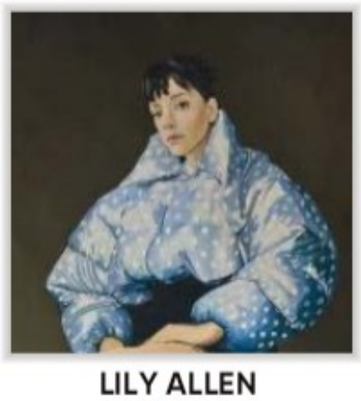
MEGADETH
MEGADETH



DE LA SOUL
CABIN IN THE SKY



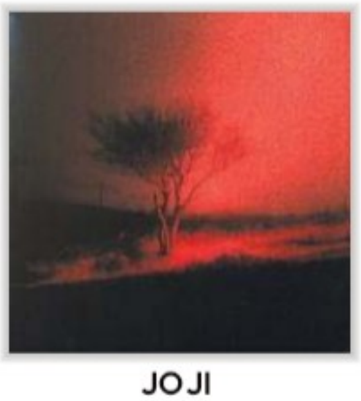
SAM SAUVAGE
MESDAMES, MESSIEURS !



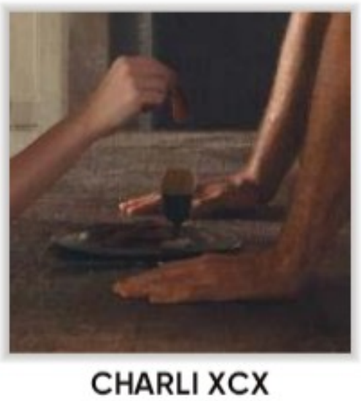
LILY ALLEN
WEST END GIRL



SÉBASTIEN TELLIER
KISS THE BEAST



JOJI
PISS IN THE WIND



CHARLI XCX
WUTHERING HEIGHTS

2 CD OU VINYLES ACHETÉS
5€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS
10€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 02/02/2026 au 01/03/2026 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER

DREAMER+ de Sassy 009

Après presque une décennie de carrière, la Norvégienne empile les genres (shoegaze, UK Bass, breakbeat, grunge…) dans un rêve fiévreux et flamboyant.



À l'instar du motard prenant la poudre d'escampette dès les premières secondes de son premier album, Sunniva Lindgård, alias Sassy 009, a largement pris le temps de vadrouiller. Active depuis près d'une décennie marquée par une perpétuelle fuite en avant, l'artiste et productrice norvégienne n'avait encore jamais pris le temps de fixer sa musique sur un long format. Après s'être lancée en solo sur SoundCloud, puis en trio (aux côtés de Teodora Georgijević et Johanna Scheie Orellana), et avoir repris, seule, le contrôle créatif en 2019, Sunniva Lindgård, pas née de la dernière pluie, a inlassablement cherché, jusqu'à créer les meilleures conditions pour publier ce premier album.
Bien lui en a pris, puisque la Scandinave ouvre la nouvelle année avec un disque flamboyant. Derrière son titre aux airs de réédition d'album à succès, *Dreamer+* choisit une approche quantitative plutôt que maximaliste – qui avait toujours été en germe dans la musique de Sassy 009. Aux côtés de l'Irlandaise Yunè Pinku ou de l'immense Blood Orange, celle qui collaborait déjà en 2019 avec Clairo – avant que celle-ci ne devienne une pop star générationnelle – publie un album choral à la hauteur de ses ambitions.
Fidèle à cet esprit d'aventure qui nous glissait jusqu'alors entre les doigts, Sunniva Lindgård use du vocoder, pioche indifféremment dans le breakbeat, le grunge, le trip-hop, le shoegaze, la UK Bass ou l'ambient pour accoucher d'un disque mutant. À la fois album de rock cyberpunk, d'electro escapiste et sylvestre et de musique de club déconstructiviste, *Dreamer+* est beaucoup plus que la somme de ses parties.
Naturellement influencée par les contrées de Stockholm et Oslo où elle a grandi, Sassy 009 réussit la prouesse de faire couver un feu grondant sous la banquise de sa musique vitrifiée et cristalline. En témoigne *My Candle,* antépénultième morceau du disque à la violence retenue, dont le souffle chaud fait littéralement fondre la glace. **Théo Dubreuil**



Dreamer+ (Heaven-Sent/PIAS). Sorti depuis le 16 janvier. En concert au Badaboum, Paris, le 13 février.

MEDIA NOCTE de La Mverte

"Au milieu de la nuit" : Alexandre Berly annonce la couleur pour faire basculer le dancefloor vers le côté obscur.

Depuis une dizaine d'années, Alexandre Berly, alias La Mverte (un pseudonyme qui sonne déjà comme un manifeste), façonne son propre univers. Un monde où la cold wave croise la techno, où les fantômes de l'électronique reprennent vie pour mieux hanter le présent. Comme une manière de rappeler que leur influence continue de faire battre le pouls de l'electro contemporaine. Avec *Media Nocte,* son deuxième album publié sur le label qu'il vient de lancer, le chanteur et producteur avance à travers une nuit et un brouillard à couper au couteau. Entre exploration des tréfonds nocturnes et divagations nées de l'insomnie, *Media Nocte* esquive les maladresses de *The Inner Out* (2017), son prédécesseur, pour inventer ses propres contours.
Le disque s'imprègne ainsi de références à l'electronica la plus *dark* – de Tones on Tail (le groupe de Daniel Ash, ex-Bauhaus) à Coil et Two Lone Swordsmen (le projet parallèle de feu Andrew Weatherall), en passant par toute la mouvance obscure et française des eighties – qu'il rehausse des guitares sourdes de David Fenech. Mais la force de La Mverte est de ne jamais tomber dans la citation gratuite, de convoquer les ténèbres sans en faire un mausolée, d'y injecter une dose de poésie maudite pour mieux plonger le club dans l'obscurité. Album sombre et halluciné de dark disco, porté par le vénéneux single *Witches & Wicked Body* qui pose définitivement l'ambiance, *Media Nocte* confirme que La Mverte s'impose, plus que jamais, comme le nouveau prince des ténèbres. **Patrick Thévenin**



Media Nocte (Canta V/Les Enfers). Sorti depuis le 9 janvier.

Mikacla Kautzky/Heaven-Sent

MUSIC CONTEST SAISON 2

LES INROCKS SUPER CLUB

UN CONCOURS POUR METTRE EN LUMIÈRE LES ARTISTES DE DEMAIN

Le concours des **Inrocks Super Club** bat son plein !

En partenariat avec **la Sacem** et **Super Bock**, 8 nouveaux talents s'affrontent pour **jouer aux Inrocks Festival 2026**, dans des concerts électrisants organisés par Les Inrockuptibles et Super! Qui remportera **la place en finale** parmi les 4 demi-finalistes (Gabriel Kröger, Clarence, Oda. et LaFrange) ?

Venez découvrir aujourd'hui les artistes qui feront la scène de demain !

DEMI-FINALES

19 JAN. 2026
LA MAROQUINERIE
CLARENCE
VS
ODA.

26 JAN. 2026
LA MAROQUINERIE
GABRIEL KRÖGER
VS
LAFRANGE

FINALE

10 FEV. 2026
TRABENDO

SUPER BOCK
FOURNISSEUR OFFICIEL

PRÉVENTE SUR
BILLETS SUR DICE

EXPO d'Ulrika Spacek

Le collectif britannique perfectionne plus encore son math rock avec un patchwork fourmillant de mélodies et de textures élaborées sur les routes.

"Ensemble, nous sommes plus grands que la somme de nos parties", constate Ulrika Spacek, à l'aube de la sortie d'un quatrième album intitulé *Expo*. À raison. Trois ans après le salvateur *Compact Trauma* (2023) et l'échappée solitaire du leader Rhys Edwards qui lui a succédé dans la foulée (sous l'alias d'Astrel K), le groupe britannique renoue avec la force du collectif dans un disque aux allures de plaidoyer contre l'individualisme. Une tare sans doute propre à l'époque, à bannir lorsqu'il est question de musique. *"Travailler en groupe permet de s'appuyer sur les forces de chacun, il y a un réel réconfort à prendre des risques créatifs collectivement"*, assure le quintette.

Des risques, Ulrika Spacek en prend depuis ses débuts, élaborant avec une saisissante virtuosité un patchwork dense, fourmillant de mélodies et de textures. Là où le premier long format du groupe, *The Album Paranoia* (2016), posait les jalons d'une musique syncrétique aux contours psyché, *Expo* s'élance sur la voie déjà tracée par *Compact Trauma* : un math rock nourri aux synthés et sublimé par une voix ô combien "thomyorkesque", celle de Rhys Edwards, toujours à la lisière de la rupture. Une recette qui cueille aussi bien par sa sophistication que par sa parfaite exécution.

En même temps, Ulrika Spacek est loin d'en être à son coup d'essai. Plus d'une dizaine d'années de carrière à son actif, trois albums et autant de tournées… *Expo* a d'ailleurs été écrit sur les routes, alors que le groupe sillonnait les États-Unis à l'occasion d'une série de concerts outre-Atlantique. Des dispositions contraignantes qui les ont conduits à voir plus grand et à pousser les curseurs au maximum pour façonner leur son. *"Cette fois, nous sommes allés plus loin : nous avons créé notre propre banque de sons et nous nous sommes, en quelque sorte, samplés nous-mêmes"*, expliquent les cinq musiciens.



Le résultat interpelle, fascine. Les rythmiques de guitare, alambiquées, rencontrent parfois des tintements dissonants *(Picto)*. Des touches éparses de piano illuminent un enchevêtrement pourtant éruptif *(This Time I'm Present)*. Des samples de violons offrent de l'amplitude à un morceau presque house *(Weights & Measures)*. Des synthés émaillent avec subtilité un son de guitare sans artifices *(Showroom Poetry)*. Et le disque s'écoute comme on vit une longue traversée onirique, les yeux mi-clos, les pensées diffuses. Sans point de chute, de préférence. **Louise Lucas**



Expo (Full Time Hobby/PIAS). Sortie le 6 février.

CROAK DREAM de Puma Blue

Exit la bedroom pop : la mélancolie du Londonien est désormais irriguée par des influences trip-hop, dub et jungle. Pour le meilleur.

Dès la première écoute de *Desire*, l'impression se confirme : Puma Blue a définitivement laissé de côté son originelle bedroom pop pour des sonorités plus lentes et vaporeuses, inspirées du trip-hop. Un tournant déjà abordé en 2023 par le Londonien sur son album *Holy Waters*, aux ambiances sombres et nocturnes – car insomniaques. Aujourd'hui, Puma Blue n'arrive apparemment toujours pas à fermer l'œil de la nuit mais réussit à se réinventer, sans délaisser ses premières amours. Chet Baker, Jeff Buckley, Elliott Smith… Jacob Allen partage assurément avec eux une langueur mélancolique, une nostalgie de brume qui fragilise son timbre de voix. Quelques éclats de saxophone – *Hold You, (Fool), Silently* –, des rythmiques jungle – *Croak Dream, Jaded* –, du jazz, du dub : sous son patchwork d'influences, *Croak Dream* tire clairement son homogénéité de la plume de son auteur.

Alors oui, nul doute que certain·es fans de la première heure, celles et ceux qui écoutent toujours des chansons comme *(She's Just) a Phase*, resteront sur le bas-côté de cet album, le trouvant peut-être un peu trop singulier, sombre, éloigné de la pop des débuts de Puma Blue. Mais entre fièvre, rêve, mort et sensualité, ces onze morceaux tirent le portrait d'un artiste toujours prêt à prendre des risques, à la personnalité si affirmée qu'elle semble pouvoir se fondre dans n'importe quel style. Une belle réussite. **Xavier Ridel**



Croak Dream (PIAS). Sortie le 6 février. En concert au Trabendo, Paris, le 23 mai.



(K)NOT de Blu Samu

Nourrissant son flow de postpunk, de drum'n'bass ou de fado, cette rappeuse belge signe un premier album métissé et introspectif.

En une décennie d'activité sur la scène belge et une poignée d'EP (parmi lesquels *Moka, ctrl-alt-del* et *7)*, cette rappeuse proche du collectif bruxellois 77 s'est fabriqué un langage anglophone bien à elle, nourri de son enfance passée à Anvers sur fond de punk et de nuits électroniques pas si blanches, comme du fado découvert lors d'un séjour au Portugal, dont sa famille est originaire. Réalisé par Sam Tiba (Club Cheval), qui l'accompagne depuis plusieurs années, *(K)not* dispose d'une atmosphère postpunk (en témoigne, entre autres, un *Nonsense* à la basse vénéneuse), d'apports hip-hop vu que Salomé Dos Santos, alias Blu Samu, possède le flow idoine et s'octroie le droit de piocher dans le gospel *(Stains)* ou la jungle *(Your Girl),* sans oublier quelques effluves de morna. En résulte une confession thérapeutique doublée d'un hymne réclamant à dénouer le nœud (ce que signifie *"knot"* en anglais) du cocon de la chrysalide, après moult atermoiements dignes de tout·e jeune adulte tourmenté·e qui se respecte. Ce qui s'impose à l'écoute de démonstrations pop telles que *Breakfast*, quête de lumière comme d'indépendance, largement explorée par Blu Samu sur ce premier album rocailleux et étrangement atemporel. Qui se conclut logiquement avec *Adeus* ("au revoir", en portugais), dont la pop caverneuse mâtinée de drum'n'bass ne détonnerait pas dans des clubs londoniens.

Sophie Rosemont

(K)not (Animal63/Believe). Sortie le 20 février. En concert au Point Éphémère, Paris, le 26 mars.

Eliot Leblanc Hartmann

13 février
1er mars
2026

69e SALON DE MONTROUGE

ART CONTEMPORAIN

16b éditions
Abirami
Clarisse Ain
Yassine Ben Abdallah
Margot Bernard
Zoé Bernard
Célia Boulesteix
Daniel Bourgais
Anna de Castro Barbosa
Angélique de Chabot
Arthur Debert
Ladji Dlaby
Darius Dolatyari-Dolatdoust
Fantino
Lina Filipovich
Deborah Fischer
Elisa Florimond
Charlotte Gautier Van Tour
Clémchco Gbonon
Collectif Grapain
Marie Hervé et Elsa Martinez
Sophia Lang
Sido Lansari
Oscar Lefebvre
Marguerite Maréchal
Germain Marguillard
Florencia Martinez Aysa
Caroline Mauxion
Miguel Miceli
Thomas Moësl
Cynthia Montier
Alexandre Nitzsche Cysne
Dayane Obadia
Anna Picco
Paola Siri Renard
Brice Robert
Sacha Teboul
Josephine Topolanski
Louise Vo Tân
Amir Youssef

Directeur artistique
Andrea Ponsini

Le Beffroi
Montrouge

salondemontrouge.com

MONTROUGE
HAUTS-DE-SEINE



FOR THE FIRST TIME, AGAIN de Tyler Ballgame

Voix voltigeuse, songwriting raffiné, grâce intemporelle : cet Américain a déjà tout d'un grand.

Dans le refrain de *For the First Time, Again*, le morceau inouï qui ouvre son premier album, lui donne son titre et met d'emblée la barre très haut (elle ne redescendra jamais), Tyler Ballgame exprime un beau paradoxe : *"J'ai hâte de te rencontrer pour la première fois de nouveau"*, nous lance-t-il chaleureusement. Il faut bien avouer qu'on a nous aussi l'impression de déjà le connaître en découvrant les douze trésors qu'il nous dévoile aujourd'hui. Peut-être parce qu'il nous replonge dans un âge d'or du songwriting des *sixties* et des *seventies* (avec du matériel analogique d'époque), tant certaines de ses mélodies auraient pu sortir de l'imagination de John Lennon ou de Scott Walker, ou parce que sa voix divine atteint des sommets d'hypersensibilité pudique à la manière de celle de Roy Orbison. Le mystère reste entier, et c'est parfait comme ça.

Si cette familiarité s'installe en un clin d'œil, c'est aussi parce que cet ancien étudiant du prestigieux Berklee College of Music, fils d'une professeure de musique, se livre corps et âme dans ses chansons intimistes, avec une sensibilité extrêmement touchante. On y entend ses espoirs et ses bonheurs, on y devine ses doutes et ses peines, même si c'est bien son énergie radieuse, à la décontraction presque insolente, qui triomphe. Au piano ou à la guitare, dans un registre galvanisant ou plus recueilli, ce mélodiste hors pair, originaire de Nouvelle-Angleterre et exilé sous le soleil de Los Angeles, semble savoir déjà tout maîtriser : le folk comme l'Americana, la rigueur comme la démesure, la ballade classique comme l'hymne exalté.
Coproduit par Jonathan Rado (l'un des deux hurluberlus surdoués de Foxygen) et Ryan Pollie (Los Angeles Police Department), ce premier chapitre monumental agit comme un baume miraculeux qui a le pouvoir de guérir de tout – Tyler Ballgame confie que ces morceaux l'ont aidé à s'extirper d'une dépression et de la solitude, et qu'il a réussi à retrouver la joie en les composant. De ses doigts d'or et d'ogre, il l'a saisie pour ne plus qu'elle lui échappe. Il nous cueille de la même façon avec ces douze merveilles d'une beauté céleste. **Noémie Lecoq**



For the First Time, Again (Rough Trade Records/Wagram). Sortie le 30 janvier. En concert à La Boule Noire, Paris, le 20 avril.

THE LIGHTHOUSE de Tessa Rose Jackson

De retour en naviguant entre deuil et célébration, l'ex-Someone va enfin se faire un nom.

Pour le disque de son retour à son identité civile, après avoir été Someone dix ans durant (jusqu'au très cinématographique *Owls* de 2023), Tessa Rose Jackson avait d'abord envisagé un concept-album autour d'un marin en visite au pays des mort·es. S'il en reste quelques images (le phare du titre et plusieurs chansons aux allures fantasmatiques) et surtout une thématique endeuillée, l'artiste anglo-néerlandaise se laisse ici emporter par une aspiration profuse, loin du monochrome. Les trois premiers titres évoquent un James Yorkston (celui du classique *When the Haar Rolls In* de 2008) au féminin, avec cordes angéliques et claviers méticuleux, avant que ne s'invite une pop plus produite *(Dawn)*, qui culmine avec le folk orchestral *When Your Time Comes* et un fantastique *Fear Bangs the Drum* destiné à conjurer la peur à coups de cuivres et de clappements chaloupés.
Si le cœur de *The Lighthouse* est donc plutôt opulent (dans le cadre du format de la chanson pop : seul le vibrant *Wild Geese* atteint les cinq minutes), l'ex-Someone sait aussi ramener les choses à l'essentiel sur *Gently Now* et *By Morning*, dépouillés autour de quelques guitares sèches et échos aériens. *"Il y a ici une lumière neuve à trouver"*, chante-t-elle sur *The Bricks That Make the Building*, écrite face à un cimetière dans la campagne française, en pensant à l'une de ses deux mères, disparue alors que Tessa était encore adolescente. Rendant visite à ses fantômes, elle en revient avec un album doux et lumineux – un phare dans l'hiver. **Rémi Boiteux**



The Lighthouse (Tiny Tiger Records/Symphonic). Sortie le 23 janvier.

El Hardwick/Rough Trade Records

La playlist de février



↑ Martin Parr, Zurich, Switzerland, 1997.

Martin Parr est mort le 6 décembre 2025 à Bristol. Nous souhaitions lui rendre hommage. Cette image est extraite de l'exposition *Global Warning* qui sera consacrée au photographe britannique du 30 janvier au 24 mai 2026 au Jeu de Paume, à Paris.

01 JB Dunckel *Prélude marin*
Extrait de l'album *Paranormal Music Chamber* (Warner Classics)



→ Créé il y a deux ans en solo, ce *Prélude marin* voit son piano disparaître au profit d'un quintette à cordes amplifiant les aspirations néoclassiques de JB Dunckel (Air).

02 Tessa Rose Jackson *By Morning*
Extrait de l'album *The Lighthouse* (Tiny Tiger Records/Symphonic)



→ L'ex-Someone Tessa Rose Jackson pourrait bien se faire un nom par la grâce de ce genre de ballades au dépouillement pudique.

03 Puma Blue *Desire*
Extrait de l'album *Croak Dream* (PIAS)



→ *Desire* débute par une batterie aux accents jungle qui sert d'ossature à un morceau obsédant comme du trip-hop, mais sans les machines.

04 Tyler Ballgame *I Believe in Love*
Extrait de l'album *For the First Time, Again* (Rough Trade/Wagram)



→ L'Américain à suivre en 2026 avec sa pop liquide façon Connan Mockasin ou Mac DeMarco et sa voix aux envolées lyriques. Une première fois encore réussie.

05 Blu Samu *Breakfast*
Extrait de l'album *(K)not* (Animal63/Believe)



→ Une forte personnalité se révèle dans ce petit déj où la Belge dévoile un flow puissant et une farouche volonté d'indépendance juvénile, mais dépourvue de naïveté.

06 Sleaford Mods *The Good Life* (feat. Gwendoline Christie & Big Special)
Extrait de l'album *The Demise of Planet X* (Rough Trade/Wagram)



→ Ne vous inquiétez pas : si le duo de Nottingham reçoit des invité·es, il ne renonce pas à sa radicalité ni à ses saines colères.

07 Mandy, Indiana *Magazine*
Extrait de l'album *Urgh* (Sacred Bones/Modulor)



→ Toujours aussi inconfortable, le quatuor mancunien à chanteuse française poursuit sa quête electro industrielle sur ce *Magazine* à sensations fortes.

08 Geologist *Tonic*
Extrait de l'album *Can I Get a Pack of Camel Lights?* (Drag City/Modulor)



→ Le tonic tient une place importante dans nombre de cocktails. Ainsi l'Animal Collective a mis dans son shaker du Krautrock, du rock psyché et une dose de folie.

09 Tentative *Garçon glaçon*
Extrait de l'album *La Fille Pharmacie* (Rideau Records)



→ Entre cold wave et synthpop venues des eighties, le *Garçon glaçon* de Charlie Perillat finit par dégager une chaleur communicative. À cause des glaçons ?

10 Sébastien Tellier *Thrill of the Night* (feat. Slayyyter & Nile Rodgers)
Extrait de l'album *Kiss the Beast* (Because)



→ Il s'affirmait crooner *"tendre et rêveur"* sur son précédent single. On le retrouve en clubbeur fort raveur sur *Thrill of the Night*.

11 Sam Quealy *Londontown*
Extrait de l'album *Jawbreaker* (Music and Craft)



→ Sam Quealy a beau être née en Australie, elle sait parfaitement insuffler, par touches *camp* et drag, de la (post)modernité à l'eurodance et à l'Italo disco.

12 Requin Chagrin *Parachute*
Extrait de l'album *Décollage* (Sony Music)



→ Il y a quelque chose des Cure de *The Head on the Door*, mais surtout beaucoup de Requin Chagrin dans ce *Parachute* où Marion Brunetto *"passe son temps dans un épais brouillard"*.

13 Sassy 009 *Tell Me* (feat. Blood Orange)
Extrait de l'album *Dreamer+* (Heaven-Sent/PIAS)



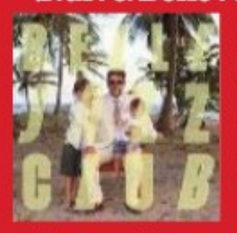
→ Enrichi d'un featuring de Blood Orange, le titre flottant de la Norvégienne Sunniva Lindgård fait passer le dancefloor en mode slow motion.

14 Ulrika Spacek *Build a Box Then Break It*
Extrait de l'album *Expo* (Full Time Hobby/PIAS)



→ Le collectif britannique en lutte contre l'individualisme se place dans les pas de Radiohead sans, à aucun moment, souffrir de la comparaison.

15 Adrien Soleiman *Papillon*
Extrait de l'album *BelleJazzClub Vol. 2* (Naïve/Believe)



→ Le plus coltranien des saxophonistes français, entouré d'un BeauJazzBand, sait développer un jazz volatil, tout en variations rhapsodiques autour d'un thème unique.

←
Retrouvez ici la playlist de février disponible sur Deezer, Spotify et Qobuz.

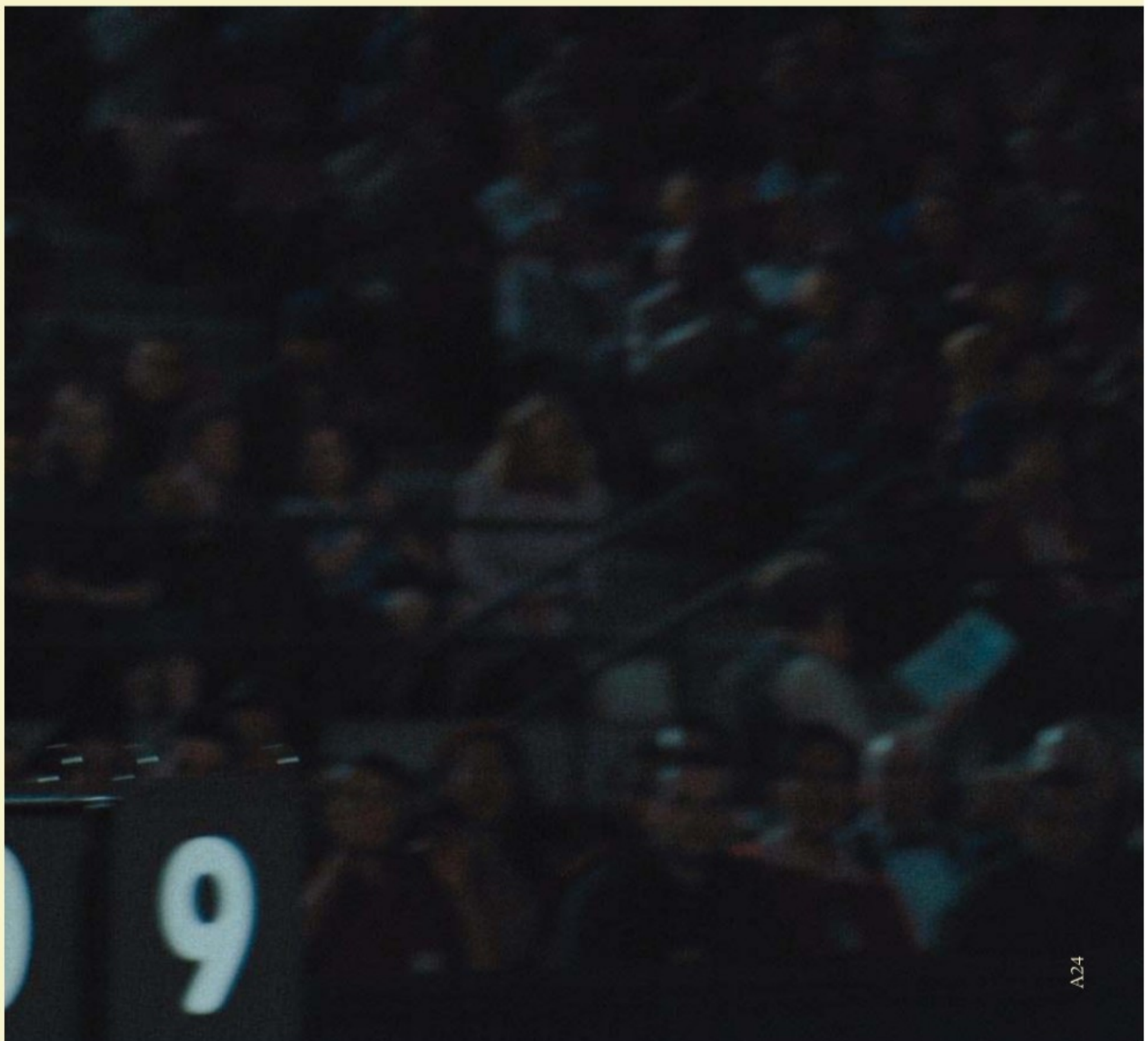
Martin Parr/Magnum Photos

De la balle

LE FILM DU MOIS - Les Inrocks - LE FILM DU MOIS -

Au tour de Josh Safdie de se faire un prénom sans son frère : enchaînant les péripéties au pas de charge, *Marty Supreme* offre à Timothée Chalamet, irrésistible, le rôle d'un joueur de ping-pong obsédé par la réussite.

Maintenant que Josh et Bennie Safdie poursuivent leurs carrières séparément, on distingue mieux ce que chacun apportait à la fratrie. D'autant que leurs nouveaux films respectifs, tous deux produits par A24, sortent à quelques mois d'intervalle et semblent, sur le papier, très proches : ce sont deux portraits de sportifs au bord du gouffre, luttant pour ne pas basculer dans le vide. Mais leurs traitements ne pourraient être plus opposés.
Smashing Machine de Ben Safdie raconte, dans un style quasi documentaire, la pesanteur d'un colosse qui aspire à devenir un *mensch* (un homme de bien), tandis que *Marty Supreme* embrasse, avec une boulimie romanesque, les destinées d'un poids plume qui refuse d'être un *schlimazel* (un homme que la malchance poursuit jusqu'au comique), pour reprendre une typologie bien connue de la culture yiddish. Si l'on admire ici autant les deux frères, force est de reconnaître que Josh est celui dont la signature demeure la plus proche de ce que l'on associait jusqu'ici au nom Safdie. Quant aux deux stars, difficile d'imaginer plus dissemblables que Dwayne Johnson et Timothée Chalamet.
Ce dernier atteint ici son acmé, et il va falloir se lever tôt pour l'empêcher d'avoir



A24

son premier Oscar. Il insuffle à son personnage une classe insolente, dans la lignée de ces icônes instantanées que sont Paul Hackett (*After Hours* de Martin Scorsese), Eddie Felson (*L'Arnaqueur* de Robert Rossen) ou le lieutenant incarné par Harvey Keitel (*Bad Lieutenant* d'Abel Ferrara, présent d'ailleurs au casting, dans un rôle petit mais mémorable) – sans oublier bien sûr Howard Ratner (*Uncut Gems*, 2019). Tous ces héros *larger than life*, pris dans les rets de leurs ambitions et emportés par le tourbillon de leurs propres actions, forment une famille dont Marty Mauser apparaît comme l'héritier flamboyant. D'abord d'une élégance feutrée, *Marty Supreme* suit les pas de ce jeune chausseur new-yorkais romantique – un cousin lointain d'Antoine Doinel dans *Baisers volés* – qui préfère passer ses journées à jouer au ping-pong avec ses camarades du Lower East Side (dont Tyler Okonma alias Tyler, the Creator, très belle idée de casting) ou à s'égarer dans les rayonnages de la boutique avec sa maîtresse (la magnétique Odessa A'zion) plutôt qu'à trouver chaussures aux pieds de ses clientes.

Nous sommes en 1952 : le tennis de table n'est pas encore reconnu comme un sport en Amérique, mais sa popularité explose au Japon, alors en pleine reconstruction économique et psychique. C'est dans ce contexte que Marty décide de tout miser sur un championnat du monde qu'il pense – pure hubris – pouvoir remporter, certain qu'une victoire suffirait à changer son destin. Une première accélération narrative survient lorsqu'il s'éprend d'une gloire déchue du cinéma, une sorte de Norma Desmond (*Sunset Boulevard* de Billy Wilder) incarnée magnifiquement par Gwyneth Paltrow, qui n'avait pas été aussi convaincante depuis *Two Lovers* (James Gray). Mariée à un businessman odieux – Kevin O'Leary, véritable entrepreneur et star de téléréalité post-trumpiste –, elle s'ennuie à mourir et cède rapidement aux charmes de ce freluquet moustachu, outsider qui manie le *bullshit* et le culot avec une agilité confondante. À partir de cette rencontre, le film ne cesse d'accélérer, jusqu'à la convulsion, Marty n'ayant aucun autre mode d'existence que pied au plancher. Imprévisibles, absurdes, les péripéties s'enchaînent frénétiquement, dévoilant les fractures sociales, économiques et raciales de l'Amérique avec une grande acuité. Cette course folle prend une ampleur mythologique grâce à une bande-son anachronique mixant hymnes new wave (Alphaville, Public Image Ltd., Tears for Fears) et nappes nerveuses de Daniel Lopatin (Oneohtrix Point Never). Et s'il y a bel et bien, dans *Marty Supreme*, du tennis de table (divinement bien filmé), le cœur du film se situe ailleurs : dans cette conviction, déjà au cœur d'*Uncut Gems*, que le monde moderne n'offre plus de sens que dans le vertige, que vivre pleinement consiste à prendre tous les risques. Quitte à tout brûler. Chaque scène vise ainsi la saturation, cherche le trop-plein, frôle l'effondrement. Et les spectateur·rices, suspendu·es au-dessus du vide, s'accrochent à la seule énergie de Chalamet, à sa niaque et à sa gouaille – à la fois fasciné·es et révulsé·es par ce "cher connard" auquel il est impossible de résister. **Jacky Goldberg**

Marty Supreme de **Josh Safdie**, avec **Timothée Chalamet**, **Gwyneth Paltrow**, **Odessa A'zion** (É.-U., 2025, 2h29). En salle le 18 février.





À PIED D'ŒUVRE de Valérie Donzelli

Annonciateur d'un nouveau cycle dans la filmographie de son autrice, ce portrait d'artiste fauché est aussi modeste dans sa forme qu'ambitieux dans son discours politique.

Du cinéma de Valérie Donzelli nous viennent des images de coups de foudre, de déchirures amoureuses et de drames familiaux, le tout dans le mode d'expression de la passion. Son cinéma tel qu'on le connaissait jusque-là avançait au pas de course, sprint et danses effrénées, sueurs, larmes et salive. Soit tout le contraire d'*À pied d'œuvre,* qui avance à la vitesse de la marche (à pied), d'un pas tranquille mais déterminé, presque austère.

Ce nouveau film, qui est aussi l'un des meilleurs de la cinéaste et qui a été récompensé du prix du scénario (coécrit avec Gilles Marchand) à la dernière Mostra, est donc en rupture totale avec ceux qui le précèdent. La filmographie de Donzelli, hantée par la rupture (amoureuse), en a décalé le motif à l'échelle de son cinéma. Ce n'est plus ses personnages qui rompent, mais ses films entre eux.

L'idée reste cependant la même, à savoir : que perd-on exactement en perdant l'autre (qu'il soit être, ou film), que gagne-t-on peut-être ? Si, jusque-là, la cinéaste s'était concentrée sur le moment de la rupture et son onde de choc, elle s'est décalée ici à son après, vécu dans une perspective apaisée, quasi stoïcienne.

Adaptation du livre autobiographique de Franck Courtès, *À pied d'œuvre* raconte la façon dont Paul, un photographe demandé devenu écrivain sans le sou (excellent Bastien Bouillon), embrasse son statut de travailleur ubérisé tout en poursuivant son œuvre littéraire dans un dépouillement économique, social et matériel quasi absolu.

S'isolant tant de ses enfants que du monde de l'édition où il jouissait d'un succès d'estime, Paul s'inscrit sur une application permettant à ses utilisateur·rices d'être mis·es en relation avec des client·es dans le but de réaliser toutes sortes de travaux manuels : réparation de canalisation, jardinage, petite maçonnerie, etc. Et lorsqu'il a gagné suffisamment pour vivre, Paul a pour seule occupation l'écriture d'un nouveau roman racontant la vie qu'il mène.

Cette pauvreté choisie, Donzelli la met en scène en évitant l'écueil du tourisme de classe. C'est sans glamourisation malvenue, ni misérabilisme aucun qu'elle filme le quotidien de Paul. Si ses motivations à mener une telle vie ne sont jamais clairement énoncées, on y devine un attachement viscéral à son intégrité, une forme de désintérêt du monde et au contraire de goût pour la liberté. Plus qu'une pauvreté, c'est une sobriété que le personnage et le film embrassent, une forme d'autosuffisance d'ermite, d'autarcie monacale. Habituée à se jeter corps et âme dans ses films, Donzelli s'identifie sans doute à ce portrait d'artiste indocile et hors cadre, faisant le choix de l'épanouissement dans le dénuement et la marge plutôt que la compromission en pleine lumière.

Aussi modeste dans sa forme qu'ambitieux dans son discours politique et artistique, en prise avec notre époque, *À pied d'œuvre* est un film sec mais dont on pressent qu'il pose les très fertiles fondations d'un nouveau cycle dans la filmographie de Valérie Donzelli.

Bruno Deruisseau

À pied d'œuvre de **Valérie Donzelli**, avec **Bastien Bouillon, André Marcon, Virginie Ledoyen** (Fra., 2025, 1 h 32). En salle le 4 février.
Retrouvez le portrait de Bastien Bouillon p.18.

Christine Tamalet

IMPERIAL PRINCESS de Virgil Vernier

Dans ce moyen métrage filmé comme un journal intime, le réalisateur de *100 Mille Milliards* retrouve Monaco, refuge fantomatique d'une jeune fille esseulée.

Alors que Monaco s'apprête à accueillir son annuel grand prix de Formule 1, Iulia (Perminova), jeune fille russe, est seule dans la ville. Son père est rentré à Moscou après l'échec de plusieurs transactions financières (phénomène répandu au lendemain de l'invasion de l'Ukraine par la Russie). Une menace indicible plane au-dessus de la tête de la petite fille riche désormais désargentée, prisonnière en cavale planquée dans une salle de sport réaménagée en appartement-donjon à la vue imprenable sur le gros rocher qui scintille d'enseignes lumineuses.
Tourné en parallèle et au même endroit que *100 Mille Milliards* (2024), troisième long de Virgil Vernier, *Imperial Princess* s'inscrit dans la continuité du travail de son auteur, qui n'a cessé de regarder ces paysages urbains et mondialisés comme les royaumes tristes de notre présent. À ceci près que ce nouveau film épouse une forme singulière, celle d'un journal intime/journal de bord filmé par la protagoniste à l'iPhone. En off, Iulia raconte son quotidien, son histoire. Son errance ressemble à celle d'un personnage de jeu vidéo. Autour d'elle tout semble irréel, immatériel, fantomatique, et on ne sait plus s'il s'agit d'un rêve ou d'un cauchemar, d'aujourd'hui, d'hier ou de demain – chez Vernier, le présent est déjà un vestige, comme ces étoiles qui brillent dans la nuit mais sont, en réalité, déjà mortes, éteintes. Sans excès de curiosité morbide ou de voyeurisme, *Imperial Princess* se révèle extrêmement délicat dans le portrait qu'il brosse de sa jeune protagoniste.
Le film met intelligemment en partage notre intimité et la sienne. Sa solitude devient un peu la nôtre, l'image tremblante d'un smartphone, le signe de nos hésitations, son reflet dans une vitre ou dans un selfie, un miroir tendu à notre individualité. *Imperial Princess* saisit alors très justement le paradoxe, symptomatique de notre époque, d'une solitude, d'un épuisement, d'une perte de sens évoluant, pourtant, dans un monde de sollicitations permanentes. **Marilou Duponchel**

Imperial Princess de **Virgil Vernier**, avec **Iulia Perminova** (Fra., 2024, 0 h 48). En salle le 21 janvier.



Shellac Films

PANAME DISTRIBUTION PRÉSENTE

"AUX CÔTÉS DE *JE SUIS TOUJOURS LÀ* ET DE *L'AGENT SECRET*, PARMI LES PLUS BEAUX FILMS BRÉSILIENS DE CETTE ANNÉE"
Euronews

"SOMPTUEUX, UNE ODE JUBILATOIRE À LA LIBERTÉ"
The Hollywood Reporter

"À LA FOIS DRÔLE, ET PROFONDÉMENT ÉMOUVANT"
Screen International

"RÉJOUISSANT ET IMPRÉVISIBLE"
IndieWire

"LUMINEUX"
Les Inrockuptibles

Ours d'Argent
75 Internationale Filmfestspiele Berlin
Grand Prix du Jury

LES VOYAGES DE TEREZA
(O ÚLTIMO AZUL)

un film de
GABRIEL MASCARO

DENISE WEINBERG RODRIGO SANTORO MIRIAM SOCARRÁS ADANILO

LE 11 FÉVRIER AU CINÉMA

COUTURES d'Alice Winocour

Les grands flux du monde contemporain (migratoires, capitalistiques…) saisis, le temps éclair d'une Fashion Week, dans une ronde romanesque particulièrement gracieuse.

Cinéaste américaine reconnue dans le cinéma d'action et de genre, sorte de Kathryn Bigelow prisée elle aussi pour un film de vampire à ses débuts, Maxine (Angelina Jolie, en photo avec Louis Garrel) est invitée par la maison Chanel à réaliser un film court inaugurant leur prochain défilé. À son arrivée, une cadre de la maison de couture (Joana Preiss) l'accueille et lui fait visiter le siège. Dans le mythique escalier bordé de miroirs de la rue Cambon, l'hôtesse met en garde aimablement la visiteuse : *"On peut vite se perdre quand on ne connaît pas les lieux."* Au moment même où elle reçoit ces mots, l'image de la réalisatrice, son identité peut-être, se diffracte en une multiplicité de reflets dans le jeu de miroirs de l'escalier.

Se perdre ? C'est en effet le danger – et dans des labyrinthes plus sinueux que les locaux de la rue Cambon. Perdre son intégrité artistique, par exemple en vendant sa pratique et son art à des fins marchandes et publicitaires à l'industrie du luxe. Perdre son intégrité physique, quand une maladie se déclare inopinément et met à mal tous les plannings et les projets précédemment échafaudés. Flottant dans des tenues légèrement oversize, les mains avalées par des manches trop longues, comme une ado bohème sans âge, avançant avec candeur dans des territoires de plus en plus inconnus (la France, l'univers de la mode, le monde des hôpitaux…), Angelina Jolie est merveilleuse en femme devant affronter un court-circuit imprévu de son existence, qui l'oblige en un éclair à tout réenvisager. Avec ce personnage qui a beaucoup à perdre, l'actrice trouve peut-être son plus beau rôle.

Se perdre, c'est aussi le risque que prend le film, se désaxant régulièrement de cette arête dorsale pour explorer les lignes de vie de tous les personnages qui croisent le chemin de Maxine. Une maquilleuse qui consigne tout ce qu'elle voit pour en faire une matière littéraire (Ella Rumpf), une adolescente soudanaise catapultée dans cet univers de fastes après avoir fui la guerre (Anyier Anei), une couturière qui façonne méticuleusement la robe qui ouvrira le show (Garance Marillier)… De façon extrêmement agile, *Coutures* organise un "marabout-bout de ficelle" des destinées. Presque sur le mode de la distraction, dès qu'un personnage en croise un autre, le film suit la personne entrante et oublie provisoirement celle qu'il accompagnait. Comme si seule l'animait une dynamique de découverte et de curiosité.

C'est précisément une grande qualité de cousu qui caractérise *Coutures*. Alice Winocour tisse les fils narratifs, tresse les trajets de ses personnages, brode différents milieux sociaux et assemble des tissus d'histoires, des multiplicités de langues (on parle russe, dinka, anglais, swahili, espagnol, français) avec beaucoup de dextérité et d'élégance. Ce qui défile dans le film, ce n'est pas tant une collection de vêtements (ce défilé-là vire au grabuge) que la pluralité extrême des expériences humaines.

Vif et juste comme un coup d'aiguille, *Coutures* pique à un endroit où tout converge, où tout s'entrechoque : les précaires et les ultra-riches ; les flux circulatoires générés par le capital et ceux provoqués par les guerres ; l'art, l'artisanat et le commerce ; et bien sûr tous les états du corps, tour à tour réifié, fétichisé, désiré, sublimé, ausculté et bientôt opéré – marqué au feutre pour ajuster une robe comme pour préparer une biopsie. Le film est plein, foisonnant, et en même temps un peu volatil mais extrêmement leste. Profond sans s'appesantir ; toujours gracile. **Jean-Marc Lalanne**

Coutures d'**Alice Winocour**, avec **Angelina Jolie**, **Ella Rumpf**, **Louis Garrel** (Fra., É.-U., 2025, 1h47). En salle le 18 février.



Pathé



LE MAGE DU KREMLIN d'Olivier Assayas

Une passionnante fresque politique autour de l'ascension de Poutine, traitée comme symptôme de l'émergence d'un nouveau type de régime autoritaire.

Dépeindre une époque à travers le portrait d'un illustre scélérat (*Carlos,* 2010), représenter l'influence des métamorphoses des outils de communication (*Doubles Vies,* 2018), diriger des stars internationales entre plusieurs continents en adaptant un roman d'espionnage (*Cuban Network,* 2019) : c'est comme si les films précédents d'Olivier Assayas menaient à cette adaptation du best-seller de Giuliano da Empoli, son film le plus ambitieux en termes de budget (20 millions de dollars) mais aussi de récit. Car l'aspiration est grande : expliquer en quoi l'ascension politique de Vladimir Poutine est la matrice de la dégénérescence des démocraties en régimes autoritaires. Comme souvent dans le cinéma d'Assayas, le regard est en biais et part de l'ombre. Ses films préfèrent aborder ici le pouvoir, là la célébrité (*Sils Maria,* 2014) par les petites mains qui allument les astres. Une autre caractéristique de son œuvre est sa fascination pour le réseau comme principe cinématographique et social. Le cinéma d'Assayas se déploie en rhizome.

La figure de l'ombre en question est celle de Vadim Baranov, inspirée par Vladislav Sourkov, véritable personnalité politique russe. Incarné par un Paul Dano qui brille par son jeu tout en inexpression démonstrative, cet aspirant metteur en scène de théâtre, devenu producteur de téléréalité, se retrouve conseiller spécial d'un Vladimir Poutine (Jude Law, dont l'interprétation fait coexister la dimension inquiétante et bouffonne du dirigeant russe) qu'il mènera au pouvoir. Au programme de cette dense adaptation scénarisée par Olivier Assayas et Emmanuel Carrère, une radiographie du début des années 1990 à la fin des années 2010, de la téléréalité aux réseaux sociaux, sur laquelle plane l'ombre de Baranov. Ce "nouveau Raspoutine" s'est donné pour but de faire en politique ce qu'il n'avait atteint dans sa carrière artistique : inventer, révolutionner, créer, avec Poutine et à travers lui, un nouveau modèle de leader politique et d'exercice du pouvoir. **Bruno Deruisseau**

Le Mage du Kremlin d'**Olivier Assayas**, avec **Paul Dano, Jude Law, Alicia Vikander** (Fra., 2025, 2h25). En salle le 21 janvier.
Retrouvez notre entretien avec Olivier Assayas et Emmanuel Carrère p.68.

Carole Bethuel

LES FILMS DE LA CAPITAINE, LA FÉLINE, POSSIBLES MÉDIA, FILMS DE FORCE MAJEURE et NEW STORY présentent

LENA GARREL · LOUIZA AURA · EMMANUELLE BÉART · VAHINA GIOCANTE · AYMERIC LOMPRET

les immortelles

un film de
CAROLINE DERUAS PEANO

"Une ode à l'amitié"
SUD OUEST

"Un charme irrésistible"
LES INROCKS

avec GÉRARD WATKINS ADAMA DIOP
AGNÈS BERTHON ALAIN LIBOLT JENNA THIAM
musique originale CALYPSO VALOIS

AU CINÉMA LE 11 FÉVRIER



LES VOYAGES DE TEREZA de Gabriel Mascaro

Une septuagénaire éprise de liberté déjoue le sort que lui réserve un État âgiste. À peine dystopique, ce *river movie* brésilien est aussi savoureux que visuellement bluffant.

Il ne serait pas tout à fait vrai de dire qu'au cinéma, la rébellion n'est qu'une affaire de jeunesse, tant, de *Gran Torino* (Clint Eastwood) à *Là-Haut* (Pete Docter) en passant par *Aquarius* (Kleber Mendonça Filho), *Une histoire vraie* (David Lynch) ou *Harold et Maude* (Hal Ashby), on a vu des retraité·es se rebeller à l'écran. Mais la particularité du quatrième film de fiction du Brésilien Gabriel Mascaro est qu'il se déploie dans une dystopie où, passé l'âge fatidique de 75 ans, les personnes âgées sont envoyées dans des colonies, isolées du reste de la société, sans qu'on ne sache très bien ce qui leur arrive, si ce n'est qu'elles sont obligées de porter des couches, que toute dignité et indépendance leur sont retirées par un État autoritaire et l'administration kafkaïenne qui lui sert de bras armé. Grand prix du jury mérité à la Berlinale l'an dernier, *Les Voyages de Tereza* est, comme ceux de Gulliver, une satire sociale et politique, où le critère discriminant de l'âge a remplacé celui de la taille. On y suit plus particulièrement Tereza (géniale Denise Weinberg), une dame de 77 ans qui tente d'échapper à son destin et de réaliser un vieux rêve, voler dans le ciel. C'est pourtant sur les flots plutôt que dans l'air que sa fuite clandestine va prendre forme, d'abord aux côtés d'un pirate d'eau douce (délicieux Rodrigo Santoro, le Karl de *Love Actually* et le roi des Perses dans *300*) qui l'accueille à bord et avec qui elle remonte l'Amazone, puis d'une autre vieille dame qui a gagné son indépendance en vendant des bibles numériques.

Le premier l'initie à la consommation d'une bave d'escargot bleue, puissante drogue qui permettrait de voir l'avenir, tandis qu'elle va vivre avec la seconde une forme de coup de foudre entre l'amitié et l'amour. Car dans *Les Voyages de Tereza*, la lutte et la résistance sont des affaires de tendresse, de fluidité, de joie euphorisante et de vision. Lyrique, flirtant avec le fantastique et la SF sur un mode minimaliste, le film est grisant dans la façon dont il partage la jouissance avec laquelle Tereza se rebelle, noue des connexions buissonnières et échappe à cet État âgiste et policier.

On le comprend en creux, c'est parce qu'elles ne sont plus assez productives que les personnes âgées sont exclues de la société. Tranchant avec l'intérieur de l'usine de viande de caïman dans laquelle s'ouvre le film, sa suite se déploie en pleine nature, le long du fleuve, dans des friches villageoises et même dans la jungle. Coloré et visuellement étourdissant, le film est aussi doté d'une partition musicale electro-jazzy qui participe à l'heureuse fantaisie qui s'en dégage. Rempli de trouvailles visuelles – on citera, pêle-mêle, cette bave d'escargot bleue qui sert de puissant hallucinogène, ces magnifiques combats de minuscules poissons multicolores, cette amusante voiturette en guise de fourgon pénitentiaire et cette bible tactile éternellement consultable sur une plaque de verre –, ce *river movie* brésilien est un éloge savoureux et joyeux de la lutte contre le capitalisme autoritaire. **Bruno Deruisseau**

Les Voyages de Tereza de **Gabriel Mascaro**, avec **Denise Weinberg**, **Rodrigo Santoro**, **Miriam Socarrás** (Bré., 2025, 1h27). En salle le 11 février.

Guillermo Garza-Desvia

MAIGRET ET LE MORT AMOUREUX de Pascal Bonitzer

Une adaptation de Simenon pleine de charme, entre personnages vintage et décors contemporains.

Adapté de *Maigret et les vieillards* de Simenon, le nouveau Pascal Bonitzer (qui avait porté à l'écran Agatha Christie dans *Le Grand Alibi,* 2008) retourne au film policier. Mais pas n'importe lequel, ou plutôt pas du tout n'importe comment. Le dispositif de sa mise en scène est tout à fait original : dans un décor actuel, il colle comme une décalcomanie le commissaire Maigret qui n'aurait pas vieilli (Denis Podalydès, parfait), rien changé de ses habitudes, de son chapeau de feutre, de son manteau à chevrons, de sa pipe, de son goût pour la bière et même de son bureau du quai des Orfèvres – alors que le siège de la police judiciaire se trouve désormais porte de Clichy. De même, les hypothétiques coupables, complices ou ami·es de la victime qui motive l'enquête de Maigret semblent appartenir à une autre époque : nobles intemporel·les, fantasques et riches, au langage très châtié (et aux dialogues très drôles) qui semblent indifférent·es au monde moderne et au temps qui a passé.

Tous·tes ces revenant·es ou jamais parti·es évoluent pourtant dans des rues contemporaines, sont confronté·es aux méthodes de police scientifique les plus modernes et qui ne semblent pas les déranger plus que ça, comme les recherches ADN sur le lieu du crime. Ajoutez à cela une galerie de comédien·nes (souvent venu·es du théâtre) plus formidables les un·es que les autres (Anne Alvaro, Julia Faure, Dominique Reymond, Laurent Poitrenaux, Micha Lescot, Laure-Lucile Simon, etc.) et surtout capables de dessiner en un clin d'œil un personnage passionnant, mystérieux, intrigant… et vous aboutissez à un étrange, brillant ballet de fantômes. De fantômes charmants. *Maigret et le mort amoureux* est un film de fantômes plein de charme.

Jean-Baptiste Morain

Maigret et le mort amoureux de **Pascal Bonitzer**, avec **Denis Podalydès, Anne Alvaro, Manuel Guillot** (Fra., Bel., 2026, 1 h 20). En salle le 18 février.



Pyramide Distribution

théâtre
centre dramatique national
de Montluçon
région Auvergne-Rhône-Alpes

FÉV-
RIER
JUIN
2026

04 70 03 86 18
theatredesilets.fr
des Îlets

THE MASTERMIND de Kelly Reichardt

Un faux film de casse et vrai éloge de la lose assez captivant, avec un Josh O'Connor sublime de désinvolture.

Deuxième fois, après *Showing Up* (2022), qu'un film de Kelly Reichardt nous fait cet effet à mèche lente, avec une première impression enthousiaste mais mitigée, et puis une prégnance qui s'impose peu à peu, un souvenir languide qui adhère à l'intérieur de la tête et du cœur. Huit mois après sa découverte cannoise, *The Mastermind* a pour de bon distillé en nous sa douceur, son rythme cool, sa parfaite distance : c'est, sinon un grand film, en tout cas un faux petit, à l'instar des plus beaux de sa réalisatrice.

C'est qu'on avait à tort imaginé que Reichardt, avec ce pitch de film de casse dans le Massachusetts de 1970, renouerait avec une certaine hubris de cinéma de genre, bien sûr conjuguée à ses principes minimalistes mais aspirant tout de même à ménager les émotions, les tensions d'un authentique film noir, comme elle avait pu le faire dans *Night Moves* (2013). *The Mastermind* joue une autre partition, dans une Amérique post-contre-culturelle où les marques de la libération des mœurs sont là, comme l'organisation familiale du couple principal : elle travaille et lui non, gérant les deux enfants, ou plutôt ne les gérant pas. Mais James (Josh O'Connor, sublime de désinvolture, limite Elliott Gould) est moins l'illustration d'un fait sociologique qu'un épiphénomène à lui seul : un *slacker* anachronique, d'ailleurs plutôt de notre temps – démissionnaire par une espèce de justification philosophique à ne pas travailler ni chercher à le faire, ou disons en faisant mollement semblant d'y songer dans un sourire charmeur.

Voler un tableau au musée municipal, où ses flâneries l'ont renseigné sur la faiblesse du dispositif de sécurité (un vigile perpétuellement endormi), est tout ce qu'il projette pour sa subsistance. C'est là que le titre sème une fausse piste : le plan est foireux, le "mastermind" n'a rien pensé – ni les dissimulations élémentaires pour échapper à la police, ni les moyens de revendre le tableau. On se demande si son vol n'est pas une performance artistique en soi : un acte désintéressé par amour du beau, à la façon de la fameuse histoire du Rembrandt volé au musée de Draguignan, et qui de la même manière le consumerait ensuite. Excepté que James ne se consume pas tout de suite : il fuit.

Le film installe donc un programme inverse à l'exposé d'une maîtrise, consistant plutôt à regarder son personnage épuiser toutes les ultimes possibilités de vivre légèrement, de petits mensonges, de menus larcins, de soutiens amicaux qui un à un s'évaporent.

D'une certaine manière, Reichardt a voulu imaginer une nouvelle chronique de la rencontre entre l'art et le quotidien : non plus comme une étude *mezza voce* des tracas de la création *(Showing Up)*, mais comme l'écriture d'une tentative avortée de vivre artistiquement, librement, jusqu'à atteindre une sorte de limite morale – James étant *in fine* jugé par la tournure des événements.

Film captivant, musical, cool encore une fois (ce qui est souvent un gros mot, mais pas là) : un éloge de la lose et d'une façon particulière de glisser sur la vie, accolé à un regard cruel sur le prix de cette manière d'être au monde.

Théo Ribeton

The Mastermind de **Kelly Reichardt**, avec **Josh O'Connor**, **Alana Haim**, **John Magaro** (É.-U., 2025, 1 h 50). En salle le 4 février.



Condor Distribution

LA RECONQUISTA de Jonás Trueba

Un inédit réalisé en 2016, première pierre d'un art du raffinement que l'Espagnol ne cesse d'affiner depuis.

Curieusement, aucun des premiers films de Jonás Trueba n'avait connu de sortie en salle en France avant *Eva en août* (2019). L'arrivée tardive sur nos écrans de *La Reconquista,* son troisième long métrage réalisé en 2016, est la parfaite occasion de découvrir l'un de ses premiers grands coups d'éclat. Amoureux·ses à l'adolescence, Olmo (Francesco Carril) et Manuela (Itsaso Arana) se retrouvent de longues années après s'être quitté·es. Au cœur d'une déambulation nocturne à travers Madrid, Trueba ne cherche jamais la confrontation attendue des trentenaires. Il construit au contraire son film sur les non-dits, sur tout ce qu'il et elle évitent de formuler. Le désir se glisse subtilement dans les mots, dans les détours et les rebonds d'un discours amoureux qui progresse en zigzag. Comme dans les grandes comédies rohmériennes, le film se joue là, dans ce qui frémit sous les phrases échangées. Entre les deux se rejoue le flirt adolescent en même temps qu'une quête impossible du temps perdu.
Puis, comme dans un rêve, la seconde partie remonte le temps et replonge dans l'adolescence du couple. On y sent déjà l'attention profonde que Trueba portera plus tard aux corps et aux paroles des jeunes dans son très beau documentaire *Qui à part nous* (2021). Trueba y filme les lettres, les promesses et les maladresses d'une première passion comme on ouvrirait un carnet retrouvé. Ce retour dans le temps n'expliquera rien, il rend simplement perceptible ce que le présent ne parvient plus à dire. Comme s'il fallait revisiter la lumière fragile d'un premier amour pour comprendre comment avancer, comment vivre avec ce qui manque. *La Reconquista* réinvestit le regret, non pour s'y complaire, mais pour apprendre à se relever. **Ludovic Béot**

La Reconquista de **Jonás Trueba**, avec **Francesco Carril, Itsaso Arana, Aura Garrido** (Esp., 2016, 1 h 48). En salle le 28 janvier. *Rétrospective Jonás Trueba* au Mk2 Bibliothèque (Centre Pompidou hors les murs), Paris, du 27 janvier au 10 février.



Losilusos Films



UN SUBLIME WESTERN DE FIN DES TEMPS
LES INROCKUPTIBLES

SIRÂT

UN FILM DE OLIVER LAXE
AVEC SERGI LÓPEZ - BRUNO NUÑEZ ARJONA

DISPONIBLE EN VOD, DVD ET BLU-RAY

2 NOMINATIONS
GOLDEN GLOBES

5 NOMINATIONS
OSCARS SHORTLIST

SensCritique Télérama Les Inrockuptibles france inter



LES IMMORTELLES de Caroline Deruas Peano

Une lumière nostalgique nimbe ce *teen movie* doux et grave, aux échappées oniriques irrésistibles.

En 1974, Juliet Berto et Dominique Labourier gobaient des petits bonbons colorés et se retrouvaient projetées dans une étrange maison magique. C'était dans *Céline et Julie vont en bateau*, et Jacques Rivette donnait une variation euphorique d'un *Alice au pays des merveilles* devenu le royaume d'une amitié féminine indéfectible. Cinquante ans plus tard, c'est à Caroline Deruas Peano, cinéaste mais aussi scénariste et actrice pour d'autres, d'envisager l'espace mental du rêve comme le lieu préservé d'une amitié fusionnelle regardée ici avec la même intensité qu'une histoire d'amour.
Charlotte (Lena Garrel, fille de la cinéaste) et Liza (Louiza Aura) ont 17 ans, vivent dans le sud de la France et ne rêvent que de Paris pour faire briller leur duo de musique pop (sublime B.O. de Calypso Valois). Les réverbérations du soleil sur la mer, le grain de la pellicule de certaines séquences chantées et rêvées… Toute la lumière des *Immortelles* ramène à la chaleur d'un temps passé (les années 1990), d'une époque révolue (Caroline Deruas Peano, née à Cannes, était adolescente à cette période), en même temps qu'elle précise cette indécision entre rêve et réalité, si bien qu'on ne sait plus si le scintillement de l'image appartient au monde des vivant·es ou à celui de l'au-delà.
La filmographie de Caroline Deruas Peano est hantée par la figure du fantôme, ceux d'hier (*Les Enfants de la nuit* d'un printemps 1944, en 2011) et d'aujourd'hui (son *Indomptée* de photographe cherchant à en capturer la trace dans la Villa Médicis de Rome, en 2016). Avec *Les Immortelles*, la réalisatrice poursuit l'exploration du motif et l'inscrit dans le décor d'un *teen movie* au charme irrésistible, doux et grave, inspiré de sa propre histoire et d'un deuil douloureux. Le film raconte très bien le manque, la perte, la filiation et l'entêtement d'une cinéaste à vouloir préserver toutes ces choses de l'oubli.
Marilou Duponchel

Les Immortelles de **Caroline Deruas Peano**, avec **Lena Garrel**, **Louiza Aura**, **Emmanuelle Béart** (Fra., 2025, 1 h 29). En salle le 11 février.

LE GRAND PHUKET de Liu Yaonan

À mi-chemin entre drame social et récit initiatique, une dérive adolescente dans les marges d'un quartier promis à la démolition.

Dans son premier long métrage, Liu Yaonan filme l'adolescence comme une dérive dans les décombres. Tourné sans l'autorisation des institutions chinoises, *Le Grand Phuket* s'inscrit d'emblée dans les marges : quartiers promis à la démolition, rues poussiéreuses, écoles où l'ordre se réduit à la blancheur des couloirs et des uniformes. Le dessus de la ville est un monde glacé, surexposé, où un adolescent se déplace comme une ombre maladroite, voleur renfrogné, fugueur à demi honteux.
Ses 400 coups ressemblent à des clapotis désespérés pour ne pas disparaître.
Le film devient alors une fable morale sur l'auto-dévalorisation, la honte sociale, la difficulté à s'aimer quand l'environnement entier, de la ville au foyer, renvoie l'idée d'une vie sans valeur.
Dans cette sécheresse quasi documentaire surgissent des éclats nocturnes : de très brèves séquences animées où se devinent silhouettes féminines, lacs immobiles, visages désirés. Le monde intérieur n'avance qu'en sursauts de songes, comme si la nuit seule pouvait fissurer le réel.
La découverte d'un ancien conduit souterrain, sous les buildings et les gravats, marque un seuil décisif. Contrairement à la blancheur crue du monde extérieur, ce corridor est baigné d'une lumière chaude et tremblante, un lieu clandestin et autonome, où les pierres parlent pendant l'orage. Tunnel, bunker ou antichambre, le lieu constitue alors le contrechamp absolu de la ville, où émergerait une possible magie, aussi infime soit-elle.
C'est comme si l'image s'y réchauffait brusquement et retrouvait du sang.
Ainsi, à mi-chemin entre le drame social et le récit initiatique, *Le Grand Phuket* est surtout un film-frontière : celui d'un pays qui reconstruit en effaçant, et d'un jeune garçon qui tente de se réinventer dans les interstices. **Arnaud Hallet**



Le Grand Phuket de **Liu Yaonan**, avec **Li Rongkun**, **Yang Xuan**, **Kang Hang** (Chine, Fra., All., Bel., 2024, 1 h 38). En salle le 4 février.

New Story · Destiny Films

“KELLY REICHARDT REVISITE LE FILM DE BRAQUAGE”

LE MONDE

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
COMPÉTITION

JOSH O’CONNOR

THE MASTERMIND

UN FILM DE
KELLY REICHARDT

4 FEV.
AU CINÉMA

© METANOIA

Le Monde · Télérama · Les Inrockuptibles · Cahiers du cinéma · Teaser · Solfilm · La Septième Obsession · BeauxArts Magazine · Le Gorafi · SensCritique · France Inter

MUBI ©2025 MUBI, INC. TOUS DROITS RÉSERVÉS

Un nouveau chevalier dans le *Game*

LA SÉRIE DU MOIS - Les Inrocks - LA SÉRIE DU MOIS -

L'univers de *Game of Thrones* s'enrichit avec *A Knight of the Seven Kingdoms*, courte série sur un antihéros solitaire errant, semble-t-il, sans but. Comme une entrée en matière dans une saga à venir.



HBO Max

Combien d'années (de décennies ?) les séries vont-elles se nourrir de la bête *Game of Thrones* ? Déjà quinze ans que l'originale a surgi pour obséder la planète en donnant à la fantasy son cachet adulte, à coups de dragons et de têtes coupées. Depuis, *House of the Dragon* a repris le flambeau en provoquant plus de vaguelettes que de vagues émotionnelles, ce qui ne l'a pas empêchée d'être renouvelée récemment pour deux saisons – elle se poursuivra au minimum jusqu'à la quatrième.
Et voilà, pour commencer 2026, la petite sœur des deux mastodontes, *A Knight of the Seven Kingdoms,* dont la première salve est adaptée d'une nouvelle de George R.R. Martin intitulée *The Hedge Knight,* publiée en 1998. L'écrivain de 77 ans en est le cocréateur en compagnie d'Ira Parker.



Tout commence dans les pas d'un personnage bizarre, un jeune type solitaire qui aurait pu, à une autre époque de cinéma, ressembler à un héros de western, campé sur son cheval, réduit à ne pas laver ses vêtements, épuisé par une errance qui semble sans but. Dans les plaines et forêts de Westeros, le garçon révèle pourtant à celles et ceux qui le croisent qu'il est un chevalier, du genre sans attaches. Il se fait appeler Duncan et se retrouve assez vite affublé d'un jeune garçon à la tête rasée – on comprendra pourquoi, mais pas tout de suite – qui le suit tel un fidèle écuyer. C'est assez drôle.
Nous sommes quatre-vingt-dix ans avant les événements relatés dans *Game of Thrones,* mais surtout dans un tout autre monde fictionnel. *A Knight of the Seven Kingdoms* crie moins fort que ses aînées, gonfle un peu moins les muscles. Cela commence par la durée des épisodes, limitée à une trentaine de minutes, qui oblige à viser davantage la ligne claire que le foisonnement. Devant *Game of Thrones,* on se retrouvait parfois à prendre des notes tant l'arborescence du scénario nous égarait. C'était épuisant pour certain·es, enivrant pour d'autres. Ici, le récit se déploie avec une forme de simplicité qui fait du bien.
Cette simplicité est bien sûr celle du personnage, Ser Duncan the Tall, que la série s'emploie à montrer comme un benêt, né dans la confusion, élevé dans la brutalité, réduit à ses fonctions essentielles (manger, chier, parler, frapper) et se dévoilant peu à peu comme un être humain doué d'empathie. Il y a dans *A Knight of the Seven Kingdoms* une forme de retour aux sources, comme si l'humilité du personnage accompagnait celle de la fiction. Nous sommes à l'aube d'une vie adulte et d'un monde romanesque, il faut tout (re)commencer.
Duncan (dit Dunk, interprété par l'ancien rugbyman Peter Claffey) va peu à peu découvrir les couches de violence structurant les lieux qu'il traverse. Il se souvient au passage de ses premières années délabrées. La série est assez fine dans sa manière de présenter ce héros sans qualités, qui vit d'abord dans une réalité proche de l'univers du conte, où tout semble trop grand et un peu trop effrayant, mais aussi fascinant. Dunk tente de saisir les codes de cette société moyenâgeuse où les dragons sont des personnages de pièces de théâtre jouées pour divertir des villageois·es. Il avance en outsider dans la vie comme dans notre cœur. La série travaille durement à le rendre digne d'intérêt et de foi.
Cela passe par une forme de douceur qui se mêle, de façon assez abrupte, à une animalité. Tout un art des déjections se joue dans *A Knight of the Seven Kingdoms,* qui s'amuse à montrer une société aux relents primitifs, où les hommes jouent aux loups et à la guerre avec une forme de bêtise crasse.
On sait ce que leurs aînés deviendront, on les a déjà vus, notamment du côté des Targaryen, déjà sans limites.
La masculinité et ses montagnes de sang se révèlent peu à peu comme le sujet de la série dont les femmes sont presque absentes. Une destination que le cinquième épisode, le plus marquant mais aussi le plus classiquement *"GoT"*, rend explicite. Il se pourrait donc que l'entrée en matière de *A Knight of the Seven Kingdoms* – la première saison ne compte que six épisodes – ne soit en réalité qu'un apéro. On espère ne pas regretter trop vite ce départ aussi léger que rigoureux. **Olivier Joyard**

A Knight of the Seven Kingdoms de **George R.R. Martin** et **Ira Parker**, avec **Peter Claffey**, **Dexter Sol Ansell**, **Finn Bennett**. Sur HBO Max.



SHRINKING de Bill Lawrence

La troisième saison de cette dramédie sensible brille toujours par sa finesse d'écriture et grâce à ses personnages incarnés à la perfection.

Vétéran de la comédie à l'origine de séries cultes *(Spin City, Scrubs, Cougar Town),* Bill Lawrence semble désormais avoir refermé la parenthèse de doute qui avait marqué le milieu de ses années 2010. Après l'excellente *Ted Lasso* puis deux saisons de *Shrinking* qui confirmaient son retour en grâce, cette troisième salve d'épisodes vient parachever ce que l'on peut désormais considérer comme l'un de ses projets les plus accomplis. Composée, elle aussi, d'une dizaine d'épisodes d'une trentaine de minutes, cette nouvelle saison ne se contente pas de prolonger le plaisir, elle l'approfondit.

On y retrouve Jimmy, psychothérapeute aux méthodes iconoclastes et grand dadais à la maladresse attendrissante (la marque de fabrique de Jason Segel) qui, après avoir réappris à vivre et à être père suite à la mort de sa femme, se retrouve confronté à une question aussi simple en apparence que vertigineuse dans ses implications : comment être heureux ? Une interrogation qui, pour lui, passe par la possibilité d'une romance qu'il s'est longtemps interdite. Le retour de Sofi (Cobie Smulders, retrouvant Jason Segel après *How I Met Your Mother)* agit alors comme un doux séisme, ravivant autant la peur de trahir le passé que l'espoir d'un avenir enfin désirable.

Autour de lui, la petite communauté gravitant hors les murs du cabinet continue d'évoluer : Paul, mentor bourru campé par un Harrison Ford toujours aussi savoureusement grincheux, doit composer avec l'acceptation douloureuse de sa maladie de Parkinson, tandis qu'Alice, désormais jeune adulte, se voit contrainte d'assumer sa vocation au risque de quitter un foyer devenu cocon, et de s'élancer dans la grande aventure de l'indépendance.

Pris isolément, les thèmes abordés par *Shrinking* – le bonheur, la maladie, l'amour après le deuil, l'émancipation – pourraient sembler balisés, voire périlleusement proches du cliché.

Mais comme souvent chez Bill Lawrence, c'est dans leur entrelacement que la série trouve sa justesse. Guidée par une légèreté souveraine qui n'ôte jamais rien à la gravité des sujets qu'elle aborde, cette troisième saison confirme que *Shrinking* excelle à transformer des motifs familiers en un tableau délicat, sensible et souvent d'une grande justesse émotionnelle.

Cela vaut pour ses personnages, toujours aussi finement écrits et impeccablement incarnés. Leurs fêlures, plus ou moins béantes, et leurs caractères très délimités pourraient les réduire à des archétypes, mais dès lors qu'ils interagissent – dans des dialogues ciselés, tour à tour mordants et profondément tendres, souvent très drôles – s'opère quelque chose de l'ordre de l'alchimie, d'un esprit de bande qui constitue le cœur battant de la série. Jamais larmoyante mais souvent bouleversante, oscillant sur un fil invisible entre comédie et drame, cette troisième saison de *Shrinking* poursuit sa quête d'un *feel good* intelligent, capable d'aborder les troubles existentiels les plus profonds avec une légèreté presque désinvolte, mais jamais superficielle. Un peu à l'image de l'expérience thérapeutique au cœur de la série, qui se désencombre des habituels oripeaux freudiens pour viser une quête du bien-être et de la bienveillance, qui, derrière sa naïveté de surface, recèle plus de complexité qu'il n'y paraît. **Léo Moser**

Shrinking saison 3 de **Bill Lawrence**, avec **Jason Segel**, **Cobie Smulders**, **Harrison Ford**. Sur Apple TV+.

TWIN PEAKS, L'INTÉGRALE de David Lynch et Mark Frost

Cet indépassable chef-d'œuvre est à nouveau disponible en streaming. Merci Arte !

Le 16 janvier 2025, David Lynch disparaissait quelques jours avant ses 79 ans, plongeant cinéphiles et sériephiles dans le noir, laissant une œuvre pour les réunir, spectrale et jouissive, limpide et pourtant saturée de mystère. De 1990 à 2017, au fil de trois saisons (les deux dernières avec vingf-six ans d'écart, qui dit mieux?), *Twin Peaks* s'est promenée entre parodie de soap et thriller philosophique, jusqu'à devenir un monolithe errant seul dans l'espace des images et des sons. Arte a la bonne idée de mettre en ligne cette intégrale durant plusieurs mois, ce qui laisse le temps de s'y replonger, soit en ascètes déterminé·es à tout revoir (une quarantaine d'heures en perspective), soit pour vérifier que les chefs-d'œuvre tiennent toujours : le pilote, le quatorzième épisode de la saison 2, le huitième de *Twin Peaks: The Return* – l'autre nom de la saison 3. Un trio sublime qui en appelle d'autres, tant il n'y a presque rien à jeter.

Retrouver Dale Cooper et le fantôme de Laura Palmer, c'est embrasser un pan majeur de la culture populaire aux crêtes arty, explorer l'éternelle mélancolie du temps présent, rire beaucoup, trouver les clés d'une œuvre à travers certains thèmes : la brutalité patriarcale et l'inceste, l'impossibilité de faire communauté en Amérique sinon à travers la violence et le règne de l'argent. C'est aussi jouer au jeu du "que sont devenues les séries ?", tant Twin Peaks a fait office de force motrice. Son influence se ressent toujours aujourd'hui, à travers *Pluribus* de Vince Gilligan et son jeu sur l'étirement des scènes et des situations. Reste que peu de séries actuelles réussissent à se montrer aussi libres. Une question d'époque, plateformes obligent, mais aussi de pure ambition. Lynch n'a jamais considéré *Twin Peaks* autrement que comme une introspection profonde, égale à celles de ses films. La leçon restera valide longtemps. **Olivier Joyard**

Twin Peaks (1990-2017) de **David Lynch et Mark Frost**, avec **Kyle MacLachlan, Sheryl Lee, Michael Ontkean**. Sur Arte.tv.



Suzanne Tenner/Showtime

D'APRÈS LE JOURNAL DE JEAN-LUC LAGARCE

IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ

MISE EN SCÈNE JOHANNY BERT

VINCENT DEDIENNE ACCOMPAGNÉ DE IRÈNE VIGNAUD

SUCCÈS REPRISE · SÉRIE EXCEPTIONNELLE



Photo © Cédric Roulliat - Création graphique Théâtre de l'Atelier - Licence L-R-22-7620

THÉÂTRE DE L'ATELIER PLACE CHARLES DULLIN 75018 PARIS

Les Inrockuptibles le Bonbon Télérama

UN SPECTACLE DU COLLECTIF BPM

LA SOIRÉE DIAPO & LE ROMAN PHOTO

LÉA POHLHAMMER · CATHERINE BÜCHI · PIERRE MIFSUD



Photo © Anouk Schneider - Création graphique Théâtre de l'Atelier - Licence L-R-22-7620

THÉÂTRE DE L'ATELIER PLACE CHARLES DULLIN 75018 PARIS

le Bonbon Télérama Les Inrockuptibles radio nova

DÉMONS INTÉRIEURS

I Write Games Not Tragedies et *A Pizza Delivery* partagent une même conception du jeu vidéo comme mode d'expression très personnel, voire introspectif. Une tendance de plus en plus répandue au sein de la scène indépendante.

Le grand critique André Bazin estimait que la spécificité du cinéma venait de sa capacité à capter le réel par un processus mécanique d'enregistrement. Et le jeu vidéo ? Mode d'expression synthétique et volontiers compulsif, ne serait-il pas d'abord l'art de mettre en situation ce qui s'agite plus ou moins violemment dans nos têtes ? *"Peut-être que je vais socialiser comme un humain pour une fois"*, se dit Ash, l'anti-héros ado d'*IWrite Games Not Tragedies*, stupéfiant mélange de *visual novel* et de *rhythm game* élaboré entre l'Angleterre et Hongkong par le duo Julia Mascetti-Vicky Wong. On y partage les souvenirs dudit Ash, qui revit ses années lycée. Ses désirs, ses angoisses, la fascination pour un garçon lumineux dont il peine à croire qu'il s'intéresse à lui qui, entre emo et goth, est plutôt la noirceur incarnée.
Petit miracle de narration interactive avec juste ce qu'il faut de choix et de virages imposés, car la vie, parfois, c'est plus fort que toi, *IWrite Games Not Tragedies* frappe aussi par son style graphique. Du griffonné, du froissé, des couleurs qui débordent, de l'inachevé, en écho à ce que vit Ash. Il est question de classes sociales et d'amours entre garçons, d'une virée mémorable à Camden, de déceptions, d'alcoolisme et de rédemption. *"À l'époque, j'avais des endroits où je pouvais crier"*, dit Ash. Crier, et pas seulement presser les touches de la manette en rythme, fait justement partie des possibilités qu'offrent les séquences musicales. L'enjeu ne devient alors pas de faire un super-score. Crier est un but en soi.
Conçu par le jeune Barcelonais Eric Osuna, *A Pizza Delivery* s'affiche plus énigmatique et épuré. On y dirige une jeune femme chargée de livrer des pizzas dans un monde irréel, comme évidé et recomposé. Est-ce un rêve, un délire, tantôt souriant, tantôt malaisant et parfois les deux en même temps ? Notre héroïne simplement nommée B. est-elle au purgatoire, retenue ou au contraire réfugiée dans une antichambre de la vie ? Est-elle sous le coup d'un deuil, d'une dépression, d'un quelconque accident ? Et de quoi la pizza est-elle le nom ? Jeu de dérive fantomatique, d'enquête majoritairement muette, de méditation hébétée et de visions (le scooter qui file, les yeux grand ouverts de B.) autant que d'idées, *A Pizza Delivery* se donne comme métaphore ouverte, à compléter. Sa vérité est peut-être là : il n'attend que notre propre pizza.
Outre ces jeux un peu passés inaperçus dans le flot des sorties de la fin d'année, bien d'autres productions indépendantes sillonnent les mêmes terres. L'autobiographique *Consume Me*, le farceur *Baby Steps*, *A Dream about Parking Lots*, où le narrateur partage ses rêves dans lesquels il tente de se souvenir où il a bien pu garer sa voiture, ou *And Roger*, qui traite avec une simplicité déchirante de la maladie d'Alzheimer. Le résultat peut être drôle ou tourmenté, obsédant ou léger, foisonnant ou dépouillé. Pour un effet jamais aussi fort que quand le jeu donne le sentiment d'être un cri (ou un chant, une sculpture, une danse, une peinture) qui vient de l'intérieur. **Erwan Higuinen**

IWrite Games Not Tragedies (Studio Wife/Yotsuba Interactive), sur PC, environ 13 € ; *A Pizza Delivery* (Eric Osuna/Dolores Entertainement), sur PS5, Xbox Series et PC, environ 13 €.



↓
I Write Games Not Tragedies.

Studio Wife/Yotsuba Interactive



SAISON 2025-2026

LE CARREAU DU TEMPLE

CINÉMA

Thématique *Métamorphose*

THE DANISH GIRL (2015)
TOM HOOPER
16 DÉCEMBRE 2025

RESILIENT MAN (2024)
STÉPHANE CARREL
20 JANVIER 2026

LA BELLE ET LA BÊTE (1946)
JEAN COCTEAU
10 MARS 2026 / CINÉKIDS

PRINTEMPS, ÉTÉ, AUTOMNE, HIVER... ET PRINTEMPS (2003)
KIM KI-DUK
14 AVRIL 2026

UNDER THE SKIN (2014)
JONATHAN GLAZER
12 MAI 2026

Projections suivies d'une rencontre
En partenariat avec l'association CinéCaro

AVEC LA CARTE CARREAU

Gratuité pour les 5 séances de cinéma
Places de spectacles à 11€ au lieu de 22€

Retrouvez toute la saison en ligne www.lecarreaudutemple.eu

DANSE CONTEMPORAINE

HAUTE COUTURE
Une collection en movement
JOSÉPHA MADOKI – CRÉATION
10 ET 11 DÉCEMBRE 2025

L'ENVAHISSEMENT DE L'ÊTRE (DANSER AVEC DURAS)
THOMAS LEBRUN
28 ET 29 JANVIER 2026

MELLOWING
CHRISTOS PAPADAPOULOS & DANCE ON ENSEMBLE
17 ET 18 MARS 2026

RAVE LUCID
MAZELFRETEN
8 ET 9 AVRIL 2026

FOCU MEU
BENJAMIN KAHN – CRÉATION
3 ET 4 JUIN 2026

SHOWGIRL
JONATHAN DRILLET & MARLÈNE SALDANA
2 ET 3 JUILLET 2026

RENCONTRES

AVEC SALOMÉ SAQUÉ
Cycle de trois rencontres
13 JANVIER, 10 FÉVRIER, 10 MARS 2026
Entrée libre

VILLE DE PARIS · Les Inrockuptibles · MOUVEMENT · radio nova · TRANSFUGE · TROISCOULEURS

LA SOCIÉTÉ PUBLIQUE LOCALE - LE CARREAU DU TEMPLE -, N°SIRET 789 772 571 00020 - APE 9103 Z, N° LICENCES : N° 1 - 1068243, N°2 - 1068240, N°3 - 1068241 • CONCEPTION GRAPHIQUE : ET D'EAU FRAÎCHE PHOTOS : © KIM KI-DUK, STÉPHANE CARREL, TOM HOOPER, JUBAL BATTISTI

Une femme disparaît

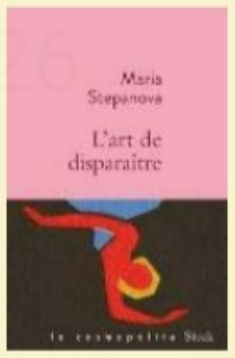
LE LIVRE DU MOIS - Les Inrocks - LE LIVRE DU MOIS -

Quatre ans après son magnifique *En mémoire de la mémoire*, la Russe Maria Stepanova signe *L'Art de disparaître*, le livre de son expatriation. Ou comment, sans pays, sans passé, une femme tente de renaître en embrassant le néant.



C'est depuis l'appartement où elle a grandi avec sa famille, à Moscou, que Maria Stepanova avait commencé à écrire *En mémoire de la mémoire* : une traversée du XXe siècle en Russie par l'entremise de chacun des membres de sa famille, dont les vies étaient entremêlées à celles de poètes, poétesses et écrivain·es russes, comme Marina Tsvetaïeva et Ossip Mandelstam.
Le premier livre en prose de Stepanova – à l'origine poétesse – soulignait la difficulté de la mémoire, les trous dans la narration de ses aïeux et aïeules juif·ves russes qui avaient échappé à bien des horreurs de l'Union soviétique.
Ses Mémoires familiaux restituaient l'agitation des fantômes qui ne peuvent se réincarner que lorsque l'écriture ausculte un endroit auquel ils s'accrochent encore – l'appartement moscovite – et les objets qu'ils ont touchés. Bref, Stepanova sait qu'espace et histoire laissent une empreinte l'un sur l'autre, que la mémoire d'une famille est portée par chaque lieu qu'elle a habité et que ce lieu reste à jamais habité – comme on dirait "hanté". Que se passe-t-il alors quand cette écrivaine, inspirée par ces lieux hantés qui provoquent l'écriture, se retrouve déplacée ?
Maria Stepanova ne parle pas d'exil pour définir son départ de Russie ; elle dit même préférer le terme de *"réticente expatriation"*. N'empêche qu'elle a senti le vent tourner en faveur d'un départ vers Berlin où elle vit aujourd'hui, sans beaucoup d'espoir de pouvoir retourner dans son pays prochainement. Si *En mémoire de la mémoire* a reçu un accueil triomphal en Russie, qu'il est considéré comme le livre russe le plus important du XXIe siècle par *Polka Magazine*, qu'il a été réimprimé six fois et a reçu des prix littéraires importants, Maria Stepanova a quitté la Russie en 2022, juste après avoir vu le site culturel en ligne qu'elle édite, *Colta.ru*, fermé par l'État russe. Et puis elle s'est toujours exprimée contre le régime en place et la guerre en Ukraine.
Son nouveau livre *L'Art de disparaître*, d'ailleurs ectoplasmique comparé au volumineux *En mémoire...*, montre sans didactisme – il suggère plus qu'il ne dit – le devenir-fantôme de sa narratrice, alter ego de Stepanova, devenue simplement "l'écrivaine M.". L'écrivaine M. – presque une référence satirique à la façon de nommer les êtres par leur fonction au temps du communisme – est devenue incapable d'écrire ; elle va de ville en ville, invitée à des signatures ou à des festivals littéraires pour un livre que l'on devine être *En mémoire de la mémoire*, avec un sentiment d'imposture, puisqu'elle ne se sent plus être celle qui peut encore écrire ni celle qui a un passé, une histoire russe. La Russie n'est désignée, ici, que par le terme *"la bête"*.

"Nombreux, bien sûr, étaient les autochtones à vouloir en savoir plus sur la bête, et pas uniquement pour se protéger de sa gueule répugnante ; simplement, les gros prédateurs nous intéressent toujours, nous autres, devenus quasi herbivores. […]
Ils insinuaient que M. et les gens qu'elle connaissait dans son pays auraient dû prendre les mesures qui s'imposaient avant que la bête grandisse et ne se mette à dévorer tout le monde méthodiquement. M. était bien d'accord, mais comment expliquer à ses interlocuteurs qu'en raison de la nature de la bête, il était compliqué de lui donner la chasse ou de se battre contre elle ?" ;
"La bête, voyez-vous, n'était pas devant ni derrière moi, elle était partout autour, au point qu'il m'a fallu des années pour m'apercevoir que je vivais en elle et que j'y étais peut-être née", écrit-elle, avant d'ajouter plus loin qu'elle en est sortie, du ventre de la bête, pour *"gagner la terre ferme"*.
Cette terre, M. la parcourt en train, cet espace anonyme et transitoire, en perpétuel mouvement, jusqu'à ce que la linéarité du voyage se détraque : un train en retard, l'incapacité de rejoindre à temps la ville (jamais nommée) où on l'attend pour une lecture, et la voilà qui accepte de se perdre, de disparaître, d'embrasser le concept de la *tabula rasa*, de rester dans cette ville étrangère, de ne pas charger son portable, de le jeter, de boire du vin avec un inconnu croisé dans le train, un homme aux yeux vides et aux cheveux blonds bardés d'épingles à cheveux ; il y a un cirque et la tentation de le suivre.
Le roman suit toutes les étapes d'une action par la négative : l'acte de se défaire de toute trace sociale, de faire son baluchon (le minimum) et de s'installer sur le trottoir en attendant qu'une caravane passe, de se laver de son passé, de se débarrasser de son identité, d'embrasser le néant. Ou plutôt d'adopter la position de l'idiot·e, vite rejoint·e par un chien, comme sur la carte du Fou au tarot. Le point de départ d'une renaissance, d'un recommencement. *L'Art de disparaître* est un conte, une fable, une métaphore, un texte atmosphérique, mélancolique, presque morbide, métaphysique à force d'un vide – son sujet même – assumé.
Un passage obligé entre deux grands livres, *En mémoire...* et son prochain, une ample narration autour d'Anne Lister, une écrivaine lesbienne anglaise du XIXe siècle. On devrait pouvoir le lire partout en Europe en 2027, mais jamais en Russie. À cause de ses passages sur l'homosexualité, Maria Stepanova sait déjà qu'il est refusé par la bête. **Nelly Kaprièlian**



L'Art de disparaître de **Maria Stepanova** (Stock/"La Cosmopolite"), traduit du russe par **Anne Coldefy-Faucard**, 200 p., 19,50 €. En librairie le 4 février.

Ekko von Schwichow

L'EXERCICE DES MÂCHOIRES d'Adélie Vernhes

La primo-romancière nous plonge dans les coulisses infernales des restaurants. Impressionnant.

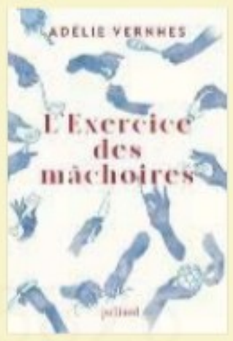
"Nous sommes des fakirs et nous marchons sur des grilles chauffées à blanc." C'est un texte qui, par sa forme même, traduit la violence insoupçonnée de l'envers d'un décor : celui des restaurants, grands ou petits, que l'autrice connaît bien. Adélie Vernhes, qui signe ici son premier roman, a travaillé à différents postes en salle et en cuisine, en brasserie et en étoilé. Pour parler de ce milieu professionnel, elle aurait pu soit opter pour le documentaire, soit raconter une histoire – autobiographique ou fictionnelle – de façon linéaire. Mais elle a choisi l'éclat, le fragment, une suite de scènes et de portraits portée par une écriture nerveuse, succession de verbes à l'infinitif et de phrases courtes qui constituent autant de plongées sans préambule dans le tourbillon des cuisines à l'heure de pointe.

Hurlements, sueur, brûlures, courbatures, Vernhes montre l'aspect éminemment physique de ce que vit sa narratrice. Elle parvient aussi à partager un univers très sensoriel : le fracas métallique des casseroles qu'on jette sur le plan de travail et celui des portes de frigo qui claquent à la volée. Surtout, elle insuffle dans ses phrases un effrayant sentiment d'urgence permanente. Elle démontre aussi, d'une manière sobre mais implacable, combien ce monde ultra-hiérarchisé instaure la violence dans les rapports humains et autorise le harcèlement. Sa narratrice, qui avoue avoir elle-même abreuvé d'insultes un commis, se souvient avec désarroi de ce que lui a fait subir le frère du patron, agression sur laquelle elle ne parvient toujours pas à mettre de mots.

Mais dans ce texte tonitruant, l'autrice ménage quelques instants suspendus d'une étrange poésie, moments apaisés pour dire la passion, les saveurs, le geste sûr, la beauté d'une assiette dressée. On ne sait pas grand-chose de sa narratrice qui ne raconte presque rien sur elle-même, ne s'épanche pas ni ne se plaint, évoquant juste ses larmes parfois au petit matin, sa fatigue chronique. Elle observe, et surgissent alors de beaux portraits des gens qu'elle côtoie, hommes et femmes qu'elle décrit avec délicatesse et dont elle perce les secrets. Ainsi ce livre met des prénoms et des visages sur le prolétariat invisible qui œuvre quotidiennement pour nourrir tout le monde, depuis les cuisines des kebabs jusqu'à celles des tables étoilées.

Sylvie Tanette





L'Exercice des mâchoires d'**Adélie Vernhes** (Julliard), 128 p., 17,50 €. En librairie le 5 février.

TAH L'ÉPOQUE d'Oliver Lovrenski

Porté par une écriture saisissante, un premier roman qui dit le désarroi d'adolescents dans un quartier populaire d'Oslo.

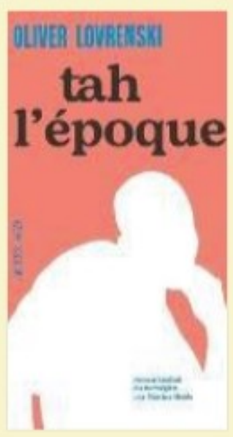
Oliver Lovrenski, qui n'avait pas 20 ans à la publication de son premier roman, dit avoir commencé à l'écrire sur son téléphone portable. La pratique en a sans doute déterminé la forme : *Tah l'époque* est une succession de brefs paragraphes tranchants. Un texte d'une construction remarquable pour dire le quotidien de quatre ados dans un quartier sensible d'Oslo. Ivor, Marco, Jonas et Arjan traînent à longueur de jour et de nuit, de préférence au kebab du coin. Ivor parle avec ses mots à lui et Lovrenski mêle dans ses phrases le somali, l'arabe, le croate, l'anglais et divers argots, créant une langue d'écriture qui tient de la conversation Snapchat et du rap. Chaque chapitre est conçu comme une courte nouvelle ou un poème dont la dernière phrase, inattendue, claque.

Débuté sur un ton farceur, le roman décrit les bouffonneries des ados, mais peu à peu tout vire au drame quand le narcotrafic les rattrape. Pas de misérabilisme ici, mais l'implacable logique de la violence et un déterminisme social dont ils ne peuvent s'extraire. En toile de fond, une amitié sans faille de garçons qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes, la galère quotidienne des familles, les mères effondrées et les petits frères qu'ils tentent de protéger.

Et quelque part, comme un leitmotiv, le lieu des origines, les Balkans, le Pakistan ou l'Afrique occidentale vus comme des sortes d'ailleurs mythifiés, un héritage familial fait de drames passés sous silence.

Sylvie Tanette





Tah l'époque d'**Oliver Lovrenski** (Actes Sud/"Lettres scandinaves"), traduit du norvégien par **Marina Heide**, 320 p., 18 €. En librairie le 4 février.

Astrid di Crollalanza · Jarli & Jordan



Jean-Luc Bertini/Pasco

LES ORPHELINS d'Éric Vuillard

En revisitant l'histoire de Billy the Kid, l'auteur déverrouille le mythe d'une Amérique "démocratique", née sur le charnier de tant de sacrifié·es.

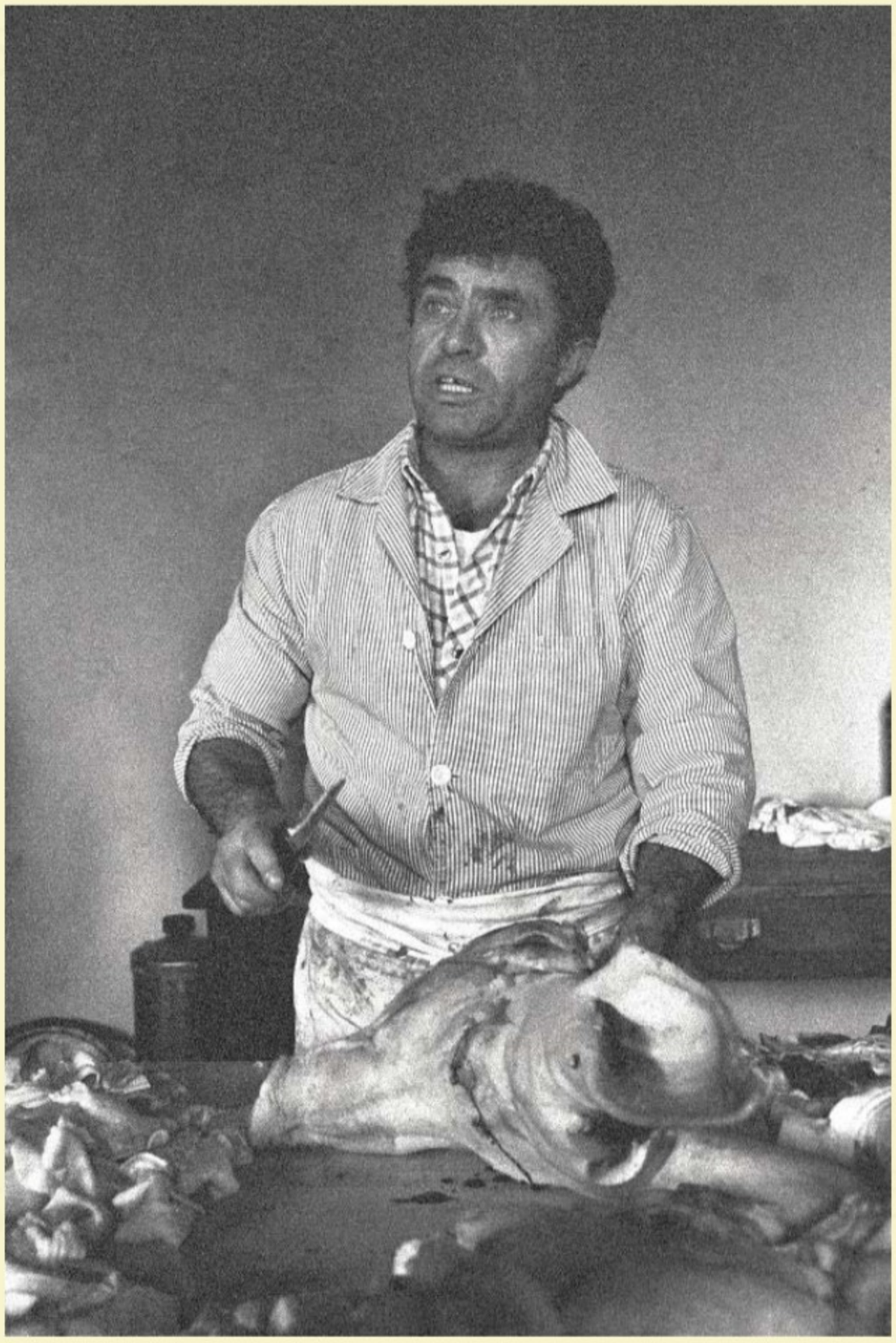
Raconter un homme dont on ne sait pratiquement rien mais dont le nom, ou plus exactement le surnom, étincelle au fronton des mythologies américaines. Éric Vuillard a consulté bien des archives pour en arriver à une décision impérieuse : oublier tous les ouï-dire pour atteindre un état de transe littéraire, à la fois marabouté et craintif. Car la seule certitude dans la vie au conditionnel du hors-la-loi (sans doute né en 1859 et a priori flingué en 1881), c'est sa renommée, pavée de meurtres et de braquages.

Écrire en Billy, parler en Kid, s'y convertir. Comme pour adopter à ses risques et périls un enfant terrible, car le jeune truand était orphelin. Vuillard s'imprègne d'une vie comme on écouterait un inconnu alcoolisé qui nous raconterait la sienne. Le profit est intense car sous la pierre tombale du renégat grouille le cimetière des États-Unis, "première démocratie du monde" fondée sur des épouvantes consubstantielles à la colonisation : génocide des autochtones, commercialisation des esclaves, spoliation des terres, profits colossaux. Des crimes nettement plus géants que les petites malversations misérables d'un desperado, *"dégradation du mot espagnol* desesperado *qui signifie* désespéré*"*. Dans l'ombre de Billy the Kid, *Les Orphelins* est une histoire de la violence d'État où les voleur·ses, poétisé·es à la façon d'un Jean Genet, sont systématiquement écrabouillé·es. **Gérard Lefort**



Les Orphelins – Une histoire de Billy the Kid d'**Éric Vuillard** (Actes Sud/"Un endroit où aller"), 176 p., 20,90 €. En librairie le 28 janvier.

CENT QUATRE #104 PARIS
théâtre, musique, danse, performance
Les Singulier·es
Festival – 10e édition
29.01 > 21.02.2026
Jacques Gamblin
Anna Tauber
Fragan Gehlker
Louve Reniche-Larroche
Tal Reuveny
Thomas Bellorini
Clémentine Colpin
Paloma Pradal
Juliette Navis
Lou Chauvain
Michel Schweizer
Claire Dessimoz
Sébastien Barrier
« DOGS » © Frédéric Desmesure
104.fr
VILLE DE PARIS
RATP
Télérama
arte
Libération
MOUVEMENT
les inrockuptibles
la terrasse
TC
cultura



←
En Italie dans les années 1970.

HIVERNAL de Dario Voltolini

L'Italien évoque la figure de son père, boucher dans le Turin des années 1970. Un roman douloureux mais sans pathos, miraculé par des fulgurances poétiques.

Dans le lexique du football, le dégagement est une diversion où le joueur ou la joueuse shoote dans le ballon pour l'expédier au loin. La surface de réparation, autre expression footballistique, désigne la zone rectangulaire devant les buts. Dans *Hivernal*, l'Italien Dario Voltolini, né en 1959 et auteur reconnu dans son pays (une trentaine de romans), traduit en France pour la première fois, exprime à maintes reprises qu'il est fou de foot. Par osmose, son roman vogue entre dégagement et surface de réparation. Mais dans un sens plus ample. Le dégagement est son style d'écriture : évoquer un petit rien pour dégager vers un grand tout qui s'élargit jusqu'au cosmique. La surface de réparation est celle du récit, où c'est l'auteur qui lègue à son père la mémoire des anecdotes de sa vie pour tenter de les réparer.

Un père prénommé Gino, boucher dans une échoppe des halles de Turin à la fin des années 1970. La description de ses gestes professionnels est l'une des merveilles d'*Hivernal*. Découper les animaux, réserver les os, prélever les organes. Une chorégraphie répétitive orchestrée par la musique du couteau qui tranche la viande : *"On dirait un solo de batterie."* Mais cette danse est macabre. Gino est un nautonier funéraire qui navigue entre la chair morte des animaux et la chair vivante des humains qui la guignent comme des oisillons dans le nid : *"À moi, à moi, à moi!"*, pépient les client·es devant l'étal. Autant de carnivores vaguement honteux·ses de ce commerce dont ils et elles délèguent l'horreur au boucher. *"Éclater la tête de l'agneau qui semble te fixer de ses pupilles qui ne voient plus rien."*

Un incident dérègle ces rites : le couteau de Gino dérape et lui tranche le pouce. La vie de Gino va se désosser à son tour et descendre aux enfers des abîmes biologiques. Un cancer bestial gangrène ses entrailles. Mais cette lente décomposition est le ferment d'une recomposition romanesque qui métamorphose le souvenir d'un père et le déploie vers un horizon intempestif et poétique. Ainsi des errances de Gino en voiture dans les rues de Turin : *"Des passages qui ont migré dans un espace magique, stockés quelque part, où finalement certaines images sont hébergées et sauvegardées. Et des années plus tard, ces images se glisseront dans les rêves d'autres personnes et ceux qui les rêveront ne pourront pas faire la différence entre rêve, imagination ou hallucination."* Ce qui nous entraîne *"dans le froid intemporel de l'encore avant"*, autant dire dans l'immémorial dont on procède et qui nous survivra. Le monde de l'encore-avant est celui du déjà-après.

Hivernal le bien nommé est une forêt d'images d'une froideur étincelante, où rôdent des prédateur·rices qui ne sont pas les bêtes qu'on imagine : *"Le cancer a manifestement un projet suicidaire, parce que s'il gagne, il crève lui aussi. En cela, il semble se comporter de la même façon que le genre humain vis-à-vis de la planète qui l'abrite avec toutes les autres bêtes qui, elles, ne semblent pas avoir le même projet."* *Hivernal* fait froid dans le dos mais son ardeur littéraire est un brasero qui réchauffe nos cœurs fourbus. **Gérard Lefort**



Hivernal de **Dario Voltolini** (Éditions du sous-sol/"Feuilleton fiction"), traduit de l'italien par **Louise Boudonnat**, 160 p., 21,50 €. En librairie le 5 février.

Giovanni Mereghetti/UCG/Universal Images Group/Getty Images

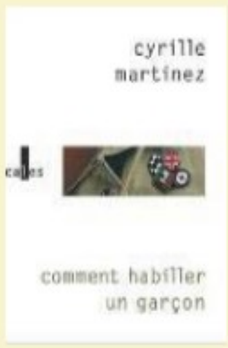
COMMENT HABILLER UN GARÇON de Cyrille Martinez

Dans ce roman initiatique tout en décalages, l'auteur transpose le mouvement britannique des mods dans la France des années 1990.

Au moment où l'on fait connaissance avec le narrateur de *Comment habiller un garçon,* il sort de trois mois de dépression. De longues semaines pendant lesquelles il n'a rien pu faire d'autre que contempler ses vêtements empilés par terre, sans être capable d'enfiler le moindre T-shirt. *"Je trouvais ça triste,* constate le narrateur, *de s'habiller en garçon."* Alors qu'il retrouve le chemin de la bibliothèque avignonnaise dans laquelle il travaille, il croise une bande de jeunes.
Les garçons portent des vestes cintrées, des cravates, des mocassins blancs.
Les filles, des tailleurs colorés. L'un d'eux dévoile un tatouage à l'intérieur de sa lèvre : "MOD". Cette rencontre marque le début d'un récit initiatique délirant qui entraîne le narrateur sur les traces de cette contre-culture née au cœur de la classe ouvrière londonienne des années 1960. Chaque chapitre est centré sur un vêtement (cravate, parka…) que le narrateur obtient au terme d'une épreuve : aller à une fête sans être invité, improviser un DJ-set, prendre un cours de repassage, se confronter aux sudistes, ces *"suprémacistes provençaux blancs"*.
L'idée géniale de Cyrille Martinez, auteur d'une petite dizaine de livres de poésie et de romans, est de transposer cette scène britannique dans la France des années 1990, celle du service militaire et des petites villes de province qui grouillent de *"commerces aux noms rigolos et de ronds-points décorés"*. Le décalage qui naît de cet anachronisme apporte au livre un humour singulier et beaucoup de fantaisie. Martinez n'hésite pas à insérer dans sa narration un poème sur une paire de mocassins ou un cours sur l'histoire de la mode. *Comment habiller un garçon* est à la fois un appel à s'émanciper des carcans de la masculinité et une ode à la liberté, à la force de la communauté.
Et aux chemises bien coupées. **Pauline Le Gall**



Francesca Mantovani/Gallimard



Comment habiller un garçon de **Cyrille Martinez** (Gallimard/"Verticales"), 168 p., 19 €. En librairie le 19 février.

Bibliothèque publique d'information
Centre Pompidou

EFFRACTIONS
FESTIVAL DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Avec
Jakuta Alikavazovic, Nathacha Appanah, Constance Debré, Agnès Desarthe, Mathilde Forget, Ramsès Kefi, Laurent Mauvignier, Anthony Passeron, Gabrielle de Tournemire, Rebeka Warrior… et beaucoup d'autres !

effractions.bpi.fr

18-22.02.26
Gaîté Lyrique

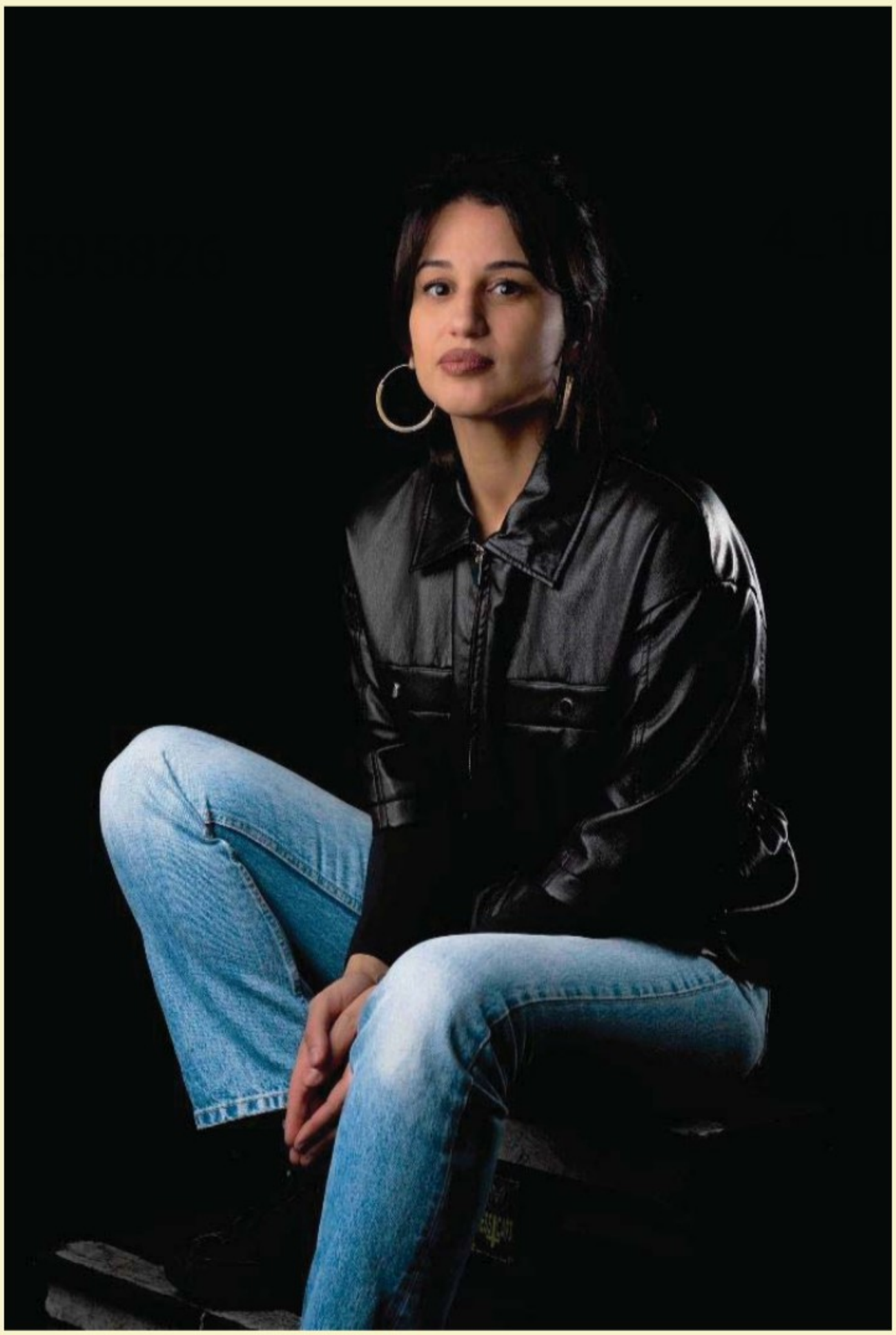
© Bpi, Avec Brio 2025
Photo Fien Scheistraete/Unsplash

RATP nova Libération Les Inrockuptibles LIRE Télérama

LA GRANDE MÉTHODE de Louisa Yousfi

La journaliste et militante décoloniale propose une très littéraire *"aventure métaphysique"* et spirituelle, où le combat politique affleure.

Drôle de livre que *La Grande Méthode* de Louisa Yousfi. Ce texte, qui vous percute de façon frontale, raconte ce qu'il a à raconter – *"Ce qui ne sera pas nommé sera effacé"* – et fait ce qu'il a à faire, tout en restant en partie insaisissable. C'est d'ailleurs ce qui le rend si passionnant et original : au fur et à mesure qu'il se déploie sous nos yeux, il n'atterrit jamais là où l'on l'attend, prenant des chemins de traverse discursifs (plusieurs narrateur·rices, un travail extrêmement inventif et stimulant sur la langue) pour raconter une *"aventure métaphysique"* où le combat politique n'est malgré tout jamais bien loin. Rappelons que la journaliste et militante, que l'on peut notamment voir sur la chaîne YouTube *Paroles d'honneur,* est l'une des figures du mouvement décolonial.

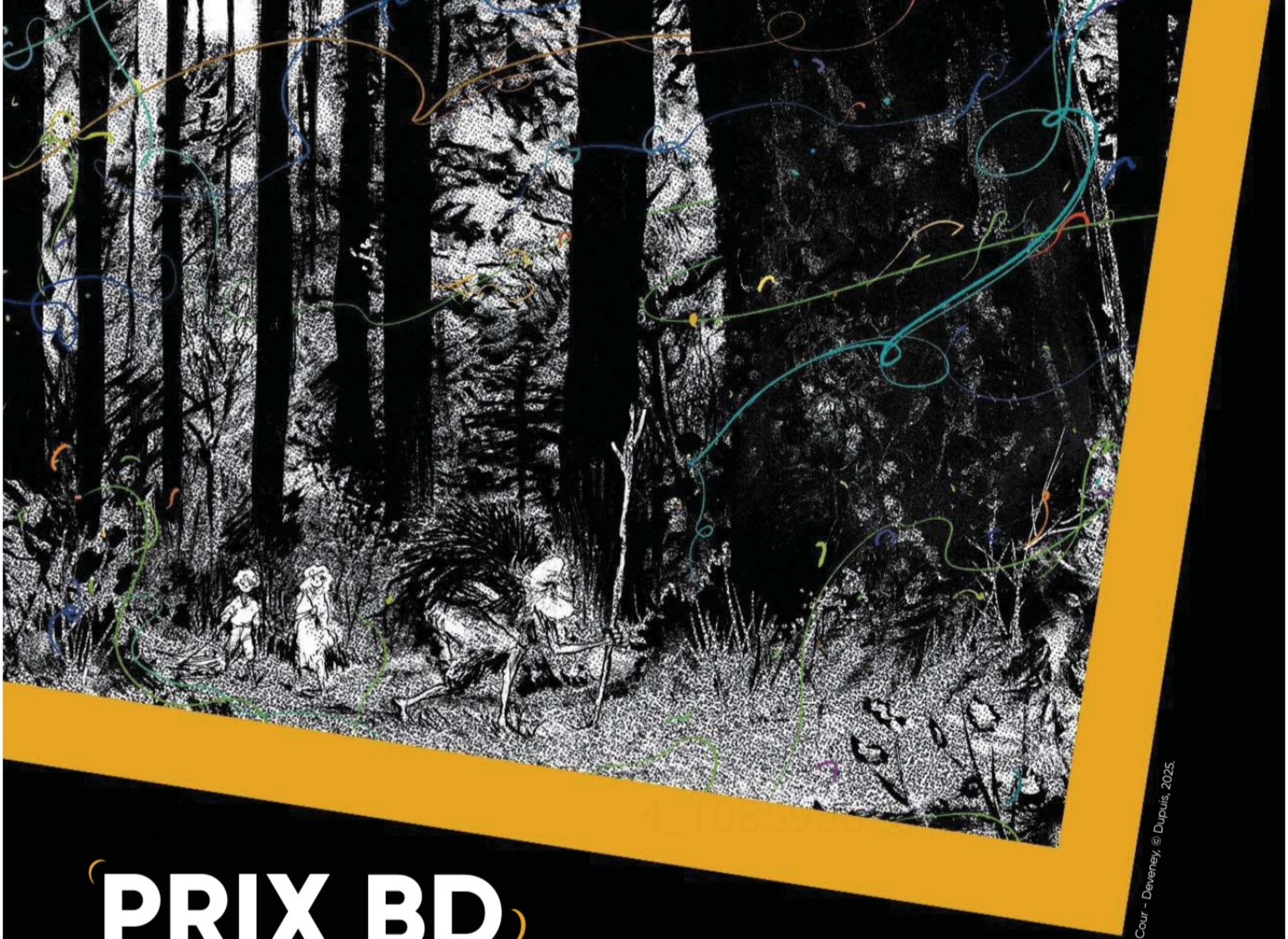


Cent quatre-vingts pages durant, il est ainsi tout à la fois question de la Palestine et du génocide perpétré par Israël à Gaza, d'oiseaux cherchant à apercevoir leur reflet dans un miroir, de la foi musulmane – notamment celle des *"impies croyants"*, joli oxymore donnant lieu à l'un des passages les plus intéressants du livre –, des *"morsures"* d'un État français raciste et islamophobe qui *"falsifient"* les enfants issu·es de l'immigration postcoloniale dans leur rapport à leur langue, leur religion et leur terre d'origine, d'un vol en avion au-dessus de cette mer rouge sang qu'est la Méditerranée, de discussions informelles entre militant·es, de l'importance de la mémoire, de la filiation et du prénom attribué aux nouveau-né·es, de cours d'arabe car après tout *"c'est normal que ça parle arabe, les Arabes"*, non ?

La Grande Méthode parle aussi du décès d'un père : tragique événement catalyseur des réflexions spirituelles développées dans ce livre hybride faisant de la fiction et du mystique le terrain d'un projet politique esquissé en creux. L'autrice de *Rester barbare* (2022), qui dans ce précédent texte exposait déjà sa ligne antiraciste, rejetant vivement les notions d'assimilation et d'intégration républicaine, narre ainsi les obsèques d'un homme dont le corps est rapatrié en Algérie par sa famille. Parle-t-elle du sien, de père ? Louisa Yousfi ne le précise pas, mais promet avec force : *"Je ne veux pas faire de sa mort une matière. Je veux qu'elle me déborde. Qu'elle ne serve à rien. Qu'elle brûle pour elle-même.* [...] *Je ne veux pas qu'on s'en empare. Je ne veux pas qu'on s'y retrouve. Je veux un point opaque. Une chambre obscure. Un sanctuaire où le langage recule.* [...] *Et s'il me faut plus tard, écrire, raconter, alors je garderai au centre du texte un trou.* [...] *Je n'écrirai pas pour transmettre. Je n'écrirai pas pour partager. Je n'écrirai pas pour réparer. Je n'écrirai même pas pour comprendre. J'écrirai pour barrer l'accès aux démons, des plus vulgaires aux plus sophistiqués, et pour tenir en joue quiconque s'approcherait de trop près."* **Amélie Quentel**

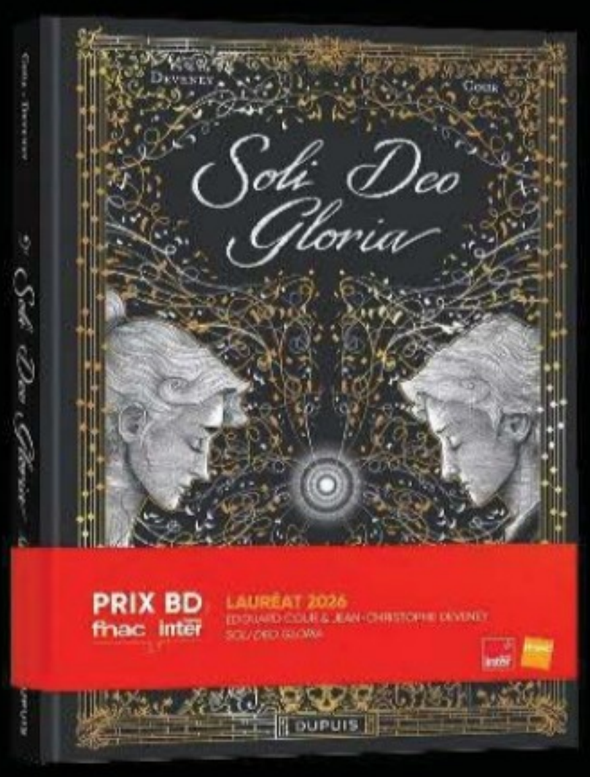
La Grande Méthode de **Louisa Yousfi** (La fabrique éditions), 180 p., 15 €. En librairie le 20 février.

Anthony Francin/La fabrique éditions



Cour - Deveney, © Dupuis, 2025.

PRIX BD fnac france inter



LAURÉAT 2026

SOLI DEO GLORIA

ÉDOUARD COUR & JEAN-CHRISTOPHE DEVENEY

Le jury salue l'originalité du scénario et les recherches graphiques qui mêlent conte gothique et fresque historique à travers l'histoire de deux faux jumeaux sauvés par la musique baroque dans le Saint-Empire romain germanique du XVIII° siècle.

Rebecca Manzoni *de France Inter, Marraine du prix.*

Le Parisien · Les Inrockuptibles · Konbini · Babelio · BDGest' · pass Culture

france inter · fnac

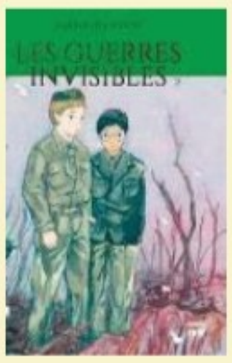
LES GUERRES INVISIBLES de Marina Lisa Komiya

Une fresque bouleversante sur le sort de deux amantes après la défaite du Japon en 1945.



1947. Après avoir été séparées par la fin de la Seconde Guerre mondiale, deux jeunes femmes japonaises et lesbiennes, Haru Sudô et Yoriko Murata, rêvent de se retrouver. Mais la première, pour fuir son pays, s'est mariée avec un soldat américain. La seconde ne va pas tarder à l'imiter : après avoir dû se prostituer pour survivre, elle est tombée enceinte, comparant son corps à un "territoire colonisé". Né·e aux États-Unis avant de partir au Japon pour y grandir et s'épanouir, Marina Lisa Komiya sait ce que ça signifie d'appartenir en même temps aux deux pays. Dans la conclusion de ce diptyque bouleversant, menée dans le sens occidental (contrairement au premier tome) parce que l'action se déroule sur le territoire américain, iel raconte le déracinement, le choc des cultures, le sacrifice.

Avec ses images épurées et son trait fragile qui exacerbe les émotions, iel rappelle l'absurdité et l'horreur des camps d'internement de Japonais·es ou d'Américain·es d'origine japonaise aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale.
Pour Marina Lisa Komiya, né·e en 1992, il s'agit ici de se projeter dans un passé douloureux qui aurait pu être le sien. *"J'essaye de me représenter mon parcours si j'avais vu le jour à une période où l'identité queer et les minorités sexuelles n'étaient pas reconnues, où les femmes étaient bien plus opprimées"*, souligne-t-iel dans la postface du premier volume. Pour autant, iel traite avec bienveillance les maris américains respectifs de Haru et Yoriko – Arthur, de sang japonais, et Scott. Chacun à sa manière et avec leurs traumas en guise de bagage, ces deux hommes viennent en aide à leurs épouses qui les ont choisis en raison des circonstances.
Dans ce deuxième tome qui se joue des décennies de manière vertigineuse, Nao/David, le fils de Yoriko, personnifie la nouvelle génération qui rejette les traditions et la langue de son pays natal pour mieux s'intégrer. Difficile de résister aux sentiments produits par les nombreuses ellipses temporelles qui rythment ces trois cents pages avec, dans un coin de notre tête, les hypothétiques retrouvailles entre Haru et Yoriko…



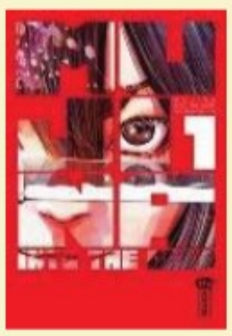
Vincent Brunner

Les Guerres invisibles, tome 2 de **Marina Lisa Komiya** (Casterman/"Sakka Seinen"), traduit du japonais par **Anaïs Koechlin**, 336 p., 18 €.
En librairie le 21 janvier.

MUJINA INTO THE DEEP d'Inio Asano

Violente et satirique, une nouvelle série dans laquelle l'auteur japonais imagine une dystopie qui fait froid dans le dos.

Dès les premières pages, la nouvelle série d'Inio Asano prend à la gorge, coupe le souffle. On y suit Ubume, une tueuse redoutable qui saute de toit en toit dans un Japon futuriste. Cette figure rappelle les deux héroïnes sanguinaires d'Atsushi Kaneko dans les séries *Search and Destroy* ou *Deathco*.
Durant sa carrière, Inio Asano a beaucoup raconté le mal-être de la jeune génération *(Solanin)* et, quand il utilisait un cadre de science-fiction *(Dead Dead Demon's Dedededestruction)*, c'était pour se concentrer sur les relations entre des lycéennes.
Cette fois-ci, il donne dans la BD de genre avec des scènes de combat gore et des pages comme découpées au sabre. Derrière cette énergie punk, il a placé tout un sous-texte passionnant. Les Mujina sont ainsi les Japonais·es qui ont perdu leurs droits d'humain·es et vivent en marge de la société. N'hésitant pas à mettre en scène déviances et perversions, Inio Asano montre un reflet encore plus tordu de notre monde actuel avec des influenceuses sadiques et des magnats intouchables. Chacun·e n'obéit qu'à ses désirs, surtout les plus vils. Mais le mangaka fait montre de tendresse envers ses personnages, comme Juno, sauvée de la prostitution par Ubume, ou le divorcé Terumi Morgan.
Cette série spectaculaire, sorte de blockbuster d'auteur, voit Asano casser ses propres codes pour nous bousculer, voire nous malmener. À déconseiller aux yeux trop sensibles…





Vincent Brunner



Mujina into the Deep, tomes 1 et 2 d'**Inio Asano** (Kana/"Big Kana"), traduit du japonais par **Thibaud Desbief**, 200 et 196 p., 13,25 € chacun.
Tome 2 en librairie le 23 janvier.

Marina Lisa Komiya/Leed Publishing · Inio Asana/Kana

THREE ROCKS de Bill Griffith

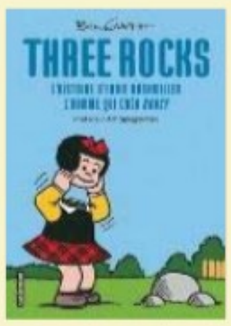
Consacrée à *Nancy*, l'un des plus grands strips de la presse américaine, cette prodigieuse BD préfacée par Art Spiegelman célèbre les potentialités du médium.

Petite fille de 92 ans, flanquée de son meilleur ami Sluggo, Nancy est l'héroïne du strip homonyme créé en 1933 par Ernie Bushmiller, publié dans plusieurs centaines de journaux américains et connu en France sous le nom macho d'*Arthur et Zoé*. Signée par Bill Griffith, figure de la BD underground américaine, et introduite par Art Spiegelman, *Three Rocks* est seulement en partie la biographie dessinée de Bushmiller (1905-1982). Celui-ci, bien qu'il ait croisé Eleanor Roosevelt ou le cinéaste Harold Lloyd, disait lui-même *"n'avoir jamais rien fait d'intéressant"*.



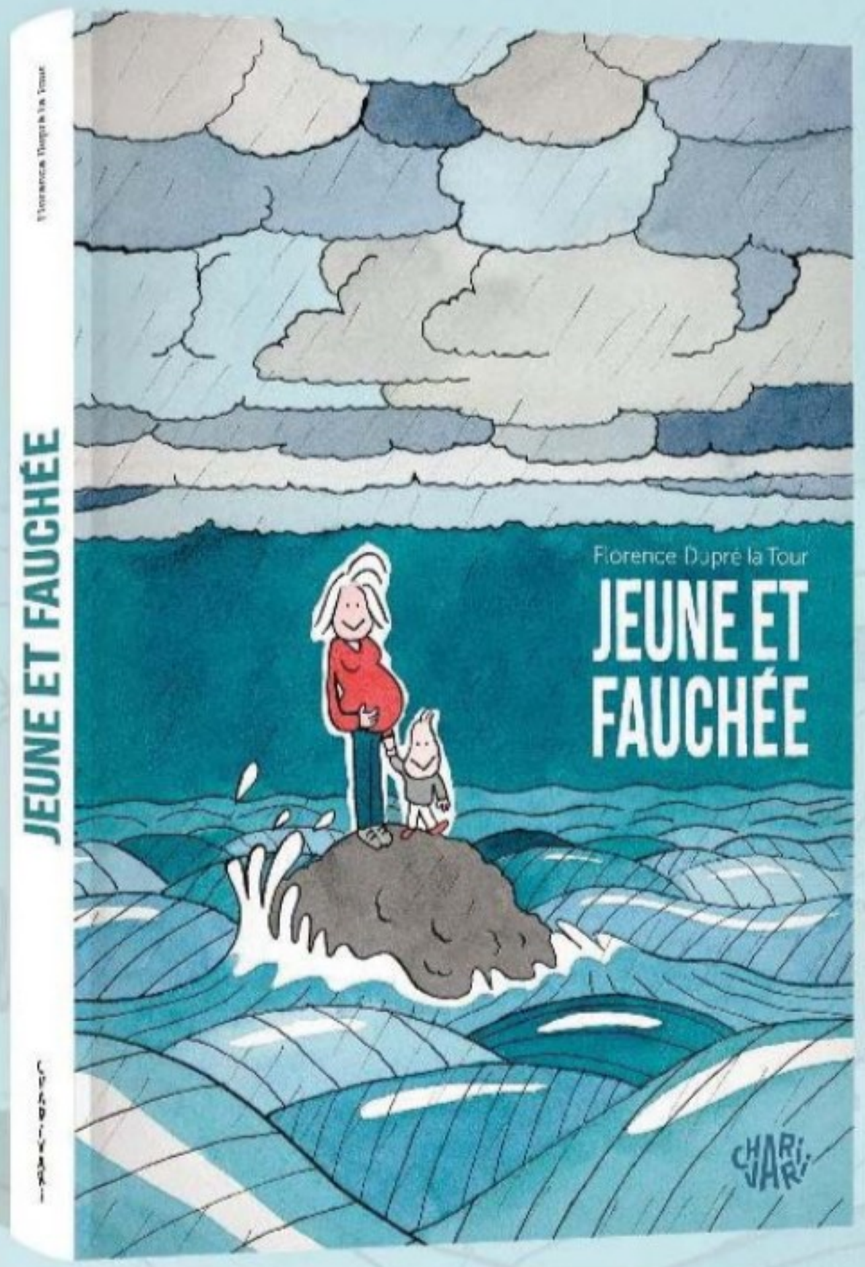
Bill Griffith/Casterman

Jouant de la mise en abyme et de la sémiotique jusqu'à une fin très émouvante, Griffith explore ici l'univers à la richesse insoupçonnée de *Nancy* et ses chutes parfois absurdes et surréalistes. Reproduisant beaucoup de strips originels, dont les gags ont conservé toute leur réjouissante fraîcheur, l'auteur déconstruit leur mécanique amusante – Bushmiller fonctionnait à l'envers, partant de la chute. Plusieurs fois, il nous emmène dans un musée imaginaire où il décortique l'art mésestimé de ce génie du comics, conviant Warhol, Hopper ou Matisse. *"Déjà un classique de la bande dessinée"*, s'emporte Matt Groening à propos de *Three Rocks* ; mais il n'a peut-être pas tort.



Vincent Brunner

Three Rocks – L'histoire d'Ernie Bushmiller, l'homme qui créa Nancy de **Bill Griffith** (Casterman), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Jean-Pierre Mercier**, 288 p., 28 €. En librairie le 28 janvier.



© Dupré la Tour / Charivari (Dargaud 2026)

JEUNE ET FAUCHÉE

Un témoignage aussi drôle que terrible sur le déclassement et le prix de la dignité

par Florence Dupré la Tour

Née dans une famille bourgeoise, Florence n'a jamais connu le froid ni la faim. Enfant, l'argent n'était pour elle qu'une idée lointaine, presque exotique, qu'elle retrouvait dans les pages d'*Oliver Twist*, de *Rémi sans famille* ou de *Princesse Sarah*.

À dix-huit ans, tout bascule. Ses parents la laissent se débrouiller seule, elle découvre la dure réalité de la survie, d'abord étudiante cigale, puis mère célibataire et autrice précaire de bande dessinée.

« Une œuvre intime et violemment politique. »
Les Inrockuptibles

« Emballant, drôle, dérisoire et profond. »
Lire magazine





Au rayon bande dessinée

Magie noire pour œuvre totale

SPECTACLE DU MOIS - Les Inrocks - SPECTACLE -

Angélica Liddell présente *Seppuku – El funeral de Mishima* et *Vudú (3318) Blixen*, l'ultime et le premier volet de sa *Trilogie des funérailles*. Un ensemble monstre, cathartique et génial.



"She's baaaaaack!" Eh oui, l'increvable Angélica Liddell est de retour, deux ans après le Festival d'Avignon 2024 qu'elle avait ouvert de façon mémorable, dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, avec *Dämon – El funeral de Bergman,* pièce urticante s'il en était. Eh oui, des critiques dramatiques furent nommé·es et insulté·es. Des spectateurs et spectatrices en sortirent sonné·es et rincé·es, bien avant la fin de cette performance grotesque et réjouissante, au fil de laquelle l'inénarrable prêtresse catalane mettait en scène ses angoisses de vieillesse, l'agonie de son ego monstrueux et ses propres funérailles, comme le fit avant elle feu Screamin' Jay Hawkins, l'oncle américain d'Angélica Liddell, qui s'amusait à quitter ses concerts dans un cercueil après avoir jeté des sorts sur à peu près tout ce qui bouge.

"She's baaaaaack!" Oui, enfin, en quelque sorte… Mais pas tout à fait non plus. Depuis 2023, l'artiste s'attelle à l'élaboration d'un ensemble intitulé *La Trilogie des funérailles*. Seulement, en France, ces spectacles nous parviennent (hélas) dans le désordre. *Dämon – El funeral de Bergman* est en réalité le second volet de la trilogie – *Vudú (3318) Blixen* (2023), présenté en mars au Théâtre de l'Odéon, est le premier ; tandis que *Seppuku – El funeral de Mishima* (2025), joué au Théâtre national de Strasbourg en février, clôt l'ensemble. En clair : il s'agit plutôt du retour de la fin, puis du début – ce qui explique beaucoup de choses, à commencer par *Dämon,* dont il nous manquait effectivement quelques éléments de contexte.

Parce que tout commence ici avec un pacte faustien, qu'elle sera forcée d'honorer tout du long de la trilogie : son éternelle damnation en échange d'une vengeance amoureuse et du don de l'écriture. Raison pour laquelle Angélica Liddell s'inscrit d'abord dans les pas de l'autrice danoise Karen Blixen, citée à plusieurs reprises, celle à qui le diable avait promis que tout ce qu'elle vivrait serait digne d'en faire une histoire, après qu'elle eut tout perdu (mari, amant, ferme au Kenya…). Puis dans ceux du cinéaste Ingmar Bergman, qui lui a appris la finitude de sa condition et l'ambivalence monstrueuse des sentiments. Et enfin ceux du poète japonais Yukio Mishima, dont le *seppuku* (suicide par éventration) serait la preuve ultime de l'engagement artistique.

On retiendra de ces trois œuvres des figures récurrentes et sublimes. Ces monologues torrentiels et inimitables, faits d'injures et de blasphèmes, dans lesquels elle s'en prend à l'homme qui l'a blessée, puis à celles et ceux qui ont pu dire du mal d'elle. Cette jeunesse à laquelle elle n'appartient plus et qu'elle met au pas, à l'instar de ces femmes nues qui la suivent, à quatre pattes, menaçantes, vociférantes mais domptées,



↑
Vudú (3318) Blixen d'Angélica Liddell.

de part et d'autre du plateau. Ces cérémonies tantôt chrétiennes, tantôt orientales ou païennes, qui l'aident à passer dans l'autre monde. Ces scénographies épurées, sublimes, où les cages de scène sont recouvertes de tissus bleu pastel ou d'un velours rouge, dont l'image reste imprimée longtemps sur la rétine. Tout est toujours remarquablement maîtrisé. Dans son intégralité, la trilogie fait environ neuf heures ; une durée qui défile à chaque fois à une allure folle. Parce que tous les soirs, Angélica Liddell met toute sa puissance vitale en jeu, et que cette transe cathartique est contagieuse. On en sort comme nettoyé·e, et amusé·e. Peut-être qu'en leur temps, les concerts des Sex Pistols faisaient le même effet, superposant la rébellion, le saccage, le grotesque et l'autodérision.

La Catalane est de ces artistes traversé·es par des idées fixes, des idées qui les animent autant qu'elles les épuisent, des idées qui les travaillent au corps et les poussent à remettre sur le métier leur savoir-faire.
Igor Hansen-Løve

Seppuku – El funeral de Mishima o el placer de morir, texte, scénographie et mise en scène **Angélica Liddell**, avec **Nonoka Kato**, **Ichiro Sugae**, **Masanori Kikuzawa**, **Angélica Liddell**… Au Théâtre national de Strasbourg, du 29 janvier au 7 février.

Vudú (3318) Blixen, texte, mise en scène, scénographie, costumes **Angélica Liddell**, avec **Yuri Ananiev**, **Nicolas Chevallier**, **Guillaume Costanza**, **Angélica Liddell**… À l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris, du 27 mars au 12 avril.

Lucadel Pia

SUZANNE : UNE HISTOIRE DU CIRQUE d'Anna Tauber et Fragan Gehlker

Entre théâtre documentaire, vidéo et seule-en-scène, un émouvant passage de relais entre passé et présent sur la piste aux étoiles.

Leurs noms appartiennent au passé – ou, au mieux, à un improbable musée du cirque. Les Clerans et le "Saut de la mort", les Diables blancs, funambules, les Antinoüs avec un numéro de voltige main à main. Le temps d'un spectacle, *Suzanne : une histoire du cirque,* ils et elles revivent, éjecté·es d'une boîte à souvenirs par la grâce d'Anna Tauber. On dira de cette dernière qu'elle œuvre d'habitude en coulisse, devenue complice de Fragan Gehlker, circassien du vertige.

La belle idée de ce seule-en-scène repose sur presque rien, une intuition délestée de toute mélancolie. Qui racontera l'histoire de ces anonymes des années 1950, artistes du cirque d'antan ? Anna Tauber lance l'enquête à sa façon, armée d'un téléphone et d'une patience infinie. Suzanne, moitié du duo Les Antinoüs avec Roger, son mari, connaissance de connaissance, fera figure de fil rouge. Elle habite Toulouse, a conservé toutes les traces de ce passé étoilé et fugace. Et finit par se lancer dans l'aventure d'un récit fragmenté de sa vie. Deux autodidactes, les contrats à la semaine, le "même pas peur" sous le chapiteau. Les photos de la paire défilent. Et puis le fil se rompt. La crise sanitaire est passée par là, Suzanne, âgée, a la tête ailleurs. Anna Tauber documente ses moments de doute, imagine le spectacle qui ne se fera pas. Fin de l'acte I. Qui pourrait se suffire à lui-même, Anna et nous autres spectateur·rices sous le charme de cette figure, au verbe chantant, d'un art populaire et désuet. Un spectateur de cette époque, qui a vu Les Antinoüs, va surgir. La machine repart. Une rencontre plus tard, tout un pan de l'histoire de ce cirque oublié se dessine. Une époque sans filet de protection où tout reposait sur la confiance réciproque. Au prix de vies humaines. Anna Tauber comprend vite que, pour éviter l'impasse, il lui faut initier un peu plus que ces échanges.

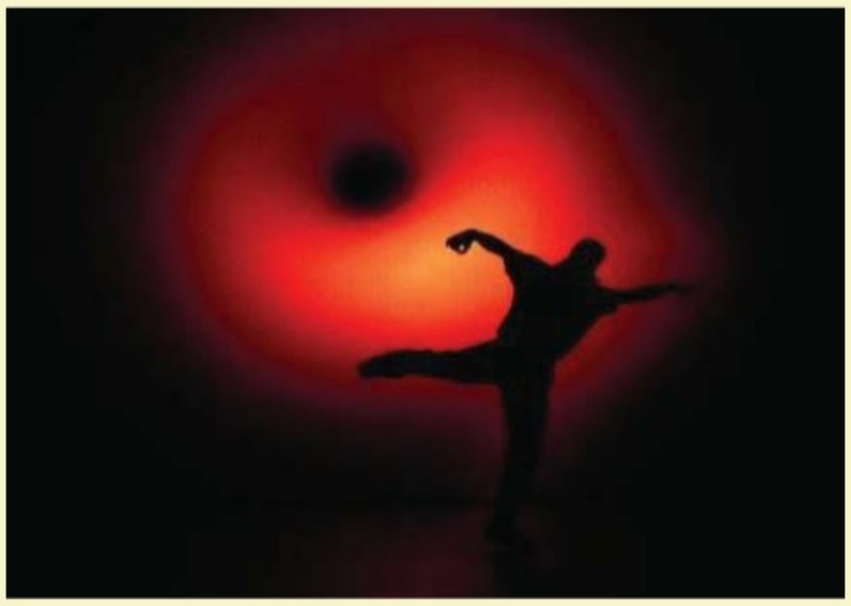
Un projet de reconstitution du numéro des Antinoüs voit le jour, filmé sous la douce autorité d'Anna Tauber et Fragan Gehlker, monté par Ariane Prunet. On y retrouve Suzanne aux côtés des circassien·nes d'aujourd'hui Marine Fourteau, Luke Horley et Simon Bruyninckx. La piste aux étoiles, c'est elles et eux quatre. Le miracle de ce spectacle tient alors dans ce passage de relais entre passé et présent du cirque. Anna Tauber n'est pas la seule à interroger ces origines. Dans la création *De nos jours (Note on the Circus)* de l'éphémère collectif Ivan Mosjoukine, il était également question de cette histoire circassienne et ses traces. Ce n'est sans doute pas un hasard si Tsirihaka Harrivel, ex-membre d'Ivan Mosjoukine, signe la composition musicale de fin pour *Suzanne : une histoire du cirque*. Le grand saut aura lieu à Châlons-en-Champagne, le numéro des Antinoüs remonté pour un soir. Suzanne ne sera, hélas, pas présente. Pourtant, on ne voit qu'elle.

Philippe Noisette

Suzanne : une histoire du cirque, réalisation et mise en scène **Anna Tauber** et **Fragan Gehlker**, avec **Anna Tauber**. Au Centquatre-Paris (dans le cadre du festival Les Singulier·es), du 12 au 21 février ; au Théâtre Garonne, Toulouse, du 13 au 19 mars ; au Théâtre de Mâcon, les 25 et 26 mars ; à La Passerelle, Saint-Brieuc, les 5 et 6 mai.



Jean-Claude Leblanc



EVERY-BODY-KNOWS-WHAT-TOMORROW-BRINGS-AND-WE-ALL-KNOW-WHAT-HAPPENED-YESTERDAY de Mohamed Toukabri

Un solo percutant, au confluent de la danse contemporaine et du hip-hop.

Faisant suite à *The Power (of) the Fragile* (2021), une exploration intime dansée en duo avec sa mère, *Every-body-knows-what-tomorrow-brings-and-we-all-know-what-happened-yesterday* confirme tout le potentiel de Mohamed Toukabri. Dans ce solo métamorphique, le jeune danseur et chorégraphe d'origine tunisienne, installé à Bruxelles, s'emploie à *"décoloniser* [son] *imagination"*. Il y développe une écriture chorégraphique très personnelle, au confluent de la danse contemporaine et du hip-hop, pour rendre saillante la singularité irréductible (et intraduisible) du langage de chaque corps. D'une expressivité intense, sa danse entre en résonance avec des textes – sonores ou projetés sur un écran en fond de scène – et avec des morceaux de musique, surtout du rap états-unien. Innervée par une tension dialectique continue entre les mots, les sons et les mouvements, la pièce suscite une dynamique scénique très stimulante, souvent percutante. Revêtant divers habits et masques, Mohamed Toukabri change d'apparence à plusieurs reprises. Dans la dernière partie, entièrement camouflé sous une ample tenue noire, il évoque un moine guerrier engagé de tout son être dans une lutte inflexible en résistance.

Jérôme Provençal

Every-body-knows-what-tomorrow-brings-and-we-all-know-what-happened-yesterday, concept et chorégraphie **Mohamed Toukabri**. Au Théâtre de la Bastille, Paris (dans le cadre du festival Faits d'hiver), du 17 au 20 février.

Stef Stessel





À propos d'amour

L'EXPO DU MOIS - Les Inrocks - L'EXPO DU MOIS -

Au Grand Palais, l'artiste afroféministe et queer Mickalene Thomas expose ses collages pop et glamour, subvertissant l'histoire de la représentation des femmes noires dans l'histoire de l'art.



↓
Afro Goddess Looking Forward de Mickalene Thomas (2015).

En photographiant Solange Knowles pour la pochette de son album *True* en 2013, Cardi B pour *W Magazine* en 2018, Michelle Obama, sérigraphiée comme un clin d'œil à l'image de Jackie Kennedy par Andy Warhol, mais aussi en couvrant de paillettes le luxueux sac Lady Dior, l'artiste afrodescendante et queer Mickalene Thomas a fait de ses images et objets de purs fétiches de la culture pop contemporaine. Par contraste avec la peintre Faith Ringgold, disparue en 2024, qui a attendu des décennies pour obtenir la reconnaissance du monde de l'art et entrer dans les collections du MoMA (sa série *American People* sur les relations raciales aux États-Unis dans les années 1960), la notoriété de Mickalene Thomas, née en 1971, s'est construite rapidement, à la faveur d'une époque enfin attentive à la scène afrodescendante. Au gré de ses portraits de femmes noires, stars ou anonymes, ses images ont marqué les années 2010, jusqu'à ce que le magazine *Vanity Fair* la désigne en 2022 comme l'une des huit artistes américaines les plus influentes.

On pense ce que l'on veut de ces palmarès à l'emporte-pièce, cela reste un signe de la cote que le monde des médias, de l'art (et du luxe) lui prête aujourd'hui.

Sa visibilité pop(ulaire) ne fait pas moins de Mickalene Thomas une artiste sans compromission, comme le révèle l'exposition au Grand Palais *All About Love* qui, après être passée par Les Abattoirs de Toulouse de juin à novembre 2025, dévoile les éclats pailletés de ses compositions. Comment représenter les femmes noires en assumant les clichés qui leur sont souvent associés, tout en réinventant la grammaire du regard porté sur elles ? Empruntant son titre à l'essai-culte de la militante afroféministe bell hooks, *All About Love* met en lumière la cohérence de la réponse à cette question grâce au travail des trois commissaires, Rachel Thomas, Lauriane Gricourt et Erin Jenoa Gilbert.

Jouant avec les stéréotypes du portrait – la posture lascive, le regard fuyant, les habits sexy… –, l'artiste mêle au cœur de ses images des références esthétiques évoquant la Blaxploitation des années 1970 et une approche glamour, célébrant et subvertissant dans le même temps le genre de la photographie de mode. Ses portraits et autoportraits s'insèrent dans un décor évoquant un espace domestique, remplis de canapés à fleurs, de photos de famille ou de bibelots. Ses modèles se fondent dans un paysage de matières, textures, dessins, papiers découpés, à la manière d'un collage dada, prolongeant une longue histoire de cette forme, de Max Ernst à Kurt Schwitters, d'André Breton à Jacques Prévert, de Hannah Höch à Martha Rosler, de Betye Saar à Romare Bearden…

Marquée dès le début de son parcours par l'œuvre de Carrie Mae Weems *Kitchen Table* (une série de vingt photographies sur la vie d'une femme noire enfermée dans sa cuisine), la photographe questionne dans ses images, fragmentées comme dans un rêve, la féminité noire, les traces persistantes de son essentialisation, mais surtout la volonté d'honorer sa puissance longtemps entravée par l'histoire de la domination raciale.

De sa première muse – sa propre mère – à d'autres femmes de sa génération, Mickalene Thomas honore la beauté de ses proches tout en revisitant l'histoire de la peinture, dont quelques expositions importantes de ces dernières années (*The Color Line* au Quai Branly, *Le Modèle noir* à Orsay, *Paris noir* au Centre Pompidou…) ont rappelé combien elle a longtemps occulté la liberté des corps féminins noirs, assignés à leur statut infériorisé. L'artiste détourne notamment les icônes de la peinture française, du *Déjeuner sur l'herbe* (1863) de Manet (qui devient *Le Déjeuner sur l'herbe : Les Trois Femmes noires*) à *La Grande Odalisque* (1814) d'Ingres (devenu *A Little Taste Outside of Love*) ou au *Sommeil* de Courbet (1866) *(Sleep: Deux Femmes noires).*

Son geste subversif consiste à placer les femmes noires au cœur de la toile, frontales, frondeuses, telles qu'en elles-mêmes. Des "Vénus noires" du XXIe siècle, à rebours des stéréotypes racistes et misogynes longtemps dominants. Comme si un déplacement du corps dans le cadre, autrement dit un *"empowerment"* et un *"reenactment"*, permettait, par l'image, de renverser les stigmates et les impensés de l'art occidental. Sa récente série exposée à la galerie parisienne Nathalie Obadia l'automne dernier, *je t'adore deux*, élargissait cette attention aux archives des corps des femmes noires en maillot de bain et dans des poses codifiées (issues du magazine *Jet*, pilier de la culture populaire afro-américaine des années 1950), reprises dans un exercice de recomposition et de réappropriation iconographique.

À la mesure de son magistral autoportrait *Afro Goddess Looking Forward* ("déesse afro tournée vers l'avenir", 2015), Mickalene Thomas célèbre moins la beauté noire dans son essence même qu'elle l'expose et l'explose, pour signifier qu'il est temps, après des décennies de luttes antiracistes et féministes portées par sa mère et toutes les artistes qui l'ont précédée, de s'affirmer calmement, telle une déesse se prélassant sur un canapé, face au monde, "de la marge au centre", comme le proclamait sa complice bell hooks. **Jean-Marie Durand**

Mickalene Thomas. All About Love
au Grand Palais, Paris,
jusqu'au 5 avril.


Mickalene Thomas/ADAGP



← *"Ferdinandea : Nous étions devenus un peuple d'insomniaques"* de Clément Cogitore (2022).

FERDINANDEA, L'ÎLE ÉPHÉMÈRE de Clément Cogitore

Au Mucem, l'artiste explore à travers ses images poétiques l'histoire d'une île mystérieuse enfouie en Méditerranée.

Dix ans après son film *Ni le ciel ni la terre,* sorti en salle en 2015, Clément Cogitore plonge dans la mer avec son exposition au Mucem *Ferdinandea, l'île éphémère*. Terre, ciel, mer : comme dans les jeux d'enfants, l'artiste et cinéaste fait de son attention aux paysages du monde le cadre d'une expérience intense, qui se renouvelle de projet en projet, en fonction des éléments naturels explorés. Quel que soit le théâtre géographique de ses voyages lointains, méta et méga-physiques (la taïga russe dans *Braguino ou La Communauté impossible* au BAL en 2017, l'Alaska pour son *Intervalle de résonance* au Palais de Tokyo en 2016…), l'artiste s'accroche toujours à la forme du récit, nécessaire à la survie dans un monde glacé et désenchanté.

L'île éphémère Ferdinandea, qui l'intéresse aujourd'hui, a surgi entre juin et juillet 1831, entre la Sicile et la Tunisie, après une secousse volcanique sous-marine. À l'époque, les puissances coloniales et les scientifiques interloqué·es s'emballent pour cette possibilité d'une île nouvelle, apparaissant comme par magie au milieu de la Méditerranée. Sa position stratégique excite les intérêts rivaux de la Grande-Bretagne, de la France et du Royaume des Deux-Siciles. Mais six mois après sa sortie des eaux, l'île disparaît à nouveau. Depuis, elle sommeille ainsi à quelque six mètres de profondeur, sous le regard curieux des sismologues qui guettent la possibilité d'une nouvelle éruption. Phénomène physique, mystère volcanique, fantasme de puissance, utopie paysagère, légende de monstres cachés, ce promontoire rocheux sous les eaux dégage une multitude de récits potentiels. *"Dès l'émergence de l'île en 1831, cette histoire est nourrie de rumeurs, de croyances, de manipulations et de propagande"*, remarque Clément Cogitore. C'est en artiste qu'il s'est donc à son tour passionné pour cet ouvroir d'images et de récits potentiels. *"J'ai découvert l'histoire de cette île par hasard, chez un bouquiniste à Palerme,* explique-t-il. *Elle m'intéressait car elle mêlait, autour d'un même phénomène naturel, expéditions scientifiques, propagande impérialiste et croyances populaires."*

Y projetant ses propres fantasmes, l'artiste a enquêté sur l'île tout en la rêvant, dans une pure démarche de narration spéculative, jusqu'à déployer un corpus d'œuvres diverses : un film 16 mm, trois vidéos et trois photographies sous verre gravé, mêlant documentaire, récit historique et fiction, narration et contemplation. À l'image de toute son œuvre, caractérisée par la multiplicité des médiums et par la cohérence de quelques obsessions sur la place du sacré dans les vies, sur la façon dont l'irrationnel contamine la science, sur les rituels communautaires, sur la tension entre utopie et dystopie… *"En questionnant la réémergence possible de l'île, j'interroge la mémoire collective et sa portée fictionnelle"*, confesse-t-il. Si la terre surgissait à nouveau de la mer, quel usage commun en ferait-on aujourd'hui ? Quelle langue y parlerait-on ? Ces questions traversent son film *Ferdinandea : Incertitudes,* en résonance avec *"les enjeux et les imaginaires immémoriaux de la Méditerranée actuelle"*, comme le remarque Hélia Paukner, co-commissaire de l'exposition avec Kathryn Weir et Enguerrand Lascols. Les questions migratoires, climatiques, politiques s'entremêlent indiciblement aux problématiques vulcanologiques, géostratégiques, mythologiques et poétiques. Cogitore s'attache autant à l'histoire qu'à l'actualité, à la fiction qu'à l'archive. Tous les récits et documents trouvent leur légitime présence dans l'exploration de l'île mystérieuse, dont Jules Verne lui-même n'aurait peut-être pas imaginé l'existence. La possibilité d'une île convoque la fabrique des images, comme celle de la littérature, puisque l'écrivain et philosophe Tristan Garcia s'est associé au projet de l'artiste en écrivant un texte spéculatif, *Île,* questionnant lui aussi les caprices de ces terres enfouies *"qui semblent se jouer de nous"*, et qu'affronte le joueur Clément Cogitore, artiste explorateur, visionnaire et poète des profondeurs. **Jean-Marie Durand**

Clément Cogitore. Ferdinandea, l'île éphémère, au Mucem, Marseille, jusqu'au 20 septembre.

Clément Cogitore/Mucem

LES ARTS DE LA TERRE au musée Guggenheim Bilbao

Une exposition qui rassemble une quarantaine d'artistes dont les gestes s'ajustent à la crise écologique, des années 1960 à nos jours.

En 1965, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss se demandait dans la revue *Arts* ce que pourrait devenir *"l'art dans une civilisation qui, coupant l'individu de la nature et le contraignant à vivre dans un milieu fabriqué, dissocie la consommation de la production et vide celle-ci du sentiment créateur"*. Peu de temps après, dès 1968, les artistes issu·es du land art prenaient sa remarque au sérieux en créant des œuvres sculptées dans les paysages et les matériaux naturels. Cet art de la terre traduisait un sentiment nouveau : le besoin de réactiver l'expérience sensible dans la nature, de se relier à elle par un geste créateur. Soixante ans plus tard, il s'est disséminé à travers de multiples formes, à la mesure de la prise de conscience diffuse chez les artistes des effets de l'anthropocène.

Plutôt qu'un art de la terre, le monde abrite aujourd'hui *des* arts de la terre, comme le suggère l'exposition du musée Guggenheim de Bilbao pensée par le brillant curateur Manuel Cirauqui. Rassemblant les œuvres de quarante artistes, *Les Arts de la terre* documente la transformation des pratiques artistiques des soixante dernières années sous l'effet de la réflexion écologique et de la nécessité de remettre en cause nos modes de production, de se greffer sur des savoirs immémoriaux, pour tenter de préserver les biotopes fondamentaux. Le transport aérien des œuvres d'art a d'ailleurs été supprimé pour cette exposition qui se veut le prototype d'un musée attentif à sa propre pratique curatoriale.

La déclinaison des formes artistiques indexées à la nature signale clairement ici que les arts de la terre ne se réduisent pas aux seules traditions du land art et de l'Arte Povera des années 1960-1970, mais excèdent leur cadre, en se rattachant à plein d'autres mouvements, approches, médiums et pratiques, de telle sorte qu'il serait possible de cartographier une grande part du paysage artistique contemporain à l'aune de cette nouvelle sensibilité. *"Des artistes de plusieurs générations et de cultures radicalement différentes se sont demandé comment travailler avec la terre au moment où elle a le plus besoin de soins et de réparations,* observe Manuel Cirauqui. *Comment apprécier et lui rendre ses dons ; comment apprendre de ce qu'elle nous offre, alors qu'elle semble dépouillée de sa richesse biologique, minérale, organique et chimique."*

D'une salle à l'autre, le parcours mêle ainsi la présence de figures historiques et prophétiques – Jean Dubuffet (*Le Jardinier,* collage de 1959), Joseph Beuys (*Vitex: Agnus Castus,* collage de feuilles, 1972), Richard Long, Ana Mendieta, Giovanni Anselmo, Giuseppe Penone, Hans Haacke, Meg Webster, vue aussi en majesté dans la récente exposition de la Bourse de Commerce *Minimal…* – et des artistes contemporain·es, à l'image de l'intervention monumentale de la Colombienne Delcy Morelos (un paysage tellurique occupant tout l'espace de la galerie 206) ou de l'installation de l'artiste pakistano-américain Asad Raza, qui rassemble vingt-six arbres de multiples essences locales. Libérée de tout cadre chronologique ou thématique, l'exposition se rend attentive à toutes les formes artistiques qui, durant ces soixante dernières années, n'ont cessé d'être animées par la question de l'habitabilité terrestre, par les intersections possibles entre l'art, l'architecture et l'agrobotanique. À quoi bon l'art, s'il ne soutient pas l'idée de sauver la terre ? Les arts de la terre empruntent les chemins de ce fragile salut partagé par tant d'artistes aujourd'hui.

Jean-Marie Durand

Les Arts de la terre
au musée Guggenheim Bilbao (Espagne), jusqu'au 3 mai.



Giuseppe Penone, VEGAP, Bilbao 2025. Photo Alex Yudzon

←
Ongle et feuilles de laurier (Unghia e foglie di alloro) de Giuseppe Penone (1989).

DAVID BOWIE de Claude Gassian

Le photographe rock a suivi l'icône pendant plus de quarante ans. Ses clichés ont participé à alimenter la légende.

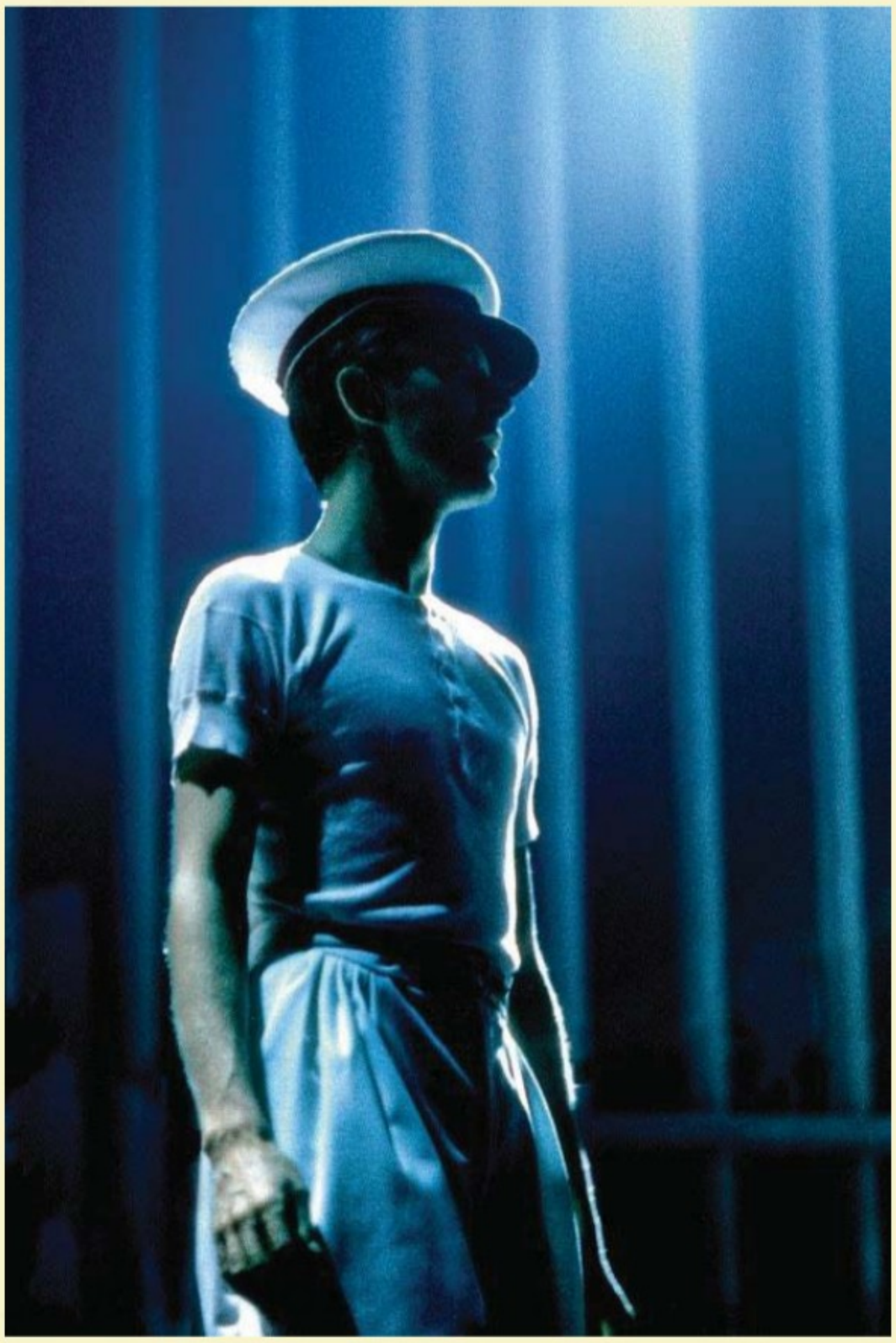
Le livre s'appelle sobrement *David Bowie*. Il n'a pas d'autre sujet. Ce serait ainsi comme une sorte de biographie de l'artiste en images. Bowie en une succession de rendez-vous parisiens, se livrant volontiers à l'objectif de Claude Gassian, du temps où celui-ci était le photographe incontournable du rock en France, dont les images publiées dans *Best* et *Rock&folk* devenaient, une fois arrachées, des similiposters punaisés dans toutes les chambres d'ados. Vous pouvez rire : ils et elles n'avaient que ça, avec les pochettes de disques, pour fantasmer leurs idoles, se projeter en elles, les imiter. Ils et elles étouffaient d'ennui dans un monde sans internet, où le rock à la télévision était rare et maigre.

Une photo de Gassian grande époque ne servait pas seulement à illustrer un article de Paringaux, Adrien, Manœuvre, Dordor ou Embareck ; elle était un grigri d'amour. Elle servait de miroir idéal devant lequel le petit peuple rock de France tentait, avec les moyens du bord, de s'identifier à des dieux pop. La plus grande divinité s'appelait alors David Bowie, escaladeur capillaire total que Gassian a "couvert" de 1973 à 2016. On appelle ça, à force, un compagnonnage.

La première image remonte au 12 mai 1973 ; Gassian est envoyé à Londres couvrir le *Ziggy Stardust Tour*. Il saisit durant l'interview un Anglais à la limite de la démence, les yeux écarquillés, clown en costume de cirque, quelque part entre Pinder et les *freaks* de Tod Browning. Bowie fait peur. Mais le soir, sur scène, il se déploie tel un paon. Quand trois ans plus tard, en mai 1976, Gassian le capte pour la seconde fois sur scène, il est devenu un élégant dandy en gilet noir et chemise blanche, les cheveux tirés en arrière, évoluant dans un cabaret brechtien. Berlin approche.

Le 10 octobre 1977, Gassian retrouve Bowie à Paris ; en chemise à carreaux, le cheveu ouvrier, il a la véhémence d'un prolétaire dans un film de Fassbinder. Au Pavillon de Paris, le 24 mai 1978, il est déguisé en petit mousse, marin d'eau douce voisin de *Querelle*. Tiens, il a enfin appris à sourire de façon irrésistible. Arènes de Fréjus, printemps 1983 : la France tombe en pâmoison devant *Let's Dance*. Bowie porte un costume jaune pinson avec pantalon à pinces

→
Au Pavillon de Paris pour l'*Isolar II Tour*, mai 1978.



Claude Gassian

et une coupe en brosse le maintient en constant mouvement : il est le totem des années yuppie. Il œuvre pour un monde qui ne sera plus qu'image et dont il a patiemment dessiné les coordonnées, depuis la fin des années 1960, disque après disque, incarnation après incarnation. Gassian passe à la couleur, le noir et blanc expressionniste n'est plus de mise : il photographie un acteur, une publicité, et accessoirement un musicien. Les images du *Glass Spider Tour* en 1987 virent à la science-fiction. Quitte à devenir un mythe, autant embrasser l'immortalité. *"Devenir immortel, et puis mourir..."* La formule canonique de Jean-Pierre Melville sur le tarmac d'*À bout de souffle* nous indique peut-être le sens de ce que Bowie tentera à partir de Tin Machine, dans l'incompréhension générale. Un lent suicide, dans l'espoir éperdu de retrouver quelque chose de plus humain, trop humain.

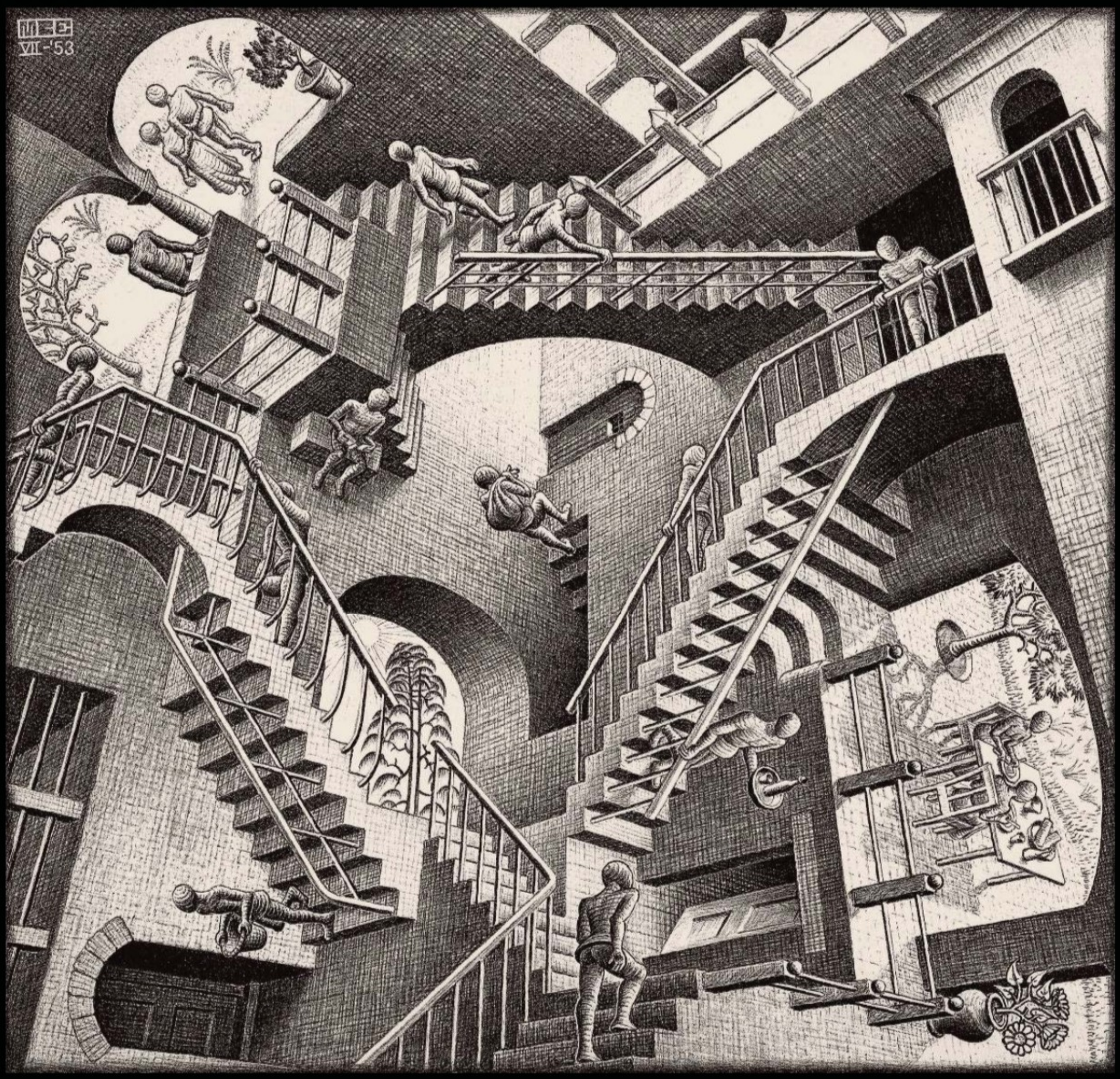
Celles et ceux qui n'ont de Bowie que des images le fantasment grand, élancé, élégant et tétanisant. Ses ami·es en parlaient tout autrement. *"This tiny boy"*, m'avait dit une fois Iggy Pop en parlant de son colocataire berlinois. Bowie était petit, tout petit ; mais chez Gassian, il reste statuaire. Il a juste gagné, du fait de leur longue route partagée, un supplément d'humanité qu'on ne lui connaît que trop rarement. C'est la grande qualité de ce livre.

Philippe Azoury



David Bowie de **Claude Gassian** (GM Éditions), 192 p., 39,90 €. En exclusivité à la Fnac.

MONNAIE DE PARIS



M.C.ESCHER

LA GRANDE EXPOSITION POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS

MONNAIE DE PARIS

15.11.25 - 01.03.26

PARIS 6E - 11, QUAI DE CONTI - WWW.ESCHER-EXPO.COM

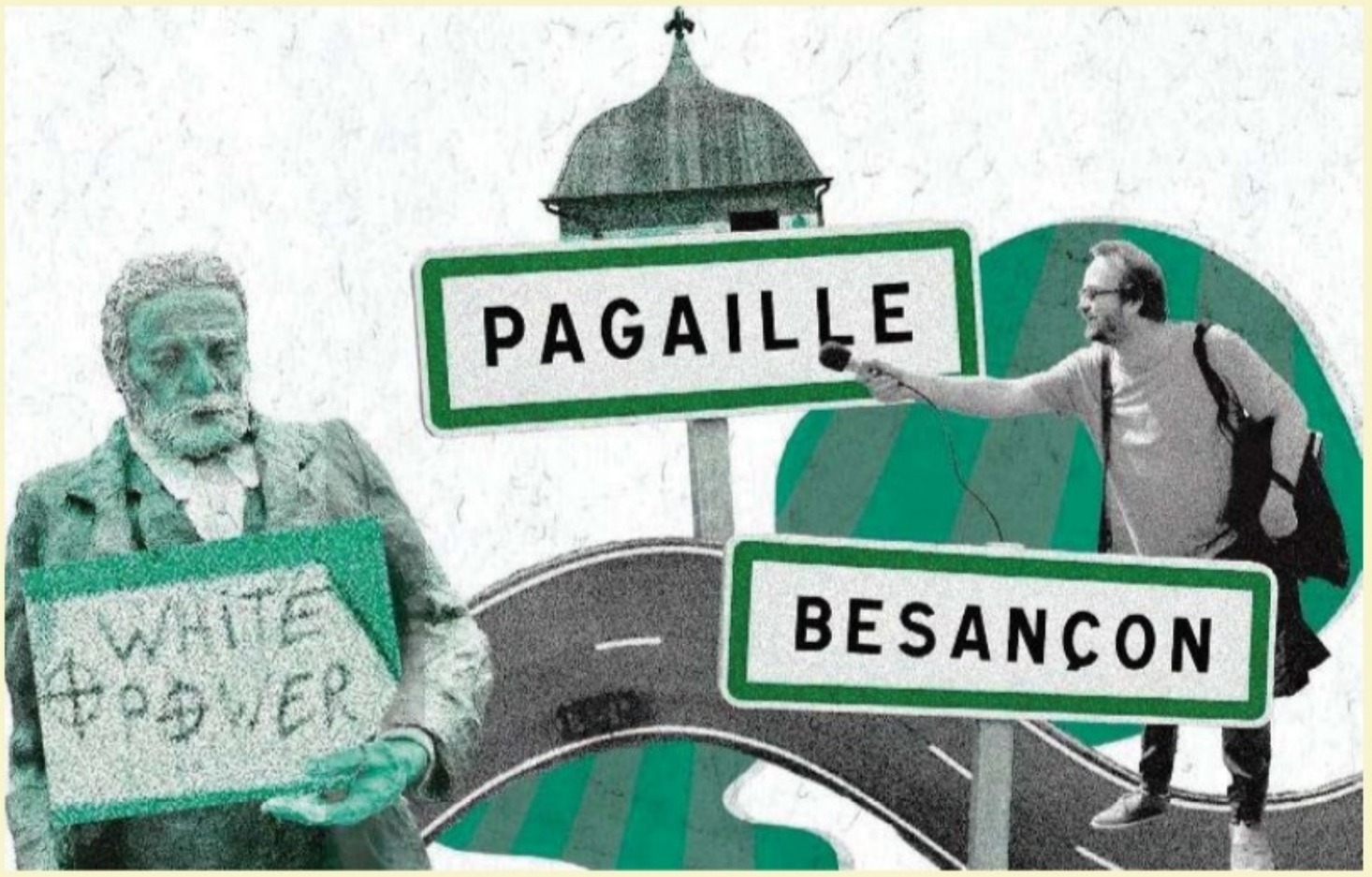
SOUS LE PATRONAGE DE NL

EN ASSOCIATION AVEC M.C.ESCHER FOUNDATION · M.C.ESCHER HERITAGE · Maurits

PRODUIT ET ORGANISÉ PAR ARTHEMISIA · fever

MEDIA PARTNER Les Inrockuptibles · LE FIGARO · inter · france tv

MAURITS CORNELIS ESCHER, *RELATIVITÉ*, 1953 - LITHOGRAPHIE, 277X292 MM - COLLECTION M.C. ESCHER HERITAGE, PAYS BAS - ALL M.C. ESCHER WORKS © 2025 THE M.C. ESCHER COMPANY. ALL RIGHTS RESERVED WWW.MCESCHER.COM



PAGAILLE d'Alexandre Héraud et Vincent Decque

Un podcast engagé qui sillonne la France pour y débusquer le pire de l'extrême droite et le meilleur des luttes de la gauche.

Depuis fin 2023, la belle voix caverneuse du journaliste Alexandre Héraud (bien connu des auditeur·rices de Radio France puisqu'il y a officié près d'un quart de siècle), accompagnée à la technique de Vincent Decque, nous promène et nous immerge dans un territoire français, théâtre d'un événement politique aussi remuant que singulier, souvent symptomatique de la montée de l'extrême droite ou des luttes de la gauche.
Proposé à un rythme mensuel et hébergé par le média en ligne *Blast*, *Pagaille* a par exemple enquêté sur un autodafé commis par un groupe néonazi breton, la création d'un internat privé non mixte financé par le multimilliardaire catholique ultra Pierre-Édouard Stérin ou encore la mise sous tutelle à Hénin-Beaumont, fief du RN, de la première MJC de France symbolisant l'instrumentalisation de la culture par le parti de Marine Le Pen et Jordan Bardella.
Mais le podcast suit aussi des combats politiques inspirants, comme celui de Cédric Herrou pour l'accompagnement des migrant·es dans la vallée de la Roya ou des abolitionnistes de la corrida à Nîmes. Ode au journalisme de terrain et de témoignages, décentralisé et de proximité, *Pagaille* choisit aussi de se placer dans un temps de l'info qui n'est ni le chaud de l'actu brûlante ni le froid de l'Histoire déjà écrite. Ce temps tiède a une vertu : celle d'écouter les événements politiques contemporains avec une oreille familière mais neuve. Son projet politique récuse le procès souvent fait à la gauche de se désintéresser des territoires au profit de la seule capitale. Au fil de ces passionnantes enquêtes (déjà plus de vingt), c'est, comme on pouvait s'y attendre, un pays particulièrement déchiré et en proie à des forces contradictoires que donne à voir (et entendre) *Pagaille*. **Bruno Deruisseau**

Pagaille d'Alexandre Héraud et Vincent Decque.
Sur *Blast*.

Les 5 autres pistes du mois

→ *Héritage, qu'est-ce qu'on se doit en famille ?* sur Louie Media
Marie Misset et son excellent podcast de témoignages *Émotions* offrent une série où se mêlent humour, tragédie et interventions d'une sociologue pour explorer les multiples facettes d'une émotion, en l'occurrence celle qui accompagne la gestion d'un héritage.

→ *L'oreille est hardie* sur France Info
Patrice Elie Dit Cosaque s'intéresse dans chaque épisode d'une demi-heure à celles et ceux qui animent les territoires d'Outre-mer : artistes, scientifiques, historien·nes…

→ *L'Oreille nue* sur la RTS
Rodolphe Alexis et Éloïse Guénard proposent, en collaboration avec la communauté Paiter Suruí, une fascinante plongée dans les peuplades autochtones du sud de l'Amazonie brésilienne.

→ *Marie Denizard, de la présidentielle à l'asile* sur France Culture
Camille Desombre suit en deux épisodes la trajectoire de Marie Denizard, candidate à l'élection présidentielle en 1913 avant d'être internée en asile psychiatrique, puis de tomber dans l'oubli.

→ *Open Book* sur les plateformes
Ce nouveau podcast littéraire indépendant créé par la journaliste Agathe Le Taillandier et la productrice Constance Parpoil reçoit une heure durant les écrivain·es directement chez la journaliste pour parler d'un livre du moment : Fatima Daas, Séphora Pondi et Hélène Laurain y ont déjà été invitées.

du lundi au vendredi 20h-22h

nova le soir

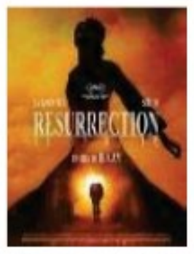
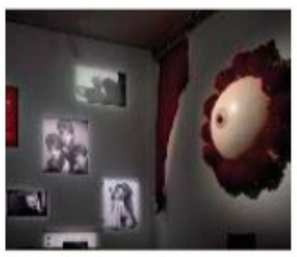
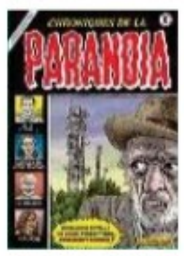
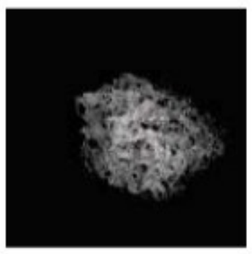


Changez de disque avec Charline Roux et ses invités

radio nova

LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT
ÉCOUTER, VOIR & LIRE
CE MOIS-CI.

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *Kiss the Beast* de Sébastien Tellier	 *Résurrection* de Bi Gan	 *Stranger Things* saison 5 de Matt et Ross Duffer (Netflix)	 *L'Art de disparaître* de Maria Stepanova (Stock)	 *Hamlet* d'Ivo van Hove d'après Shakespeare, Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, du 21 janvier au 14 mars	 *Mickalene Thomas, All about Love,* Grand Palais, Paris, jusqu'au 5 avril
2	 *Jawbreaker* de Sam Quealy	 *L'Agent secret* de Kleber Mendonça Filho	 *Les Saisons* d'Hélène Duchateau et Nicolas Maury (Arte)	 *Hivernal* de Dario Voltolini (Éditions du sous-sol/ "Feuilleton fiction")	 *Extra Life* de Gisèle Vienne, MC93, Bobigny, du 19 au 22 février	 *Kandinsky face aux images,* LaM, Villeneuve d'Ascq, du 20 février au 14 juin
3	 *BelleJazzClub Vol. 2* d'Adrien Soleiman	 *Mektoub, My Love – Canto due* d'Abdellatif Kechiche	 *Pluribus* de Vince Gilligan (Apple TV+)	 *Slut shaming – Faire payer les femmes* d'Ovidie (La Découverte/ "Nouveaux cahiers libres")	 *Six Personnages en quête d'auteur* de Marina Hands d'après Luigi Pirandello, Théâtre du Vieux-Colombier, Paris, du 20 janvier au 1er mars	 *Arnaud Labelle-Rojoux. Voyez-vous ça !,* Mac Val, Vitry-sur-Seine, jusqu'au 15 février
4	 *For the First Time, Again* de Tyler Ballgame	 *Laurent dans le vent* d'Anton Balekdjian, Léo Couture et Mattéo Eustachon	 *The Pitt* saison 2 de R. Scott Gemmill (Max)	 *Chroniques de la paranoïa* de Robert Crumb (Cornelius/"Kim")	 *Le Cercle de craie caucasien* d'Emmanuel Demarcy-Mota d'après Bertolt Brecht, Théâtre de la Ville - Sarah Bernhardt, Paris, du 28 janvier au 20 février	 *Clément Cogitore. Ferdinandea, l'île éphémère,* Mucem, fort Saint-Jean, Marseille, jusqu'au 17 mai
5	 *Dreamer+* de Sassy 009	 *Father Mother Sister Brother* de Jim Jarmusch	 *Fallout* saison 2 de Geneva Robertson-Dworet et Graham Wagner (Prime Video)	 *Comment habiller un garçon* de Cyrille Martinez (Gallimard/"Verticales")	 *Le Bourgeois gentilhomme* de Valérie Lesort et Christian Hecq d'après Molière, Théâtre de la Porte Saint-Martin, Paris, du 31 janvier au 8 mars	 *Magdalena Abakanowicz. La trame de l'existence,* musée Bourdelle, Paris, jusqu'au 12 avril

Netflix · Arte France · Apple TV+ · HBO Max · Amazon/MGM Studios · Estelle Hanania · Christophe Raynaud de Lage · Mickalene Thomas/ADAGP · Philharmonie de Paris · Fabrice Gousset
Clément Cogitore · Magdalena Abakanowicz

COMBAT, SUPER! & PLAYGROUND LOVE présentent

Les Inrocks Festival 2026

AU CENTQUATRE ET À LA BOURSE DE COMMERCE PARIS

Les 40 ans ! Du 10 au 15 mars

MARDI 10 MARS
Le CENTQUATRE-PARIS
STEREOLAB . KIDS RETURN
ELIAS RØNNENFELT . THE ITCH ET PLUS À VENIR!

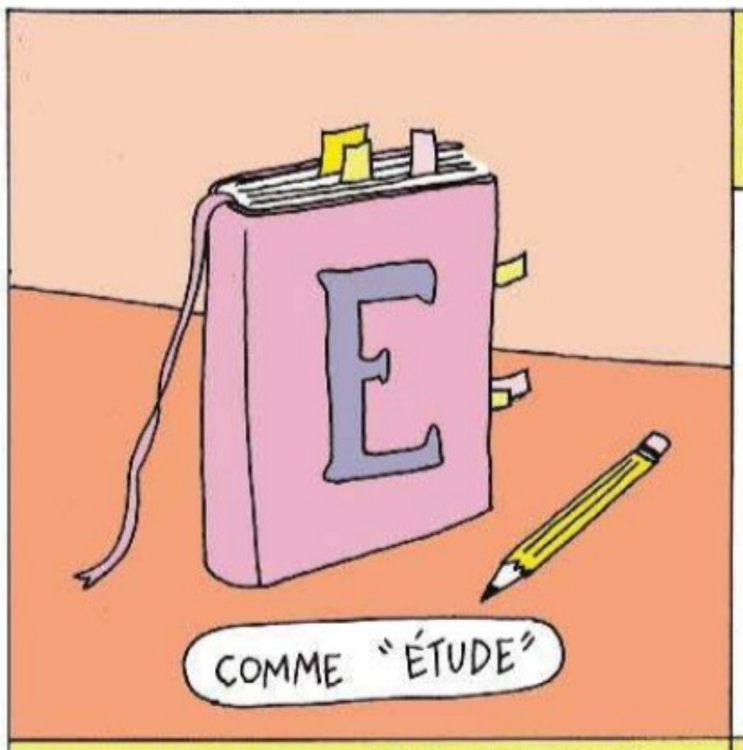
MERCREDI 11 MARS
Le CENTQUATRE-PARIS
CRÉATION "FRENCH POP"
DOMINIQUE A . PHILIPPE KATERINE
MIOSSEC . CALYPSO VALOIS ET PLUS À VENIR!
ELLIE O'NEILL
LAURÉAT·E DES INROCKS SUPER CLUB

JEUDI 12 MARS
Le CENTQUATRE-PARIS
WU LYF . JEHNNY BETH . SOKO ET PLUS À VENIR!

DIMANCHE 15 MARS
BOURSE DE COMMERCE
MOIN . CAMILLE KELLER ET PLUS À VENIR!

combat · Les Inrockuptibles · SUPER! · PLAY GROUND LOVE · sacem · SUPER BOCK · CENT QUATRE #104 PARIS · Pinault Collection

L'ABÉCÉDAIRE DE SALOMÉ LAHOCHE



RÉCEMMENT, UNE ÉTUDE SCIENTIFIQUE EST VENUE ME CONFIRMER L'INTUITION SELON LAQUELLE SI J'AVAIS UN ENFANT MAINTENANT, JE SERAIS UNE FILLE-MÈRE.

BREAKING NEWS:

ASKIP DES CHERCHEURS DE CAMBRIDGE SE SONT RENDU COMPTE QUE LE CERVEAU HUMAIN CONTINUE DE SE DÉVELOPPER JUSQU'À 32 ANS, ÂGE AUQUEL ON ATTEINDRAIT DONC NOTRE FORME FINALE POUR SE TRANSFORMER EN TORTANK OU FLORIZARRE SELON QUE L'ON VOTE PLUTÔT RN OU ÉCOLO. BREF, TOUT ÇA POUR DIRE : ON RESTE ADOLESCENTS JUSQU'À 32 ANS PUTAIN ZEBI !!!

VOILÀ UNE NOUVELLE QUI, J'EN SUIS SÛRE, SONNERA COMME DU MIEL AUX OREILLES DE TOUTE LA GÉNÉRATION Z.

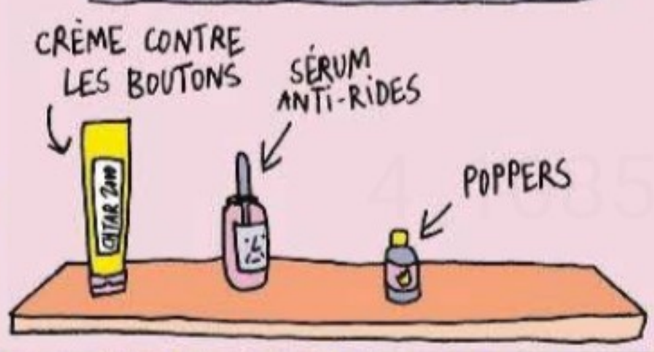


PERSO, VOICI COMMENT JE L'AI REÇUE :



EN EFFET, J'AI 28 ANS ET C'EST UN ÂGE UN PEU BÂTARD. JE PENSAIS AVOIR LA SAGESSE DE L'EXPÉRIENCE TOUT EN BÉNÉFICIANT DE LA FOUGUE DE LA JEUNESSE. EN FAIT, JE SUIS JUSTE CRAZY COMME NEVER ET J'AI ARRÊTÉ DE PRODUIRE MON PROPRE COLLAGÈNE.

MON ÉTAGÈRE DE SALLE DE BAINS :



LA SOCIÉTÉ ATTEND DE MOI QUE JE FASSE UNE LISTE DE MARIAGE ET UN PRÊT IMMOBILIER.



ET LAISSEZ-MOI VOUS DIRE QUE LA SOCIÉTÉ PEUT BIEN COMPTER LÀ-DESSUS ET BOIRE DE L'EAU, CAR VOICI UNE PHOTOGRAPHIE DE MOI PRISE LE WEEK-END DERNIER :



MAIS MALGRÉ MON EMPRESSEMENT À JUSTIFIER AUTANT QUE POSSIBLE MON IMMATURITÉ ET MON SENS QUASI INEXISTANT DES RESPONSABILITÉS, ÇA NE M'A PAS PLU DU TOUT, CES HISTOIRES DE TRENTENAIRES ADOLESCENTS. COMME À CHAQUE FOIS QUE LES ADULTES NE VEULENT PAS GRANDIR, ÇA ÉVOQUE QUELQUE CHOSE DE DÉGOÛTANT ET DE MALSAIN, COMME PAR EXEMPLE : UN VIEUX SKATER !!!

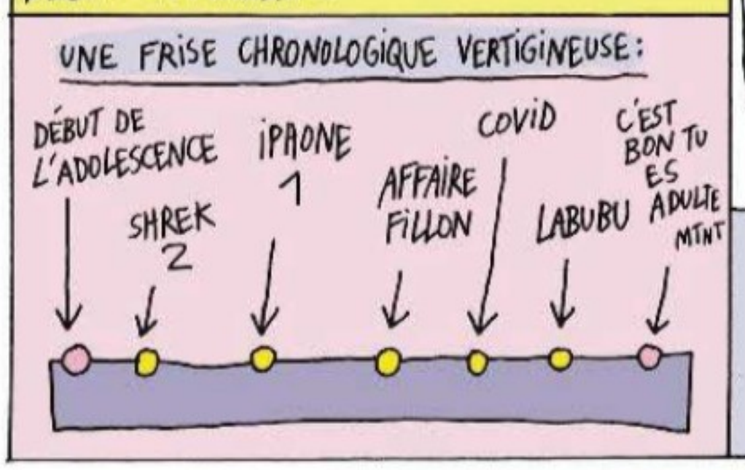


SI JE DEVAIS DÉFINIR L'ADOLESCENCE, LÀ COMME ÇA AU PIF, JE DIRAIS QUE C'EST UN ÉTAT TRANSITOIRE MARQUÉ PAR DES BOULEVERSEMENTS PHYSIQUES ET PSYCHIQUES, UNE QUÊTE D'IDENTITÉ, UNE EXPLORATION DES LIMITES ET UN CERTAIN ESPRIT DE RÉBELLION.



OR, SELON CETTE ÉTUDE, L'ADOLESCENCE DURERAIT DE 9 À 32 ANS, SOIT 23 ANS. EN D'AUTRES TERMES, QUELQU'UN QUI TERMINERAIT SA CRISE D'ADO AUJOURD'HUI L'AURAIT COMMENCÉE SOUS CHIRAC, EN TOUT DÉBUT DE MANDAT !!

UNE FRISE CHRONOLOGIQUE VERTIGINEUSE :



DÉSO MAIS 23 ANS, C'EST BEAUCOUP TROP LONG ET ÉPROUVANT POUR LE CORPS ET L'ESPRIT. JE VOTE CONTRE.



ENFIN BREF. SURTOUT, SURTOUT, JE PRIE POUR QUE CETTE INFORMATION NE TOMBE PAS ENTRE LES MAUVAISES MAINS.



DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK en SEINE

DU 26 AU 30 AOÛT 2026

26 AOÛT 2026

TYLER, THE CREATOR

SOMBR

MIKI · RAVYN LENAE ...

28 AOÛT 2026

NICK CAVE & THE BAD SEEDS

THE BLACK KEYS · FRANZ FERDINAND · BIFFY CLYRO

KURT VILE & THE VIOLATORS...

29 AOÛT 2026

DEFTONES

TURNSTILE · AMYL & THE SNIFFERS · LANDMVRKS

LAMBRINI GIRLS ...

30 AOÛT 2026

THE CURE

INTERPOL

SLOWDIVE ...

RCS : 448 253 144 - Licences N°2 L-R-21-2969 - N°3 L-R-21-9270 - ILLUSTRATION : Sophia Bahari

INFOS ET RESERVATIONS : WWW.ROCKENSEINE.COM

axs BoursoBank CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX RATP Les Inrockuptibles L'EQUIPE Libération france.tv inter

ProPilot Date



ORIS

HÖLSTEIN 1904